BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Raymond Recouly

Le

Pays Magyar



Paris, FÉLIX ALCAN, éditeur, 1903.

LE PAYS MAGYAR

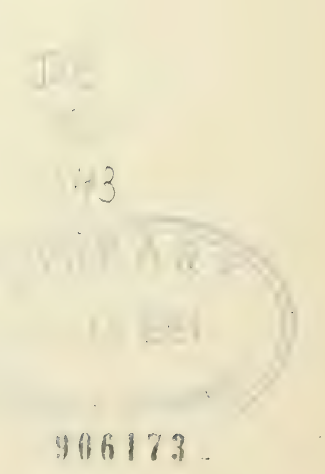
LE PAYS MAGYAR

PAR

RAYMOND RECOULY

LES HONGROIS : PAYSANS, BOURGEOIS ET SEIGNEURS.
ARMÉNIENS ET JUIFS.
LE PANGERMANISME EN HONGRIE. — SAXONS, ROUMAINS, CROATES.
LA VIE POLITIQUE. — LE COMPROMIS DOUANIER.
LES RAPPORTS AVEC L'AUTRICHE.

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
1903



A MADAME ATTILA DE GERANDO

COMTESSE IRÈNE TÉLEKI

LE PAYS MAGYAR

CHAPITRE PREMIER

Un village de Transylvanie.

Le pays et les paysans hongrois. — Valaques et tziganes. — Condition économique. — Mœurs et fêtes. — Le château et les seigneurs. — Le luxe hongrois. — Ce qui reste du passé. — Aucun intermédiaire entre la chaumière et le château.

Au matin j'arrive à Kolozsvar, après une délicieuse nuit de wagon : il n'y a que la Hongrie où les nuits de wagon méritent cette épithète. Mais encore faut-il connaître le secret ; un Hongrois de mes amis m'avait dit : « Arrivez un peu avant l'heure et installez-vous dans un coupé ; au conducteur du train, qui très poliment vous souhaitera le bonsoir, tendez votre billet en

mettant un florin par dessous. » Il fut fait comme il m'avait dit ; le conducteur me rendit le billet et garda le florin. Mais du dehors il tourna le pène et je restai seul toute la nuit.

De Kolozsvar encore deux heures de train ; la ligne suit la vallée de la Szamos. Je descends à V..., d'où deux grands chevaux secs et rapides m'emportent au village. Perpendiculairement à la grande vallée s'ouvre une vallée plus petite, où coule un ruisseau à moitié tari, et que bornent des collines arrondies couvertes d'un maigre gazon.

Nous traversons le village ; la route est la seule rue ; des deux côtés, les maisons des paysans, quatre murs blanchis à la chaux, d'une hauteur de deux mètres, au-dessus un grand capuchon de chaume taché de plaques de mousse. Toutes ces chaumières sont entourées d'une petite cour ; à terre, sur un lit de paille, des courges sèchent au soleil, à des cordes tendues pendent des grappes de maïs. La porte est sur le côté ; dans le mur qui fait face à la route sont percées deux minuscules fenêtres pareilles à deux yeux qui regardent les passants. Hommes

et femmes qu'on rencontre saluent très respectueusement. Nous arrivons au château, chez Mme T..., dont je vais être l'hôte pendant quelque temps.

Je passe les premiers jours à explorer la région. Le petit cheval bosniaque que je monte, trapu et court, grimpe comme une chèvre aux pentes les plus roides. Des collines d'environ deux cents mètres de haut enferment la vallée. Quand on est sur l'une d'elles, on trouve devant soi d'autres collines semblables, et ainsi tout le pays n'est qu'une suite d'ondulations exactement pareilles, avec, dans le lointain, la haute cime du Czibles. Dans les vallées, des champs de maïs et de blé ; sur les côtes, des paturages ; aux places bien exposées, quelques vignes qui se meurent ; par endroits, la longue poutre à levier qui sert à tirer l'eau du puits, l'éternel accessoire d'un paysage hongrois. L'aspect de ce pays est monotone ; le village et ses habitants m'intéressent beaucoup plus.

Ce village est habité par des Hongrois, des Valaques et une faible colonie de Tziganes. Hongrois et Valaques sont en nombre à peu près

égal ; les premiers sont protestants ; les seconds, grecs orthodoxes ; quant aux Tziganes, la religion ne leur importe guère : ils adoptent partout celle du seigneur. Le pasteur et le pope sont les deux notabilités ; il faut en ajouter une troisième, le cabaretier juif, qui loge dans une maison de pierre et dont la femme porte un chapeau, deux marques indiscutables de la notabilité. Le pope est un petit homme à grande barbe rousse et sale, empressé et remuant. Je lui fus présenté le premier jour ; depuis lors je ne sortis plus une seule fois sans le rencontrer : ce diable d'homme était toujours partout, tantôt sur la place, à proximité du cabaret, gesticulant et prêchant au milieu d'un groupe d'indigènes, plus souvent par les chemins, conduisant un attelage de paysan, s'en allant en compagnie de sa dame vaquer aux besognes agrestes, parfois même juché tout en haut d'une charretée de foin.

Je vais, je regarde et m'informe : le pope et le pasteur sont en assez bons termes, et donc Hongrois et Valaques s'entendent fort bien. Que peuvent faire à ces pauvres gens les questions de nationalité et de race ? Savent-ils même ce que

c'est ? Depuis des siècles, ils vivent côte à côte, ayant mêmes soucis, mêmes fatigues et mêmes plaisirs. Sans doute, leur religion diffère, mais cette différence ne les frappe aucunement, parce que c'est là un fait dans lequel ils ne sont pour rien. Ils ont reçu de leurs pères un culte et des pratiques qu'ils légueront à leurs enfants : aux époques prescrites les Valaques d'aujourd'hui, les Valaques de demain, jeûneront comme les Valaques d'hier, ils jeûneront jusqu'à s'exténuer. La coutume le veut ainsi, nul ne songe à s'y soustraire ; d'ailleurs, s'il est saint de jeûner, cela est parfois plus utile encore, quand on n'a rien à mettre sous la dent. Comme leurs pères, ils conduiront leurs moutons et leurs porcs malades au pope, qui, moyennant un florin, les exorcisera. Et de même, sans grande ferveur, les Hongrois s'en iront au prêche, parce qu'il plut peut-être au seigneur de jadis de se faire protestant, lui, et tous les serfs de ses terres.

La langue les sépare ; mais une cohabitation séculaire a lentement détruit cette barrière ; dans ce contact, ce frottement incessant, les deux idiomes se sont quelque peu pénétrés.

D'ailleurs, pour rendre les pensers simples et rudes de ces fils de la terre, il faut bien peu de mots, bien peu de tours. Si le Valaque, plus paresseux, répugne à sortir de sa langue, le Hongrois en sera quitte pour apprendre quelques mots de valaque, et tout sera dit.

Au surplus, si la langue et le culte les séparent, une grande chose les réunit, c'est la pauvreté. Ils sont tous deux également misérables. Possesseurs de quelques terres, ils en tirent tout juste de quoi se nourrir : le sol n'est pas fertile ; la plupart se louent comme ouvriers chez le châtelain. Ils mangent de la farine de maïs, quelque peu de lard, qui est pour eux un luxe. Encore quand le maïs mûrit bien ! Le malheur est qu'il ne mûrit pas toujours, par suite des pluies persistantes ou des gelées prématurées. Dans ce cas, il faut cueillir les épis verts, qui fournissent un aliment des plus malsains, causant, comme dans certaines parties de la plaine du Pô, une terrible maladie, la « pellagre ». Avec des gens se nourrissant si mal, soumis à une hygiène déplorable, les épidémies ont beau jeu. Il n'est pas d'année qui n'en amène quelqu'une.

Le Hongrois se défend, lutte avec quelque énergie contre cette misère envahissante ; le Valaque se résigne, et s'abandonne ; comme le sage d'Épicure, il demande tout à lui-même, et rien à la fortune ; il ne cherche pas à développer ses revenus, mais à réduire ses besoins. Et, par un entraînement de tous les jours, il parvient dans cette voie à des résultats surprenants : il vit vraiment de rien. Aussi, son effort, son travail ne vont-ils qu'à acquérir ce rien, ce strict minimum nécessaire à l'existence : « Dès qu'ils se voient du maïs pour quelques jours, me disait l'intendant du château, nous ne pouvons plus les décider à venir travailler. Parfois pourtant, la besogne presse, quand, par exemple, les foins sont coupés et que la pluie menace. Alors, nous usons d'un stratagème : je vais trouver le pope, qui, sur ma demande, consent complaisamment à prescrire pour le lendemain une fête religieuse. Nous arrangeons de connivence avec lui ce qu'on appelle une *Kaláka* : c'est un mélange intelligemment dosé de travail et de plaisir. Les Valaques rentrent le foin ; en échange, ils mangent et boivent chez nous tout leur soûl, et nous leur

payons par surcroît les musiciens. Beuverie, mangeaille et musique font passer le travail. »

J'ai vu moi-même d'incroyables exemples de cette indolence orientale. Un jour, en compagnie de M. G..., professeur à l'Université de Kolozsvár, nous faisions dans les environs une promenade à bicyclette. Arrive contre nous une charrette traînée par deux bœufs, avec un paysan valaque couché dedans ; laissant à l'attelage le milieu de la chaussée, nous allons l'un à droite, l'autre à gauche, moi légèrement en avant. A la vue de ma bicyclette, les bœufs prennent peur et, se jetant de côté par un brusque crochet, dévalent le talus, et s'en vont à travers champs ; il s'en fallut de quelques centimètres que mon compagnon ne fût emporté par eux. La charrette fit un épouvantable cahot, mais le Valaque ne bougea pas. Il resta dans cette sorte de caisse suspendue qu'est une charrette hongroise, étendu, le corps replié et les jambes ballantes. Tranquillement, il donna de la voix à ses bêtes, qui, d'elles-mêmes, se remirent dans le droit chemin.

... Il semble que de gens aussi misérables, même avec la meilleure volonté du monde, on

ne puisse vraiment extraire aucun profit. On le peut pourtant, puisqu'au milieu d'eux, vivant uniquement d'eux, le cabaretier juif prospère et s'enrichit. J'ai vu tous les villages de la région ; je n'en ai pas vu un qui n'ait son cabaretier juif. Sur l'enseigne du cabaret, toujours à côté des mots « Bor, Sœr, és Pàlinka » (vin, bière et eau-de-vie), c'est un nom comme Salomon, Isaac, Nathan, que l'on trouve. Ce juif, le plus souvent le seul de sa race dans le village, n'est pas seulement cabaretier, mais épicier, mercier, quincaillier, etc. ; il vend aux paysans tout ce dont ils ont besoin, il leur achète les œufs, les fruits, quand on élève des oies dans la région, le duvet d'oie ; bref, tout le petit commerce du village passe par ses mains. On comprend qu'il lui en reste quelque chose. Le commerce ne suffit pas, il y ajoute la banque. Il prête aux paysans à court d'argent. Ici, M. T..., le seigneur du village, possédait le droit de cabaret, qu'il faisait exploiter. Depuis que l'État a racheté ce droit, le juif est arrivé. Il y est maintenant pour toujours ; sa maison de pierre a un étage, et sa femme porte un chapeau.

Et qu'on ne voie pas dans ces lignes la moindre trace d'antisémitisme stupide. J'explique seulement ce que j'ai sous les yeux. Si le juif prospère si rapidement, il le doit sans doute à l'insouciance, à l'imprévoyance des pauvres paysans qui l'entourent, mais aussi à ses qualités extraordinaires de souplesse d'esprit et d'énergie. Il arrive dans les hameaux ayant le plus souvent tout son bien dans un mouchoir noué au bout de son bâton. Une fois là, avec une ténacité incroyable et une invincible obstination, il s'acharne à la tâche. On m'en citait des traits surprenants : en plein hiver, par un froid glacial, alors qu'une épaisse couche de neige couvrait les champs et les sentiers, un juif de Galicie, nouvellement arrivé, le vrai type du juif primitif portant le grand caftan noir, les longues mèches de cheveux pendant en tire-bouchon sur les joues, coiffé du bonnet à poil, de cet atroce bonnet à poil graisseux et sordide que les Hongrois appellent *bonnet à chenilles*, s'en allait par les campagnes ; enfonçant dans la neige et souffrant les pires tortures, il visitait les moindres fermes, même les plus éloignées, pour acheter

des œufs. Il en trouvait parfois un ou deux. Mais qu'importe? tout bénéfice est bon pour si minime qu'il soit. Et c'est là ce qui fait sa force: dans les premiers temps de son commerce, il est capable d'endurer les plus terribles privations; pourvu que ses affaires marchent, la faim, la fatigue ne lui sont rien.

*
* *

C'est dimanche. Accompagné par le jardinier du château, un Morave jovial qui sait l'allemand et qui rit sans cesse dans sa barbe blonde, je vais voir les Valaques qui dansent à droite du village, tout près du quartier tzigane. D'une salle basse où ils grouillaient entassés, ils sortirent tous, jeunes filles et jeunes gens, avec les trois musiciens tziganes, un violon, un violoncelle et une contrebasse. C'était là un triste orchestre, ce qu'on appelle en hongrois « malaczbanda » (bande de cochons).

On nous installa un petit banc dans la cour; nous nous assîmes à cette place d'honneur; derrière nous, à droite et à gauche, toute une ribambelle de femmes et d'enfants, et la danse com-

mença. Le danseur, marquant les temps et se balançant en mesure, soutenait de son bras levé la danseuse, qui pirouettait prestement sur le talon de ses bottes. La courte jupe rouge se soulevait en rond, laissant voir des jambes nues et osseuses. C'était la danse valaque. Mais le joyeux jardinier, apercevant parmi les spectateurs quelques jeunes gars hongrois, les décida en insistant à se mêler à la danse : alors on dansa une « csárdás » (prononcez tchardach) ; les deux danseurs se tenaient enlacés, les mains sur les épaules, en rythmant fortement les temps. Il n'est pas jusqu'à un jeune tzigane maigre et élancé qui ne vînt se trémousser lui aussi avec une lourde danseuse de sa race. Ce fut alors la communion des races dans cette méchante harmonie, Hongrois, Valaques et tziganes dansant sous l'œil bienveillant du bon cabaretier, juif qui, pour reposer cette jeunesse agitée, l'abreuvait de bière et d'alcool.

Au retour, je vais voir les huttes tziganes qui sont un peu en dehors du village. Ces huttes sont sordides : à l'extérieur, aucune cour ; à l'intérieur, pas de meubles ; en guise de chaises, deux

ou trois troncs de bois, un chaudron près du foyer ; dans un coin, la litière de paille de maïs. Ces tziganes sont sédentaires ; ils appartenaient jadis au seigneur, qui prenait soin d'eux, les faisait travailler et manger. Aujourd'hui, ils sont libres, ils se possèdent eux-mêmes, et c'est d'ailleurs là tout ce qu'ils possèdent. L'instinct de la propriété, surtout de la propriété foncière, leur est étranger. Ils ne se sont pas fixés, mais on les a fixés de force. Sans cela ils seraient comme leurs frères sauvages, les tziganes nomades, qui vivent encore la belle vie de courses et d'aventures. Eux, les sédentaires, ils ont perdu la force et la beauté, ils sont affaiblis et avilis par la misère, probablement aussi par les unions consanguines. Chez les nomades, l'existence errante, les fatigues des voyages incessants, la nécessité de rapiner pour vivre, entretiennent l'audace, l'énergie et du même coup la beauté. On trouve parmi eux des gaillards magnifiques et des femmes splendides ; mais ici c'est le dernier degré de la décadence et de la dégradation. Les femmes sont lourdes, bouffies d'une graisse malsaine ; plusieurs enfants sont couverts de

plaies hideuses, qu'ils étalent pour recevoir quelques kreutzers. Ils vont travailler au château; on les emploie à des besognes assez douces, car leur peu de force et de bonne volonté les rend impropres aux rudes labeurs ; ils s'occupent dans le jardin et ratissent les allées du parc. Chaque colonie a son chef, le « vajda » (corruption du mot voïevode), qui est un personnage : il porte à sa veste bleu sombre deux grands brandebourgs et d'énormes boutons de métal. Car le tzigane est amoureux fou de tout ce qui brille : « Ah ! si j'étais seigneur, dit un proverbe tzigane, je mangerais de la graisse fine, je boirais de l'or fondu, et je me coucherais tous les soirs sur de la paille fraîche. » Ce « vajda » les conduit au travail, il les surveille, dans la main un bâton, dont il se sert parfois pour les activer. Chez ce peuple, nulle prévoyance, nul souci d'améliorer sa condition : « Tous les ans, me dit Mme T..., ils brûlent leurs portes et fenêtres, et nous devons les leur remplacer, quand vient l'hiver, pour qu'ils ne meurent pas de froid. »

L'archiduc Joseph s'est très vivement intéressé à eux : il a appris leur langue, il s'est fait leur

puissant patron. Il en avait installé un grand nombre dans sa propriété, en leur donnant des maisons, des champs et des bestiaux. Il assistait à leurs fêtes, présidait les baptêmes et les noces, bref, il essayait par tous les moyens de les apprivoiser, de les faire entrer dans la société régulière.

Tout cela fut vain : l'instinct profond de la race resta irréductible. Un beau matin, toute la colonie quitta ses champs et ses maisons et disparut.

Et sans doute tous les tziganes sédentaires feraient de même, tous préféreraient au gîte fixe et au pain assuré l'incertitude d'une vie vagabonde et les hasards des grands chemins. Mais ils ne le peuvent plus. Ils sont devenus oiseaux domestiques, incapables désormais de prendre leur vol. Si c'est tant pis pour le pittoresque, c'est tant mieux pour la sécurité des contrées, car ces tziganes nomades sont de grands fripons. Ils font le commerce des chevaux, exercent de-ci de-là quelques petits métiers, mais c'est surtout de leurs rapines qu'ils vivent. Il y a trois ans, une bande de tziganes attaqua et mit à sac un

château des environs ; on ne put pas les retrouver, et pendant des mois la famille dont je suis l'hôte se faisait garder la nuit par des hommes armés.

*
* *

Après les paysans, le seigneur, après les chaumières, le château. On passe brusquement de l'un à l'autre ; entre les deux, pas d'intermédiaire, pas cette suite ininterrompue d'échelons, comme dans nos villages français. Dans les campagnes, la classe moyenne n'existe pas. Ce devait être la situation d'un village français avant la Révolution. Le passé, qui pour nous est déjà si loin, est ici tout rapproché. Songez que le servage ne fut aboli qu'en 1848, qu'il n'y a pas eu ici de biens nationaux à vendre, que l'industrie est presque nulle, que le commerce est peu de chose et presque tout entier entre les mains des Arméniens, des Juifs. Rien n'a pu faire naître et enrichir une classe moyenne, une bourgeoisie rurale.

Une épaisse et large bâtisse comprenant un seul rez-de-chaussée, légèrement surélevé, des murs blanchis à la chaux ; un grand perron d'en-

trée donnant accès dans le vestibule, une immense salle à manger, un vaste salon, plusieurs chambres, et voilà le château. Vu du dehors, comme construction et disposition de l'édifice, c'est la simplicité même. Mais, dans l'aménagement et la décoration, le luxe, un très grand luxe intervient. Car le luxe hongrois est quelque chose de très différent du luxe français.

En France, le luxe se porte sur tout également; il s'étend à l'ensemble des besoins humains : maison, nourriture, habillement, et, dans chacune de ces branches il se répartit uniformément sur les détails. En Hongrie, il en néglige certains pour se porter tout entier sur les autres. Dans une maison d'une simplicité extrême dont certainement un de nos bourgeois cossus ne voudrait pas, j'ai vu des merveilles d'argenterie, des vieux plats ciselés valant chacun plusieurs milliers de francs, de précieux tapis de soie indiens, bref un luxe que des millionnaires ignorent. Et ce n'est pas seulement dans la classe riche, mais même dans la classe aisée : toujours à côté d'une simplicité presque rudimentaire, un luxe presque princier !

Ici, la maison n'a pas d'étage, mais les plafonds sont caissonnés, le parquet est d'un noyer merveilleusement ouvré, l'immense salle à manger a un air opulent et somptueux avec sa haute cheminée féodale, sa table chargée d'argenterie massive, servie par un maître d'hôtel correct; le salon est admirablement aménagé, très grand, plein de délicieux recoins qui forment comme des pièces séparées, rempli de meubles de prix, de tapis précieux. Je vois l'étonnement d'une maîtresse de maison française devant cette disproportion du contenant et du contenu. « Il faut que tout aille de pair, dirait-elle, le mobilier et la maison. » Pour nous, en effet, il le faut; pour le Hongrois, non. L'or, l'argent, les bijoux, les métaux et les pierres précieuses, les belles broderies, les magnifiques tapis : voilà les vrais objets de luxe, les marques de la véritable opulence. Peu importe la maison qui contient ces richesses. Il y a là je ne sais quel trait de mœurs orientales, quelle habitude atavique chez les fils d'une race qui fut si longtemps nomade, qui ne connut longtemps pour toit que la tente dressée le soir et pliée le matin, pour qui la richesse ne pouvait

consister dans ce qui se fixe au sol, mais dans ce qui s'emporte aisément.

Un beau parc d'une trentaine d'hectares entoure le château ; au-dessus du parterre très soigné, de grands tilleuls, dans une clairière légèrement montante ; derrière et plus haut, de magnifiques sapins qui mettent une note grave dans ce paysage clair ; un petit étang avec un radeau ; près d'un carrefour d'allées, de grands peupliers sveltes, dont le tronc tout droit fuse vers le ciel.

A l'heure du soleil couchant, le parc devient merveilleux : par delà le noir dentelé, ajouré, des sapins, des lambeaux de pourpre vont s'éteignant. Une large bande d'un gris noirâtre démarque la zone du rouge éclatant, par-dessous des flocons de ouate d'une blancheur moelleuse et caressante... Peu à peu les teintes rouges pâlissent, et c'est le lent, très lent envahissement du noir !

Une immense rumeur confuse arrive de l'Occident, faite des bêlements prolongés des troupeaux qui rentrent, des aboiements des chiens, des grands beuglements des bœufs, des cris aigus

des pâtres valaques, mais tout cela lointain et comme fondu dans le calme paisible du soir qui descend. De plus en plus, cris et voix se rapprochent : maintenant c'est un assourdissant tumulte dans lequel dominent les cris des bergers invectivant les bêtes. Puis, lentement, à mesure que les troupeaux rentrent, le bruit s'apaise. Là, bas, par delà les noirs sapins, la bande de gris sombre, devenue plus sombre encore, a envahi le ciel tout entier... Toute lumière, toute agitation sont mortes, et sur la campagne endormie la nuit laisse tomber sa paix mélancolique et son mystérieux silence.

CHAPITRE II

Un bourg arménien.

Szamos-Uivar.
Les Arméniens en Transylvanie.
Type curieux de boutiquier arménien.

On me dit au déjeuner : si vous aimez la bicyclette, faites en tant que vous voilà en Transylvanie ; car une fois quittés le plateau transylvain et ses routes bien empierrées, ce sera fini : il n'y a qu'un moyen de voyager à bicyclette par les routes de la plaine, c'est de mettre sa machine sur une voiture à côté de soi. Je décide d'aller voir Szamos-Uivar, un bourg arménien, à 15 kilomètres d'ici.

Je savais qu'il se trouve en Transylvanie bien des peuples, que ce pays est comme une Babel

de races, mais je ne croyais pas y rencontrer des Arméniens. Ils y sont venus au dix-septième siècle : à la suite d'une guerre civile en Arménie, des troupes de vaincus émigrèrent, passèrent en Crimée, puis en Moldavie et, sous la menace des Turcs, en Transylvanie, où le prince d'alors, Michel I Apaffi, les accueillit avec cette bienveillance dont les Hongrois de tous temps firent preuve à l'égard des étrangers. On leur donna deux villes, Ebesfalva et Szamos-Uivar. D'abord hérétiques, ils furent dans la suite convertis au catholicisme romain, mais ils continuèrent à célébrer en arménien les offices. Ces Arméniens parlent hongrois et sont de bons patriotes magyars ; ils s'adonnent presque tous au commerce.

La route suit le cours de la Szamos. Je traverse un ou deux petits villages et j'arrive à Szamos-Uivár. Par une chance inespérée, c'est presque un jour de fête : les grandes manœuvres se font dans la région, un régiment entier est cantonné dans la ville, la musique militaire va jouer sur la place. Tout ce que Szamos-Uivár compte d'élégances dans les deux sexes s'y est donné

rendez-vous. Le type arménien s'est conservé avec beaucoup de pureté. Il est si différent du type hongrois qu'on le remarque tout d'abord : le teint légèrement cuivré, les traits réguliers et fortement marqués, la bouche épaisse, de grands yeux cernés et humides qu'on dirait teints de kohl ; chez les hommes, de belles barbes noires ; chez les femmes, qui sont jolies, de magnifiques cheveux.

Au milieu de la place, la musique a commencé de jouer ; en un coin près de l'hôtel les officiers se sont groupés, dévisageant le sexe. Arméniens et Arméniennes en grand nombre se promènent tout autour ; chez tout ce monde de promeneurs, je note un visible, trop visible souci d'élégance. Les femmes ont des robes à la mode, quelques-unes même à la dernière mode ; malheureusement leur taille pleine d'Orientales s'accommode mal des corsets parisiens, toute cette chair serrée, emprisonnée, tend l'étoffe, la fait éclater, et les buses et les cordons ne font qu'accuser davantage les rondeurs opulentes des hanches et des seins ! Et de même, n'étaient des faux cols trop hauts et des manchettes trop longues, les hommes seraient tout à fait élégants.

Mais pour ce joli monde de promeneurs, comme les officiers se sont faits beaux ! Dans ce coin de la place, quelle splendide corbeille de *fesch Officier*, d'officiers chic ! Moustaches extraordinairement retroussées, tailles invraisemblables, de ces tailles qui sentent la baleine. Ils se savent regardés des promeneuses, comme les promeneuses se savent regardées par eux ; les officiers font semblant de causer entre eux pour se donner une contenance et parce que cela fait bien ; ils parlent avec vivacité et en réalité ne disent rien, ils écoutent avec un intérêt apparent des choses qu'ils n'entendent pas, et de même les gentilles Arméniennes semblent papoter avec satisfaction, quand elles ne font que regarder, regarder à la dérobée, du coin de l'œil, les beaux militaires pour qui elles se sont parées. L'éternel manège de Vénus et de Mars !

En errant dans les rues, je tombe sur une scène des plus drôles : sous l'œil sévère d'un lieutenant, sergents et caporaux exercent des réservistes au salut de parade. Nos soldats français saluent avec la main tendue, l'avant-bras levé, et c'est, me semble-t-il, bien suffisant ; les

soldats autrichiens et hongrois rendant les honneurs à un officier qu'ils rencontrent font intervenir le corps tout entier. Ce salut n'est point chose commode, et on y entraîne avec persévérance les réservistes nouvellement enrôlés ; le lieutenant s'est posté sur le bord du trottoir, et une quarantaine d'hommes à la file indienne passent devant lui pour le saluer ; arrivé à cinq mètres, le soldat roidit brusquement son corps, les jambes tendues, la tête élevée, la démarche saccadée. Au lieu d'un homme c'est un pantin articulé qu'on a tout d'un coup devant soi. Quelle ficelle invisible lui fait mouvoir ainsi bras et jambes ? Le comique de cette attitude provoque irrésistiblement le rire. Le lieutenant n'est pas content de la qualité des saluts exécutés, et il les fait recommencer indéfiniment. L'un des pauvres réservistes, tout court et tout rond, y met une maladresse insigne : son ventre, sa graisse le gênent, et c'est en vain que le sergent l'insulte : il ne parvient pas à se raidir proprement, à devenir un beau pantin !

Les maisons de la ville me paraissent confortables et dénotent assez d'aisance ; par les

fenêtres ouvertes je vois des salles bien meublées. La plupart des Arméniens qui les possèdent sont commerçants : ils achètent aux propriétaires les porcs, les moutons, les chevaux et font aux Juifs une redoutable concurrence. Une grande partie des boutiquiers de Kolozsvár, la grande ville voisine, est arménienne : cette race souple et fine, dépouillée de toute raideur, de toute fierté mal placée est exceptionnellement douée pour le négoce. Ils ont beau jeu avec leur clientèle de Magyars : ils s'adaptent si bien à eux, savent si merveilleusement les prendre par leur faible, la vanité. Le Hongrois aime chez le marchand qui le sert beaucoup de politesse et d'empressement, une politesse un peu obséquieuse. Pourvu qu'en cela on lui fasse bonne mesure, il consent assez facilement à se laisser voler. L'Arménien le sait, il lui en donne pour son argent et même au delà, ce qui n'est pas peu dire. Il m'arriva parfois d'accompagner Mme X... chez son fournisseur, un grand marchand de nouveautés arménien : à peine entrions-nous dans la vaste boutique que le patron, occupé tout à l'autre bout, lançait par la salle un claironnant : « *Csókolom a kezèt*

méltóságos... », je baise les mains à votre noblesse..., et se précipitait au-devant de nous. Que de petits soins aimables, comme sur ses lèvres souriantes les *méltóságos* se pressaient abondants, et comment pourrait-on marchander à un marchand si prévenant ?

Ce boutiquier était un des types arméniens les plus réussis que j'aie vus : épais et bas sur jambes, large d'épaules, tout reluisant de santé ; j'avais admiré la première fois son riche embonpoint, sa mine épanouie, et voilà que l'année suivante je le trouvai tout changé, le visage creusé et flétri, la peau distendue, pareil à une orange qu'on aurait pressée. D'où venait ce changement ? Mme X... m'apprit que le bonhomme allait prendre femme et je m'étonnai que la perspective de l'hyménée l'eût mis si mal en point. Encore si cela avait été après la noce, on aurait pu incriminer les ardeurs conjugales, les exigences d'une épouse insatiable « *lassata sed non satiata* ». Mais avant ! j'étais perplexe, quand on me raconta cette chose cocasse dont toute la ville se divertissait fort : l'Arménien avait été trouvé trop gros par les parents de la jeune fille, qui ne

l'avaient agréé qu'à la condition expresse qu'il maigrirait. Ainsi, nouvel héros de tragédie, notre marchand de tissus s'était vu dans cette situation terrible : choisir entre son ventre et son amour. Sans hésiter, il sacrifia son ventre ; dans une station thermale d'Allemagne un spécialiste le soumit à un régime exténuant : presque pas de nourriture et peu de sommeil ; tout le jour des courses épuisantes par la montagne, les pentes les plus roides escaladées au pas gymnastique avec une épaisse pelisse sur le dos. Après un mois de traitement, l'Arménien revint à sa belle-mère, qui pleura de joie en le voyant si transformé. La semaine prochaine il convole : il aura gagné une femme et perdu son embonpoint et sa santé.

CHAPITRE III

L'ancienne capitale de la Transylvanie. Kolozsvar.

LA SOCIÉTÉ : HIÉRARCHIE DES CLASSES ; NOBLES, FONCTIONNAIRES, COMMERÇANTS. — VOTRE EXCELLENCE, VOTRE NOBLESSE ET VOTRE GRANDEUR. — SOUPERS AU CABARET ET MUSIQUE TZIGANE. — HISTOIRE DE BIHARI. — UNE CONFÉRENCE SUR LOTI : LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN HONGRIE.

Kolozsvar, la plus grande ville de la Transylvanie, n'est plus capitale, depuis que la Transylvanie est étroitement rattachée à la Hongrie ; mais quelque chose de son ancienne importance subsiste ; elle est encore à beaucoup d'égards un centre.

Comme dans toute ville hongroise, une grande place carrée, grossièrement pavée, quand elle l'est, bordée tout autour d'une chaussée pour les voitures, d'un trottoir pour les promeneurs : c'est le cœur de la cité ; les principaux hôtels et cafés, les plus belles boutiques se trouvent là ; toutes les rues principales y aboutissent. Rues assez larges, maisons basses ayant un étage au plus, sauf quelques-unes toutes récentes ; les édifices publics sont tous bâtis dans le goût viennois : de lourdes et massives constructions, toujours surmontées de quelque dôme ou coupole, la coupole étant le fin du fin des architectes viennois.

Ce qui me frappe le plus dans cette ville, c'est d'y trouver côte à côte des traces de vie primitive et les dernières marques de la civilisation ; un café somptueusement installé en art « nouveau » *secession*, comme disent les Allemands, d'un haut mauvais goût d'ailleurs, mais enfin de l'art nouveau ; sur la chaussée en face passent un char rudimentaire traîné par des buffles, des paysannes pieds nus, des Valaques avec leur *bocskor*, sorte d'espadrille en cuir, le pantalon collant de laine blanche, la large ceinture de

cuir et la veste courte, le costume d'il y a mille ans. Il n'y a pas eu de transformation lente dans les habitudes, le genre de vie, mais irruption soudaine des coutumes de l'Occident. A Kolozsvar, il y a vingt ans, les buffles se promenaient librement par les rues et donnaient parfois la chasse aux passants.

La société comprend l'aristocratie, une bourgeoisie élevée de fonctionnaires, professeurs, médecins, avocats, au-dessous la classe des commerçants et le peuple. J'ai la sensation que cette hiérarchie sociale, qui chez nous n'existe plus depuis longtemps, que cette division en classes distinctes s'étageant l'une au-dessus de l'autre, correspondent ici à quelque chose de réel. Les classes sont distinctes, et elles sont fermées, deux traits essentiels de la société hongroise, très intéressants pour un Français.

Sont aristocrates tous les gens titrés, comtes, barons, des nobles sans titres appartenant à d'anciennes familles ; de ce côté seul les frontières sont un peu flottantes ; les titres de comte et baron ont été donnés par l'Autriche, ils n'existaient pas dans l'ancienne noblesse hongroise.

Certaines familles, très importantes par leur fortune et leur rôle historique, mais n'ayant pas eu l'occasion de rendre des services à l'empereur, sont restées sans titres et n'en font pas moins partie de l'aristocratie. Ajoutez les mésalliances, l'éternel amour qui se rit des préjugés et des castes. Il faut bien, bon gré mal gré que l'aristocratie s'ouvre un peu ; mais elle ne s'ouvre qu'un peu et plutôt en faveur d'étrangers que d'hommes du pays.

Quelque chose démontre fortement l'existence de cette hiérarchie sociale, c'est la grande importance attribuée à l'appellation honorifique de *Méltóságos* et *Nagyságos*, Votre Noblesse et Votre Grandeur. Seuls les gens titrés, les plus hauts fonctionnaires ont droit à la première ; la seconde revient à une certaine catégorie de fonctionnaires, aux simples nobles. Ce n'est pas tout encore : au-dessous de Nagyságos il y a *Tekintétes ur* (assez malaisé à traduire, quelque chose comme Monsieur d'importance) ; au-dessus, le titre des titres, l'appellation sacro-sainte devant laquelle s'évanouissent de confusion les commissionnaires et les cochers : *Nagy Méltóságos*

ou *Kegyelmes ur*, votre Excellence, réservée aux ministres, aux plus hauts dignitaires de la cour.

Comme l'indication des titres n'est pas écrite sur le front, c'est une affaire délicate, quand on s'adresse pour la première fois à quelqu'un, de savoir l'appellation exacte dont il faut l'honorer. Mme X... me disait qu'elle était souvent fort embarrassée et que, hésitant entre plusieurs titres, elle donnait toujours le titre supérieur. C'est la solution élégante : cette méprise, si méprise il y a, ne pouvant que faire plaisir à votre interlocuteur. Et marchands, commissionnaires, cochers, conducteurs de trains, tous ceux qui ont affaire a votre bourse le savent parfaitement ; pour un marchand, tout client qui entre chez lui, pourvu qu'il ait des chaussures et un faux-col, est a priori *Nagyságos ur* ; les conducteurs du train m'appelaient *Nagyságos*, moyennant un pourboire moyen ; mais quand je doublai ce pourboire je devins incontinent *Méltóságos*.

Les professeurs de l'Université de Kolozsvar sollicitèrent et obtinrent le titre de « Nagyságos »; ils demandent maintenant le titre de « Méltóságos », que portent déjà certains d'entre eux, dépu-

tés à la Chambre des Magnats. Le grand cas que font de ce titre des gens graves et intelligents est, à mon avis, caractéristique d'un état d'esprit général. Il montre que, pour les Hongrois, le titre a une valeur réelle, qu'il distingue véritablement : dans un pays qui a gardé si profondément le sens d'une hiérarchie sociale, les titres marquent d'une manière précise les différents échelons de cette hiérarchie. Ils donnent satisfaction à l'un des instincts les plus naturels chez l'homme, celui de l'inégalité. Nous avons moins que personne le droit d'en rire : le titre est une décoration qu'on ne porte pas à la boutonnière et qui pourtant cent fois par jour vous vaut des déférences et des appellations flatteuses, chatouillant l'oreille et caressant l'amour-propre.

Les familles de l'aristocratie, et encore pas toutes, ne passent à Kolozsvar que l'hiver ; le reste de l'année elles habitent leurs châteaux éparpillés dans toute la Transylvanie. Il ne s'en trouvait pas à Kolozsvar au moment où j'y vins.

Mais j'ai pu connaître, à Kolozsvar et dans d'autres villes, des types intéressants de la seconde classe, la bourgeoisie, surtout des pro-

fesseurs, le professeur de littérature française à l'Université, M. X..., amoureux fervent de notre littérature, qu'il connaît très bien, même dans ses dernières manifestations, esprit fin et pénétrant, grâce à qui l'influence française n'est pas complètement nulle à l'Université de Kolozsvar. Car en matière d'éducation, d'enseignement, tout est à l'Allemagne : livres allemands et méthodes allemandes. Il n'y a de bons atlas et de bonnes histoires que les atlas et histoires allemandes, de bonnes éditions que les éditions allemandes. Et nous serions mal venus à nous plaindre de cet état de choses, puisque c'est nous qui l'avons créé, puisque c'est nous qui pendant vingt ans avons crié à tue-tête, au risque d'étourdir les autres et nous-mêmes, la supériorité de la méthode allemande, de la science allemande et de l'érudition allemande. Combien parmi nous qui, au lieu d'appliquer à l'étude et à l'explication des textes, aux problèmes de philosophie ou d'histoire, les qualités si précieuses et si rares de l'esprit français, la finesse du jugement, la vigueur logique, la clarté lumineuse de l'exposition, se sont réduits à n'être que des bredouilleurs

de gloses, et d'ennuyeux traducteurs de tout le fatras de l'érudition allemande !

M. X..., lui, réagit contre l'invasion germanique. Il puise sa science et son enseignement à la source elle-même, ce qui n'est pas un mince mérite dans un pays où trop souvent les professeurs de français ont appris le français dans des universités suisses, avec des grammaires et des littératures allemandes.

M. X... et un autre professeur de l'Université dont je fais également connaissance habitent, à mi-côte d'une petite colline qui domine la ville, de délicieuses villas entourées de jardins. J'ai reçu là le plus aimable accueil. Les autres membres de cette classe que j'ai connus au cours de mes voyages, professeurs, juges, avocats, journalistes, médecins, fonctionnaires de l'État ou des comitats, m'ont paru très intéressants, possédant les plus grandes qualités : amour passionné de leur patrie, et connaissance approfondie des questions qui l'intéressent, intelligence active et avertie, esprit ouvert aux nouveautés, souci de civiliser sans cesse le pays, vif intérêt porté aux choses de l'étranger et par-dessus tout

une politesse et une aménité exquises ; tout cela en fait une classe dirigeante qui ne le cède à celle d'aucun pays. C'est là et dans le peuple hongrois des campagnes que sont les deux grandes forces de la Hongrie. Quand on parle de *magyarisation*, de vraie magyarisation, il ne faut pas songer à des mesures d'administration ou de police qui n'ont d'effet nulle part, mais à cette élite : elle magyarise forcément les hommes de race différente avec qui elle se trouve en contact, par l'effet naturel d'une intelligence et d'une culture supérieures. Le grand malheur, c'est que cette classe moyenne est trop peu nombreuse : elle ne comprend guère que les fonctionnaires et les professions libérales, surtout elle ne s'alimente pas assez, elle ne peut pas assez s'étendre, ni assez s'enrichir. L'industrie n'existe presque pas ; le commerce appartient aux juifs, qui, ne pouvant ni ne voulant guère faire autre chose, se cantonnent naturellement dans cette branche, et y laissent bien peu de place aux Hongrois. Restent les simples paysans; mais de la condition de simple paysan, ayant à peine de quoi vivre, à celle de fonctionnaire,

médecin, avocat, l'*étape* est trop longue, et bien peu la franchissent. Voilà le point faible de cette société : elle a des divisions trop nettes, des séparations trop arrêtées. Des préjugés d'un autre âge et aussi la fatalité des causes économiques figent les individus, entravent, paralysent ceux qui voudraient et qui pourraient monter. Aristocrates, fonctionnaires, commerçants, paysans, il faudrait que tout cela se fondît mieux ensemble et se mêlât, qu'un grand essor industriel, une vie économique plus intense vinssent vivifier ce peuple, balayer pour toujours ce qu'il garde encore d'un peu étriqué et suranné.

*
* *

S'il est vrai que les traits essentiels du caractère d'un peuple se marquent nettement dans le genre de ses plaisirs favoris, il faut parler un peu de ce qui est le plaisir favori de la société hongroise, la musique tzigane. Le musicien tzigane joue dans la vie hongroise un rôle aussi grand que le toréador dans la vie d'Espagne ; comme toute ville espagnole a son quadrille, toute ville ici a son ou ses orchestres. Pongracz

et Csikai (prononcez Tchikai) sont les deux chefs, les *primas* les plus goûtés à Kolozsvar.

On m'avait souvent parlé de Pongracz ; je savais qu'il était le musicien préféré de l'aristocratie, qu'il ne se donnait pas de fêtes sans lui, qu'il avait même eu l'honneur immense de jouer devant des têtes couronnées. L'archiduc héritier Rodolphe chassait en Transylvanie, et son hôte, un châtelain de la vallée de la Maros, avait appelé Pongracz : un soir de festin, les convives, enivrés par la musique tzigane, peut-être aussi par les vins transylvains, firent asseoir à leur table Pongracz et toute sa bande, et prince, grands seigneurs et tziganes, tous trinquèrent ensemble et burent jusqu'au matin. Pongracz en devint fou d'orgueil : du jour où il s'était assis près du prince, il se mit à tutoyer les comtes ; il racontait à qui voulait l'ouïr cette nuit mémorable : « Tout le monde assis côte à côte, disait-il triomphant : ici un tzigane, là un roi, après un tzigane, puis un roi ! »

La première fois que je l'entendis, ce musicien illustre me fit une impression déplorable : un homme lourd et mal vêtu, sans autorité sur son

orchestre, uniquement occupé à regarder dans la salle, envoyer à droite et à gauche des saluts ; ses musiciens allaient comme ils voulaient ; le violoncelle semblait avoir la colique et le contrebassiste dormait sur son instrument.

Le lendemain je retrouvai le même orchestre, absolument transformé : musiciens et chef paraissaient inspirés, enfiévrés, pleins d'une passion frémissante. C'est que dans un coin du restaurant, toute une société élégante soupait ; un des messieurs d'un signe imperceptible avait mandé le « primas » et lui avait glissé à l'oreille deux mots ; cela avait suffi. Les artistes s'étaient réveillés : ils se sentaient maintenant écoutés par des connaisseurs dont le contentement à la fin de la soirée se traduirait par quelques billets de dix ou vingt florins, ils jouaient merveilleusement parce qu'ils jouaient pour quelqu'un.

Il faut que le tzigane joue pour quelqu'un, qui l'écoute bien et le paie mieux encore. Il est l'esclave qui ne joue que pour un maître ; pour le griser, l'enivrer, il s'enivre lui-même, il s'abandonne à sa passion, à cette fièvre qui le prend tout entier, le transporte et le fait vibrer. Son

instinct musical, qu'il tire du fond intime de son être, c'est la nécessité qui l'a développé : le tzigane, rusé et souple, a bien vite senti que son art lui était un moyen de plaire et de vivre. Il s'est docilement accommodé au goût du seigneur hongrois qui possédait la terre et les biens. Il a flatté son goût devenu rapidement un besoin. Désormais le tzigane avait sa fonction sociale : faire de la musique au Magyar. Dans tout château opulent, il y avait autrefois un orchestre tzigane. Les « primas » réputés se payaient à prix d'or; des magnats mélomanes se ruinaient pour eux. La passion tournait à la folie : l'un de ces seigneurs, à la fin d'un morceau où le tzigane s'était surpassé, prenait dans son portefeuille un billet de mille florins, le déchirait en deux, mettait une moitié sur le violon du chef, de ses doigts mouillés se collait l'autre au front disant : « Ceci est pour toi si tu joues mieux encore que tu ne viens de faire. » De ce train les choses allaient vite, châteaux, moulins, vignes et prés, tout cela s'engloutissait dans le violon du tzigane !

« C'était le bon temps, » disent les vieux mélo-

manes. Alors quelques seigneurs se ruinaient pour des tziganes. Mais ces musiciens tziganes méritaient qu'on se ruinât pour eux. Il y avait des « primas » merveilleux qui savaient la vieille musique hongroise, les vieux airs de Rakóczy. Maintenant c'est fini des bonnes traditions : on ne paie plus les musiciens, et il n'y en a plus de bons. Leurs descendants s'en vont à Vienne ou à Paris, dans des cabarets à la mode, jouer des valses banales et des airs d'opérettes pour des soupeurs vannés qui n'y connaissent rien.

« Avez-vous entendu parler de Bihari, le célèbre tzigane, me demande-t-on? Lisez l'anecdote curieuse que conte sur lui le romancier Eœtvœs. » Et je me suis reporté à cette anecdote très curieuse en effet.

Bihari, un des plus grands musiciens d'autrefois, jouait à Pest, quand Vay Abraham, un de ses amis, lui donna l'idée de s'en aller à Balaton-Fured (1). Il empile avec lui deux charretées de tziganes et apparaît un soir à Fured, près des

(1) Station balnéaire connue sur le lac Balaton.

écuries. Il s'y trouvait déjà un orchestre composé d'instruments variés, des outils à musique de toute sorte, pour taper, pour souffler, pour secouer ; le chef en était Ruczizka, maître de chapelle à Vezprem, et très célèbre compositeur. Bihari au crépuscule monte vers l'hôtel et tout d'un coup il entend de la musique. Il s'arrête étonné, écoute : « Quelle est donc cette musique ? deman-« de-t-il à un domestique. — C'est Ruziczka qui fait « répéter sa nouvelle marche à ses choristes, et « demain soir à cinq heures il la jouera sur la « promenade devant les dames et les seigneurs. » Bihari écoute la marche, il l'écoute une seconde fois jusqu'au bout et la sait. A pas lents, il retourne vers ses compagnons. « Enfants, dites au cocher « d'être là demain matin à quatre heures, et vous « aussi soyez prêts avec vos instruments. Nous « allons à Aracsa (1). »

Les tziganes partent. Le lendemain, dans un jardin, Bihari joue devant eux le morceau de Ruziczka et le leur apprend. A huit heures, ils le jouaient comme si depuis leur enfance ils

(1) Petit village à dix minutes de là.

n'avaient pas joué autre chose. A onze heures, ils arrivent à Fured et racontent qu'ils ont passé la nuit à Vezprem. Les seigneurs décident aussitôt que Bihari jouera pendant le dîner. Ruziczka était là avec tous ses musiciens allemands. Les bons chanoines de Vezprem ne laissent pas entrer dans l'église les musiciens tziganes, dont la musique blesserait les anges et le bon Dieu, car jouer le matin à l'église et le soir au cabaret, ne peut pas plaire à Dieu. Or, le Hongrois, l'*homme magyar* (*Magyar ember*), ne va pas se faire musicien pour plaire au bon Dieu et aux anges du Paradis. On fait donc venir d'Autriche et de Bohême des musiciens sacrés : il n'en est pas un qui n'ait de longs cheveux, des lunettes et un cahier à musique. Ils reçoivent trois cents florins par an et, pour se nourrir, les reliefs de la table des chanoines. Même s'ils restent là cinquante ans, ils n'apprennent pas un mot de hongrois. Mais leur fils est déjà un bon Hongrois, et voilà ce que c'est que le *Chorus Nemet*, le musicien allemand ; c'est ainsi que le nomme l'indigène de Vezprem, qui, d'ailleurs, ne lui fait pas l'honneur de lui adresser la parole. Il n'y a que

les colporteurs de pains d'épices, les cardeurs de drap et les manœuvres qui lui parlent, parce qu'ils sont du même pays que lui. Le tzigane peut apprendre en une heure un opéra tout entier, rien qu'à l'entendre, tandis que le *Chorus Nemet* a besoin de tout un mois pour apprendre sur un livre une simple *czardas* (1) (prononcez tchardache) qu'il ne sait pas. Mais il a un immense mépris pour le tzigane, qui ne connaît pas la musique imprimée. Il est vrai que le tzigane ne le trouve même pas digne de mépris : « Je ne lui permettrais pas, dit-il, de porter derrière moi mon violon. »

Le dîner commence. Après le potage et le premier verre de vin (du vin cuit de Badacsony), l'air célèbre de Bihari jaillit allègrement, la chanson de Bihari, cette musique hongroise éternellement belle, ces accents fiers et tristes qui chantent la douleur patriotique, l'effacement de trois siècles. La clameur de la victoire, le chant d'adieu du proscrit, le cliquetis des éperons du dur Kouroucz, le rire argentin de la jeune mariée,

(1) Danse nationale hongroise.

tout, prière, extase amoureuse, air de bataille, tournoi de chevaliers, tout cela est dans cette musique!

Le vieux Bihari ôte sa veste brodée et l'accroche à son épaule. Il fait un pas en avant, de ses yeux jette un regard vers la fenêtre, vers les cieux ensoleillés, et après quelques trilles de prélude, il attaque la Marche triomphale de Ruziczka.

Les seigneurs se taisent, déposent la fourchette et le couteau. Un sentiment religieux soulève les âmes. Ils n'ont jamais entendu cette musique. Ils tournent les yeux vers ce vieux tzigane au cœur de flamme. Mais dès les premières notes, tous les *Chorus Nemet* qui étaient là se sont figés comme des statues de sel. Le *Chorus Nemet* aime bien manger quand il y en a, bien boire quand cela ne lui coûte rien. Mais on aurait pu en ce moment lui offrir n'importe quoi, qu'il n'y aurait pas touché. C'est l'air que depuis un mois il s'échine à apprendre, c'est ce tzigane qui le joue. Et bien qu'il n'ait pas devant lui de musique, il le joue mille fois mieux que lui. C'est donc un diable que ce tzigane!

Pauvre diable de Ruziczka. Dans le moment

même ce fut un homme mort. Sa première pensée était de se tuer. Puis il s'approcha du prieur de Vezprem, lui baisa la main et éclata en sanglots.

« Je m'en vais, laissez-moi partir ! j'ai cru jusqu'ici que c'était moi qui avais composé ce morceau. Pourtant je ne suis ni un fripon, ni un coquin ! »

Il pleurait comme une averse. Le bon vieux prieur eut pitié de lui : « Ne pleure pas, mon fils, c'est Bihari qui joue ta musique. Sois-en plutôt fier et remercie-le. N'a-t-il pas déjà au Congrès de Vienne fait le même tour à Beethoven ? »

Le Hongrois écoute pendant des heures cette musique ; il la boit lentement comme un vin précieux. Dans la masse innombrable de ses airs populaires, le tzigane lui joue et lui rejoue son air préféré ; il l'en imprègne longuement, et le Hongrois éprouve à l'entendre un plaisir toujours nouveau. Il est grisé, enivré par ces sons qui mêlent la mélancolie rêveuse à la passion exaltée. C'est comme un état extatique qui peut durer toute une nuit : « Quand j'entends ce tzigane, me disait quelqu'un d'ici, je suis porté

dans un autre monde : du fond de mon passé confus, montent tous les sentiments, tous les rêves qui me ravirent, je les revis tous ensemble dans un instant rapide comme l'éclair ; je m'élance dans l'avenir ou plutôt ce sont ces rêves, ces souvenirs que je projette dans le futur, car, tant que dure cet état exquis, passé, présent et avenir se mêlent, se confondent dans un sentiment d'une ineffable douceur ; excités, fouettés par le rythme, tous mes états d'âme tourbillonnent et cependant une mélancolie, un attendrissement infinis m'envahissent. Mon âme se voile, s'embrume de tristesse... Vraiment cette musique est une chose sacrée ! »

Dans son poème de Michka, le poète Lenau, dont on a voulu faire dernièrement, par suite de je ne sais quelle étrange aberration, comme un centre de ralliement pour les partisans du pangermanisme (1), alors qu'il est un vrai Magyar par le sentiment et par l'inspiration, Lenau a admirablement dépeint cette espèce de furie, de délire,

(1) Nicolas Lenau est né à Csatad, dans le Banat, de parents souabes ; il a écrit en allemand. On lui a élevé, cette année, une statue. Les pangermanistes voulaient profiter de cette fête pour faire une imposante manifestation ; de nom-

que la musique tzigane produit sur les nerfs hongrois. Je vais citer le passage : on n'a rien écrit de plus beau sur cette musique.

« Dans le pays des Magyars, là où les eaux claires du Bodrog, avec un frémissement joyeux, se marient à la Tisza verte et transparente et où, sur des coteaux égayés par le soleil, sourit la grappe de Tokay, trois hussards chevauchent gaiement et chantent à travers la nuit. Le pêcheur qui, à la clarté de la lune, jette sans bruit ses filets, écoute avec plaisir les mélodies héroïques retentir par la vallée...

« Au loin, les trois cavaliers galopent dans la vallée de Tokay. Ils se sont tus peu à peu, chacun d'eux court en silence, écoutant les voix que la chanson a évoquées dans son cœur. Ils chevauchent silencieusement, et les vents apportent parfois dans la belle vallée les plaintes des violons éloignés.

« Tzimbaloms éclatants ! violons chantants ! » s'écrie l'un d'eux, « c'est Michka et sa bande ! »

breuses sociétés devaient venir d'Allemagne. Mais les Hongrois ont eu vent de ce qui se préparait : ils ont eux-mêmes organisé la fête, qu'on a célébrée en famille, sans le concours des société allemandes.

Et ils s'élancent rapidement vers la taverne sur les bords de la Tisza. Promptement descendus de cheval, les trois jeunes hommes entrent au cliquetis des sabres : « Joue, Michka ! l'hôte, du vin ! »

« Plus d'un violon résonne dans le beau pays des Magyars, mais nul n'en sait jouer comme Michka le tzigane..... Il saisit son violon, l'accorde avec amour, donne encore de la résine à l'archet et, rejetant sur son dos sa longue chevelure noire, il presse l'instrument sous son menton.

« Le feu sombre de ses yeux avertit sa bande ; ils commencent. Michka prélude lentement et pleinement par un hymne de guerre que chantaient il y a des siècles les escadrons des héros disparus, et dont la plainte sauvage les enflammait d'une ardeur belliqueuse... Les accents, fils sauvages des cœurs hardis, rugissent maintenant plus pressés. Les violons emportés conduisent leurs lignes impétueuses. Mais plus que tous les autres on entend le violon de Michka retentir au-dessus de la mêlée. Les marteaux des tzimbaloms roulent, tantôt éclatant comme un orage,

tantôt frémissant à travers les modulations à peine perceptibles des violons, ainsi qu'après le combat, le vent printanier glisse avec un doux murmure, et vient la nuit, sur le champ de bataille, rafraîchir les brûlantes et mortelles blessures, jouer avec les cheveux des morts. Mais la basse grave, triste et lente, fouille dans la profondeur, comme si, pour la haine farouche, elle creusait sous terre fosse après fosse. Ah ! comme les hussards dansent ! vrais fils des Magyars ! Entraînés irrésistiblement dans les vagues d'une joie orageuse par les puissances inconnues du son, les forts, les alertes s'élancent, le flacon haut dans la main gauche, le sabre haut dans la main droite. Et pendant la danse, une douce flamme, le Tokay délicieux roule dans le gosier des cavaliers comme le chant à travers leur âme. Le fer de l'éperon sonore retentit suivant le rythme des audacieuses mélodies, et avec la mesure de la danse, ils font résonner les sabres. Comme ils lèvent maintenant leurs poings à la manière des anciens jours, frappant les sabres ensemble ! Comme ils jurent haine et mort aux Turcs ! Et les tziganes, deviennent-ils fous ?

Sont-ils eux-mêmes en proie au pouvoir supérieur de leur chant ?

« Écoutez, comme il raille ; écoutez, comme il se plaint : comme emportant le cœur loin d'ici, l'archet ensorcelé de Michka règne et perce les âmes de part en part. Ces sons inquiets, ces notes magiques peuvent pénétrer dans le pays des ombres et en ramener les morts. Le frisson des cordes semble l'oscillation d'un pont sur lequel s'avancent les esprits avides d'un bonheur terrestre. Fidèles à la douce attraction de la patrie, les âmes des héros jadis tombés au son du même chant, glissent et se balancent, invisibles pour les danseurs. Elles viennent souffler sur leurs fronts la brillante chaleur des pensées de bataille, les leurrer avec des rêves, les ravir dans le passé! Tout d'un coup les hussards se précipitent violemment sur la plage et délirent dans la nuit : « Où ? où sont les hordes des Turcs ? » Ce cri perce l'air en sifflant ; mais aucun *Allah* n'a répondu. Il n'y a là que la Tisza toujours vive, qui mugit sourdement et passe, et les bouquets d'arbres du rivage qui bruissent. D'en haut, la lune rayonne amicalement. »

*
* *

J'ai fait un soir une conférence sur Loti, devant un auditoire assez nombreux qui, apparemment, savait le français et avait lu Loti, ce qui me causa du plaisir. On lit encore beaucoup nos romanciers en Hongrie. Je me souviens d'un voyage de Pest au lac Balaton où nous étions trois dans le compartiment : une dame, un monsieur et moi. La dame la première tira de son sac un roman de Theuriet. Quelques minutes après, le monsieur ouvrit un livre à couverture jaune, et me baissant sans faire semblant de rien, je vis du coin de l'œil le titre : *Le Journal d'une femme de chambre*. « Oh ! oh ! me dis-je, il ne faut pas être en reste », et sautant sur ma valise, je me mis à en extraire un bouquin dont j'étalai bien la couverture à mon voisin. Nous lisons ainsi un moment, le monsieur lève les yeux et je lève les yeux, il esquisse un sourire que je lui rends : « Vous êtes Français ? hasarda-t-il à mi-voix. — Je suis Français, et vous lisez du Mirbeau. Quel auteur intéressant ! — Ah ! oui, très intéressant. *En voilà un qui connaît bien les femmes !* (textuel.) Mais

il y a un mot souvent employé que je ne comprends pas, c'est le mot *épatant*. Que veut dire épatant? J'ai cherché dans mon dictionnaire et je n'ai trouvé qu' « épater », on dit nez épaté, comme nez écrasé. Ça ne peut pas être ça ! » Et j'expliquai à cet honnête lecteur la lacune de son dictionnaire et le sens du mot épatant. — Tout d'abord la dame du coin opposé ne levait pas les yeux de sur son Theuriet. C'était une personne réservée. Mais notre entretien continuant, elle parut s'y intéresser, osa nous regarder et comme chacun de nous lui souriait gentiment, elle nous fit la grâce d'un sourire. En arrivant nous étions les meilleurs amis du monde. La littérature française nous avait réunis. On sait qu'elle est par excellence une littérature sociale!

Mais il n'y a guère que nos romanciers qu'on lise. Encore le choix de ces lectures est-il parfois bien étrange! En m'arrêtant à la devanture des libraires, j'ai été souvent surpris des auteurs français qui y figuraient. A côté d'un écrivain célèbre, ou du dernier livre sensationnel, que de noms inconnus, d'ouvrages sans valeur qui n'auraient jamais dû passer la frontière! Qui diable

les a choisis ? c'est à croire qu'on fabrique des séries spéciales pour l'exportation. La chose est grave, car si les étrangers lisent ces mauvais bouquins, c'est assurément au détriment des bons. Un jour, j'ai voulu en avoir le cœur net et inventorier les livres français d'un libraire. Sous prétexte de quelques volumes à chercher, je me suis fait tout déballer, j'ai été scandalisé. En dehors des romanciers célèbres, consacrés par la renommée, rien que des livres de vingt-cinquième ordre, je dis les romanciers seuls : je n'y ai pas vu Taine, ni Renan, ni tant d'autres ; en revanche, j'y ai trouvé la collection complète, soixante volumes, d'X... (mais il faut taire le nom) qui n'est même pas un écrivain célèbre pour concierges.

Et comme je m'en étonnais fortement, quelqu'un qui connaissait bien le libraire me dit : « Il reçoit tous ses livres de Leipzig. C'est une grande maison allemande qui lui expédie sa collection d'auteurs français ! »

Dans ce cas, tout s'explique ; mais c'est quand même une drôle d'idée de s'adresser à Leipzig pour recevoir les livres de France.

Pourtant le nombre des personnes sachant tant bien que mal le français est encore assez considérable. Dans l'aristocratie, presque tout le monde, surtout les femmes, le lit et le parle. Elles ont vraiment du mérite à cela, l'ayant appris, pour la plupart, de gouvernantes et professeurs suisses qui le savent fort mal. Mais le Hongrois devient polyglotte avec une merveilleuse facilité. Vivant dans un pays de races et de langues différentes, la nécessité le contraint impérieusement d'apprendre vite les langues étrangères. Ce don de s'assimiler rapidement les autres idiomes est devenu chez lui de l'atavisme.

En dehors de l'aristocratie, parmi les personnes d'une instruction supérieure, beaucoup savent le français. Dans toutes les villes où je suis allé, même les petites, j'ai toujours trouvé quelqu'un, avocat, journaliste, ingénieur, qui peu ou prou parlait ma langue.

L'enseignement du français est obligatoire dans les écoles réales correspondant à notre enseignement moderne, et facultatif dans les gymnases, qui donnent l'enseignement classique. L'allemand, lui, est obligatoire partout. Comme

pour être admis dans les Facultés, il faut avoir passé par les gymnases, il s'ensuit qu'un grand nombre d'étudiants peuvent ignorer complètement le français. Tous, au contraire, doivent savoir l'allemand, qu'ils parlent couramment, parce qu'ils ont chaque jour l'occasion de le parler. Cette raison, le prestige de l'Allemagne après 1870, la conclusion de la Triple alliance, tout cela s'est ligué pour rendre l'influence allemande prépondérante.

CHAPITRE IV

Un coin de Hongrie pittoresque : La contrée de Kalotaszeg.

Type de Magyar. — Les broderies de Kalotaszeg. — La fête champêtre, « Maialis ».

On m'a beaucoup vanté, pour la beauté des costumes et l'originalité des types, la contrée de Kalotaszeg, qui comprend une vingtaine de villages groupés autour de la petite ville de Banfy-Uniad, à une heure de chemin de fer de Kolozsvar, sur la ligne de Budapest. Cette région de Kalotaszeg est presque uniquement habitée par des Hongrois : c'est un îlot de purs Magyars dans la Transylvanie. Nous partons un dimanche matin pour Banfy-Uniad.

Nous sommes reçus dans une très intéressante famille, chez M. G... L'homme est un type de

vieux Hongrois des plus caractéristiques : assez petit, ramassé, solide comme un bâton noueux, le visage osseux, les traits accentués, le crâne rasé, légèrement rougeaud avec d'épaisses moustaches grisonnantes ; grand parleur s'il en fut, dans la galerie vitrée de sa maison, il se campe devant nous et parle, parle interminablement. Il conte une histoire drôle pleine de bons mots qui font rire l'auditoire. Les paroles se pressent sur ses lèvres, les syllabes s'écoulent fortement rythmées. Tout le monde est intéressé, même moi, qui ne comprends qu'imparfaitement. Le conteur se délecte : sous ses épais sourcils, ses yeux pétillent de joie. Plus grand pipeur encore, il possède un plein râtelier de pipes mirifiquement culottées ; il en tire tantôt une chibouque turque, tantôt une longue pipe teutonne. Il fume et parle tout ensemble, mêlant en sa personne deux traits essentiels du fils d'Arpad : l'amour de la parole et l'amour de la pipe.

Comme a dit spirituellement Petœfi :

« Lorsque dans ma maison antique... j'aurai fini de *piper ma vie*, les anges viendront me porter au ciel, je suis un vrai Hongrois. »

Mme G... est tout aussi curieuse : elle s'est vouée à restaurer une industrie du pays dépérissante, la fabrication des broderies. De tout temps les paysannes de Kalotaszeg faisaient des broderies très réputées, mais déjà la génération nouvelle, achetant ses étoffes, ses ornements à la ville oubliait les vieux modèles si jolis ; seules les vieilles femmes s'en souvenaient encore. Mme G... est allée par toute la région, cherchant et découvrant les plus beaux motifs, qu'elle a rassemblés chez elle comme en un petit musée. Elle fournit aux paysannes les pièces de toile, les soies et fait exécuter les broderies pour son compte sur les modèles indiqués. Sa maison est pleine de ces broderies, qu'elle nous montre ; elles sont vraiment admirables, pour la finesse des dessins et la délicatesse du travail ; il y a des serviettes, des nappes, des rideaux ; et tout cela est d'un art populaire, la toile même, un peu rude, mais belle, est fabriquée dans la région par des paysannes.

Ces rideaux, ces serviettes de Kalotaszeg, aux broderies rouges ou bleu pâle, tiennent une grande place dans l'ameublement hongrois : ce sont des ornements originaux, en harmonie

avec la maison et le mobilier, à la fois très simples et très luxueux, et plus je vais, plus je trouve que ce mélange de simplicité et de luxe est la caractéristique des intérieurs hongrois.

Mme G... expose ces broderies dans les capitales, les vend à prix d'or à l'étranger, en Angleterre surtout. Pour les fêtes récentes du couronnement l'aristocratie anglaise lui en a beaucoup acheté. Elle est en rapport avec les plus grandes familles, même avec les maisons régnantes de l'Europe. L'ex-impératrice Eugénie est une de ses fidèles clientes, férue des broderies de Kalotaszeg. L'archiduc Joseph a logé chez elle. Le prince Philippe d'Orléans lui a donné son portrait avec une dédicace, et de tout cela Mme G... ne laisse pas que d'être un peu fière, encore qu'elle soit de bonne noblesse hongroise et que j'aie vu dans la salle à manger, magnifiquement encadrée et pendue à la place d'honneur, la lettre de noblesse donnée à ses ancêtres par le prince Bathori.

« Depuis dix ans, nous dit-elle, les broderies ont rapporté à la région plus de deux cent mille couronnes. » Et Mme G... ne borne pas là son activité : elle écrit des romans et des articles de

revue, principalement sur les paysans de Kalotaszeg, qu'elle connaît si bien.

A onze heures, nous allons voir la sortie du Temple. Les paysans portent tous le *szur*, le grand manteau de laine tombant jusqu'aux chevilles. Cet ample vêtement est noble et majestueux comme la toge. Les hommes, bottés, coiffés du petit chapeau de feutre noir à ailes courtes décoré de plumes de coq, portent fièrement et gravement, comme des prêtres, ce manteau de laine blanche orné de broderies noires, qui leur donne un aspect sévère et beau.

Les jeunes filles ont sur la chemise blanche bordée de rouge une veste courte, sorte de boléro en cuir très joliment travaillé, recouvert d'appliques comme une tapisserie et serrant fortement la taille. La jupe noire est toute formée de grands plis étroits; elle tombe droit, faisant saillir les hanches. La femme est cambrée dans ce costume : elle paraît svelte, souple et forte en même temps. Sur le devant, la jupe se relève des deux côtés pour montrer une large bande jaune d'or. Par-dessus, un beau tablier à fond noir, très richement brodé. Les paysannes ainsi vêtues ont

un air pimpant et coquet : les couleurs sont éclatantes, mais parfaitement assorties.

L'après-midi, les *legeny* et les *leany*, les gars et les jeunes filles, s'en vont danser dans un bal en pleins champs, à deux kilomètres de la ville. On donne à ce bal le joli nom de *Maialis* : c'est au creux d'un vallon, dans un recoin de prairie tapi entre les arbres et les vignes, un lieu d'une fraîcheur exquise et bucolique. Le temps est admirable ; le soleil flamboie, la campagne est resplendissante ; de loin, les paysannes avec leur costume éclatant font au milieu de l'herbe verte l'effet de grands coquelicots.

Les garçons ont installé sommairement le bal. Quelques planches, des piquets, des branchages forment un enclos entouré de banquettes. L'entrée est de vingt kreutzers (quarante centimes) : elle est calculée pour que, une fois payés les musiciens et les frais d'installation, il reste aux organisateurs de quoi se désaltérer. Ils l'auront d'ailleurs bien mérité : les czardas durent une demi-heure, et les danseurs tournoient et pirouettent sur la terre grossièrement battue.

Trois tziganes composent l'orchestre, : une

contrebasse, un violon et une atroce clarinette dont les notes aiguës et criardes nous entrent dans la chair comme une pointe de roseau.

Beaucoup de jeunes gens restent dehors, à cause des vingt kreutzers de droit ; à l'intérieur, faute de cavaliers, des jeunes filles se morfondent sur les banquettes. Mme X..., voulant leur procurer des danseurs, envoie raccoler tous les gars et fait payer l'entrée pour eux. Mais c'est peine perdue pour les jouvencelles des banquettes ; les gars viennent, très contents de cette aubaine, mais chacun d'eux amène avec lui sa bonne amie, « sa petite rose » en compagnie de qui il regardait du dehors.

CHAPITRE V

L'aristocratie transylvaine.

SES BIENS. — VIE DE CHATEAU. — INTENSITÉ DE VIE PHYSIQUE.

La Transylvanie est moins riche que la Hongrie proprement dite, et l'aristocratie transylvaine a été de tout temps moins riche que l'aristocratie hongroise. On ne trouve pas en Transylvanie de ces immenses propriétés foncières qui couvriraient un de nos départements. La modicité de ses richesses a retenu chez eux les nobles transylvains : ils n'avaient pas les moyens d'aller vivre luxueusement à Vienne, à l'ombre de la cour ; ils n'ont pas pu céder aux flatteries aimables de Marie-Thérèse, et prendre femme parmi ses

dames d'honneur. L'originalité, la pureté de la race se sont maintenues parmi eux plus intactes.

Quand on parle de l'aristocratie, il faut bien parler de sa fortune, puisqu'un aristocrate sans fortune n'est guère plus un aristocrate. Or, leur fortune va sans cesse en s'amoindrissant, et cela par une nécessité fatale : les revenus restent stationnaires alors que les besoins et les dépenses grandissent. Ils ont le plus souvent, pour exploiter leurs biens, des intendants, et l'intendant exploite le maître plus encore que le bien. Dans les grandes familles possédant de nombreux domaines, c'est bien pis encore : chaque domaine est dirigé par un intendant, secondé par plusieurs sous-intendants, et tous ces intendants sont sous l'autorité d'un personnage unique, le directeur général des biens ; j'ai dit à dessein personnage, car c'en est un : il a maison montée, domestiques, chevaux et voitures. C'est une sorte de *Maire du Palais !* Entre le maître et lui la différence au fond est toute petite : le maître possède, mais le directeur gouverne. Qu'il soit fripon et habile (les deux vont souvent de pair), et le sei_

gneur peut être ruiné en quelques ans. La chose s'est vue plus d'une fois.

Alors même que, par le fait de l'intendant, les revenus ne sont pas amoindris, ils n'en sont pas moins insuffisants à couvrir les dépenses, qui augmentent toujours. Le luxe devient de plus en plus nécessaire, et de plus en plus les voyages donnent l'occasion de dépenser de l'argent. D'ailleurs, il n'y a guère d'économes que ceux qui ont connu la pauvreté, de travailleurs que ceux pour qui le travail a été d'abord une nécessité impérieuse. Quant aux autres, le plus souvent ils ignorent ces deux vertus et ils continuent à les ignorer jusqu'au moment où eux et leurs enfants sont dans l'obligation de les apprendre. C'est partout le train ordinaire des choses !

On m'a conté de belles histoires de nobles, ruinés, s'acharnant au labeur pour se remettre à flot : un riche fils de famille devenu majeur dévore en quelques années tout son avoir ; il ne lui reste plus pour payer ses dettes qu'un bien dans une des contrées les plus fertiles de la Hongrie méridionale. Il offre cette terre à un juif qui vient la voir, est frappé de sa fertilité et, se trouvant

être un honnête homme, dit au jeune dissipateur : « Je vous donne le moyen de refaire votre fortune en vingt ans, je vous avancerai de l'argent ; mettez-vous à l'ouvrage et cultivez vous-même ce bien. » Actuellement M. X..., qui fait en grand la culture des primeurs, est le plus riche propriétaire de la région.

D'autres, surtout parmi la jeune génération, n'attendent pas la ruine pour travailler. J'ai vu de près M. X..., qui, possédant un très important domaine, est à lui-même son intendant, surveille et dirige tout, donne tous les ordres, vérifie tous les comptes, et mène une existence des plus laborieuses et des plus exténuantes qu'on puisse concevoir.

Mais c'est là l'exception. La plupart dépensent dans les exercices violents, la chasse, le cheval, les armes, leur excès de force et d'énergie. Ce sont des gaillards solides, au corps de fer, que ces seigneurs campagnards. La ville les ennuie, ils n'y vont guère qu'un peu l'hiver, au moment des fêtes et des bals.

Leur vie physique est extraordinairement intense ; tant que le jour dure, ils sont sur pieds :

grandes chasses, longues chevauchées, la natation, les armes. Leurs châteaux sont ouverts à tous leurs amis de la région ; on y entre comme à l'hôtellerie ; à l'heure des repas arrivent à l'improviste cinq à six convives, et nul ne s'en étonne. Les domestiques mettent des couverts supplémentaires, et voilà tout. C'est la vieille tradition qui continue : autrefois, plus encore qu'aujourd'hui, tout châtelain tenait table ouverte; tous les seigneurs en voyage s'arrêtaient au château avec leur suite, gens et bêtes, et y séjournaient tant qu'ils voulaient. Comme les communications n'existaient pas, qu'il n'y avait aucun commerce, il était impossible d'écouler l'excédent des récoltes, et les vivres étaient en abondance. Aussi les salles à manger sont-elles d'une grandeur qui surprend : elles étaient faites pour un nombre de convives illimité. On fournissait aux hôtes le vivre ; pour le coucher, on s'arrangeait comme on pouvait, et les hôtes n'étaient pas exigeants : souvent on étendait de la paille dans la salle à manger, et chacun dormait là, enveloppé dans son manteau.

De nos jours, les choses ont changé, et la vie

est devenue moins simple, mais ce qui n'a pas changé, c'est l'habitude des réunions et des visites.

Dans certaines contrées, où les châteaux sont assez denses, c'est une suite ininterrompue de parties et de fêtes. Les châtelains s'invitent d'eux-mêmes chez les uns, chez les autres ; les grands appétits, surexcités par l'exercice et la fatigue, se dépensent en longs dîners qui se prolongent en copieuses beuveries. Sur un signe de l'amphitryon arrive la bande des tziganes. On danse et l'on boit toute la nuit; la griserie des vins se mêle à la griserie des sons et sous cette double action qui plus, qui moins, tout le monde en tient ! Après une nuit passée à danser, j'ai vu des enragés qui, au lieu de se coucher, partaient pour la chasse au sanglier. Et les femmes sont tout aussi ardentes que les hommes, tout aussi résistantes qu'eux !

Ce sont là les plaisirs violents de tempéraments trop vigoureux (1). Les ancêtres avaient la guerre,

(1) Voici quelques traits : à Kolozsvar, il y a un bal traditionnel qui commence le soir du mardi gras et finit le jeudi matin ; l'origine en est très curieuse : autrefois, ce

les grandes chevauchées contre le Turc ou l'Empereur. Les fils n'ont plus que la chasse et les sports ; ils y épuisent à peine leur excès de force ; ils sont d'une race jeune, qu'une longue existence pacifique n'a pas encore étiolée, voisine de l'époque héroïque !

bal se terminait le mardi à minuit, au commencement du carême, et les protestants assez nombreux se soumettaient de bonne grâce à cet usage. Or, il advint, une année (c'était vers 1848), que la société, entraînée par le plaisir de la danse, dépassa l'heure sacramentelle. L'évêque catholique, qui veillait au salut de ses ouailles, envoya dire à la société de cesser la danse à l'instant. On peut juger si le messager trouble-fête fut bien reçu : il fut jeté dehors et pour faire pièce à l'évêque on dansa jusqu'au jeudi matin.

Chez les paysans maintenant : Pour faire la moisson dans le domaine de K..., on appelait 150 ou 200 *Szekely* (paysans hongrois de la Transylvanie), qui marchaient trois ou quatre jours pour accomplir la route. Les femmes suivaient les maris, portaient les nouveau-nés, dans des corbeilles, sur leur tête ; tous étaient chargés de lourds bissacs pleins de provisions, de vêtements de rechange. Les musiciens tziganes accompagnaient la troupe, et dès que les courages faiblissaient, ils jouaient quelque air du pays, et chacun se mettait à chanter. Que firent en arrivant à K... ces gens éreintés de fatigue? ils déposèrent les enfants, les paquets, secouèrent leur poussière et *dansèrent*... A 4 heures du matin le travail devait commencer.

CHAPITRE VI

Le vrai pays magyar. La Plaine.

Impressions de plaine. — Le poète de la plaine : Alexandre Petœfi. — Le paysan de la plaine. — Sa beauté. — Histoire d'un théatre de paysans. — L'émigration dans l'Alfœld. Le mal agraire.

Je n'ai été jusqu'ici qu'en Transylvanie, mais la Transylvanie est un plateau, et le vrai pays hongrois, c'est la plaine, cette immense plaine de plus de cent mille kilomètres carrés qui va de Budapest aux Portes de Fer et qu'arrosent le Danube et la Tisza. C'est elle qui retint et fixa les bandes de Hongrois en marche vers l'Occident, parce qu'ils retrouvaient en elle les vastes étendues plates, sœurs des steppes qu'ils aimaient.

J'ai vu la plaine hongroise par degrés, comme par une initiation graduelle, d'abord aux environs de Szatmar, où les montagnes sont encore visibles à l'horizon, puis à Débreczen et dans le Banat.

Dans la plaine, l'œil ne voit pas tout d'abord l'ensemble, arrêté qu'il est par les détails immédiats, par les objets du premier plan : il ne faut rien pour vous barrer la vue, des tiges de maïs, quelques pieds de tournesol, une haie d'acacias. On se sent comme emprisonné dans un horizon trop étroit, on éprouve la sensation pénible d'être dans un chemin creux. Mais il suffit de s'élever un tout petit peu, de se placer sur une digue, le remblai d'un fossé, pour que la vue se déploie librement à travers cette immensité fuyante, pour qu'elle s'en aille au loin chercher l'horizon qui se dérobe. Alors la plaine produit toute son impression, l'impression de la mer. Alors le détail toujours pareil s'atténue et s'efface ; l'ensemble seul subsiste, avec ses grandes lignes monotones et accablantes.

Dans la plaine, tout ce qui est terrestre perd son importance et s'évanouit au profit du ciel qui envahit tout, qui devient prédominant, presque

unique. On arrive vite à ne plus voir que le ciel : aucune partie n'en est masquée, la grande voûte circulaire vous enveloppe et vous occupe. Les pasteurs de la Chaldée furent les premiers, dit-on, à s'intéresser aux mouvements des astres et à trouver quelques-uns des secrets de leur cours : c'est qu'ils erraient par les plaines de la Mésopotamie et que, plus que les choses de la terre, les phénomènes des étendues célestes attiraient leur attention.

Immensités sans obstacles, plaines infinies de la terre et du ciel ouvertes à la vision et au rêve, l'âme hongroise s'est formée en elles.

Tu es le séjour aimé de mon âme,
O Plaine infinie de l'Alfœld magnifique,
Les hautes terres avec les mille détours de leurs val-
[lées et de leurs monts
Sont comme le livre dont il faut péniblement tourner
[les innombrables pages ;
Mais toi, mon Alfœld, tu es une lettre ouverte,
Et d'un seul coup d'œil je parcours librement
Les belles et fortes pensées que tu contiens.

. . . .

Pousta, o Pousta ! Tu es l'image de la Liberté !
Et toi, Liberté, tu es la Divinité de mon âme.

C'est dans ces vers frémissants que Petœfi chante la Plaine. Et ailleurs :

O sombres Carpathes, aux forêts romantiques,
Je vous admire peut-être, mais ne saurais vous aimer,
Mon imagination ne peut vagabonder sur vos pics et
[dans vos vallées.
C'est là-bas, dans l'Alfœld, aux plaines unies comme la
[mer,
Que je me sens chez moi, c'est là *ma vraie patrie*,
Mon âme est comme un aigle qui s'échappe
Quand je vois se dérouler l'infini des déserts.
Sous la coupole du ciel où se joue Délibab (1),
Paissent en secouant leurs sonnettes les cent troupeaux
[gras de la petite Coumanie.

(1) Délibab, la fée du mirage. Par les jours de grande chaleur, on voit dans la plaine hongroise des effets de mirage comme dans le désert. Voici comment Tompa conte la poétique légende de Délibab, la fée du mirage :

« Rad, le roi des Lombards, un homme sauvage, à barbe rousse, avait conquis la Pannonie ; de temps en temps, il quittait cette immense plaine, si riche, pour s'abattre sur les pays voisins ; un jour, il fit alliance avec le roi des Avares, habitants des bords de la Tisza, le jeune et beau Csœrsz ; ils combattirent ensemble et exterminèrent les peuplades environnantes. Après une grande fête, un grand festin, le moment vient de partager le butin : Csœrsz déclare qu'il n'acceptera rien que la fille du roi, la belle Délibab. Mais Rad, qui méditait déjà de dépouiller le roi des Avares, ne voulait pas lui accorder sa fille ; pourtant n'osant pas refuser ouvertement, il imagine cette ruse : « Délibab, dit-il, ne « sera tienne que le jour où d'ici dans ton royaume tu pour-

Au repos de midi, près du puits à la longue perche,
Les larges abreuvoirs doubles les attendent.
Le galop des troupes de chevaux gronde dans le vent,
Leurs sabots piaffent,
On entend les cris de « csikos » (1)
Et le crépitement sonore des fouets.

Autour des fermes les blés déjà hauts
Se laissent bercer par les brises légères,
Et la vive émeraude de leur jeune verdure
Egaie toute la contrée.

« ras la conduire par eau!! » Entouré de ses guerriers, le beau roi Csœrsz, sur son magnifique étalon blanc, part vers les rives de la Tisza. Là tout le monde se met à l'ouvrage : vieillards, femmes, enfants, tous creusent une tranchée qui va de la Tisza au Danube. Cependant, dans le palais de son père sauvage, Délibab se perd en de doux rêves : elle voit, sur cette tranchée, s'avancer vers elle le beau roi qui l'emmènera. Mais une nuit, dans un épouvantable orage, le roi, qui surveillait les travaux, est frappé de la foudre. Le peuple alors se disperse, maudissant cet atroce labeur, et la pauvre Délibab amoureuse meurt en apprenant cette nouvelle.

« Maintenant par les jours d'ardente canicule, on voit dans l'immense plaine apparaître Délibab qui flotte, les ailes étendues, cherchant, sans le trouver, le tombeau de son bien-aimé ; elle répand des flots de larmes, et le torrent de ses pleurs inonde tout l'horizon ; elle revoit le rêve adoré ; la tranchée du roi Csœrsz s'emplit jusques aux bords de cette buée légère, de cette ombre d'eau. »

(1) Csikos, gardien de chevaux.

C'est ici que s'abattent dans le crépuscule du soir
Les oies sauvages des marais voisins,
Et effarées elles reprennent leur voyage aérien,
Dès qu'un souffle fait bruire au loin les roseaux.

Au delà des fermes, dans les profondeurs de la Pousta,
Voici la « Csarda » (1) solitaire avec sa cheminée qui [penche.
Les « bétyar » (2) assoiffés la hantent
Quand ils vont à la foire de Kecskemet.

Près de la Csarda, dans le sable où mûrit le melon,
Un bouquet de bouleaux nains commence à se dorer,
C'est là que la cresserelle au cri strident cache son nid,
Car les enfants ne peuvent l'inquiéter.

C'est là que poussent les mélancoliques cheveux de [l'orpheline (3)
Et la fleur bleue du chardon,
Les lézards bigarrés se cachent à son ombre fraîche
Devant l'ardent soleil de midi.
Dans le lointain, là-bas où le soleil touche à la terre,
Les cimes bleuies des arbres fruitiers émergent des [vapeurs,
Et derrière eux, comme de pâles colonnes de fumée,
Les tours des églises de quelque ville.

(1) Csarda (prononcez tcharda), l'auberge de la Pousta.

(2) Bétyar, vagabond mendiant et voleur.

(3) Cheveux de l'orpheline : gracieuse graminée dont la touffe cotonneuse ressemble à une chevelure flottante. Les gars de la plaine en ornent leur chapeau.

Tu es belle, o Pousta! que tu es belle pour moi!
C'est ici que je suis né, c'est ici qu'on m'a bercé,
C'est ici que je veux m'ensevelir dans le linceul
C'est ici que ma tombe doit s'élever.

Petœfi a merveilleusement rendu au travers de cette peinture pittoresque, de ces visions nettes et précises, l'accablement de la chaleur et de l'espace. Parfois la vision devient plus nette encore. Des images obsédantes se plantent dans l'esprit du poète, c'est le déroulement des diverses scènes qui sont la vie de la Pousta; la couleur est plus intense; au grand soleil flamboyant, une lumière plus crue baigne la plaine. Mais toujours l'impression de monotonie se fait sentir. Petœfi chérit cette impression parce qu'elle porte au rêve, l'état divin par excellence, qui mêle la douleur à la joie, la pensée de la vie aux pensées de la mort.

Dans un poème qui commence avec allégresse l'éloge de l'Alfœld, voici que tout d'un coup l'idée de la mort apparaît :

Mais pourquoi ma pensée m'entraîne-t-elle vers les
[morts, vers les tombes?
Serait-ce parce qu'une ruine se dresse soudain devant
[mes yeux?
Ce n'est point les fières ruines d'un château,
Ce n'est qu'une pauvre « csarda » !

. . . .

Pauvre csarda ruinée, où sont les temps heureux
Où tes murs résonnaient des chants des buveurs?
Dans mon imagination je te revois telle que tu étais,
Et je te repeuple des figures bien connues.
Voici le compagnon en tournée avec son gourdin
Dans leur « suba » (1) graisseux, deux ou trois *betyars*,
Le colporteur juif à la longue barbe;
Là-bas, le chaudronnier slovaque et d'autres buveurs,
La jolie femme de l'aubergiste dans la fleur de sa
[jeunesse.
Comme elle embrasse de bon cœur ce pendard de petit
[étudiant
Qui m'a l'air d'avoir la tête quelque peu troublée par le
[vin
Et le cœur plus troublé encore par cette jolie femme!
Mais pourquoi le vieil aubergiste n'est-il point là pour
[tempêter?
Lui, il rêvasse tranquillement dehors au pied de la
[meule.
Oui ! alors il rêvassait là, et maintenant il rêve dans la
[tombe.

(1) Suba, sorte de manteau.

Et sa jolie jeune femme est à ses côtés.
Et l'étudiant sémillant et tous ceux qui ont trinqué ici.
Tous ne sont plus que poussière!
Et la csarda aussi a tant vieilli, toute courbée elle s'est
[enfin effondrée ;
L'ouragan d'un seul coup l'a décoiffée de son toit... et
[elle est là nu-tête,
Comme si elle voulait parler à son maître, le Temps,
Et comme si humblement elle demandait grâce ;
Mais ses plaintes sont vaines :
Elle s'effrite, elle s'émiette, à peine reconnaît-on où
[était la porte, où était la fenêtre.
Seule sa cheminée se dresse encore vers le ciel.
Sa cave s'est éboulée, son puits s'est comblé,
Quelqu'un en a emporté la longue perche.
Seul le madrier est encore debout,
Un aigle tristement s'est posé à son sommet ;
Dans la plaine cela paraît un point très élevé,
Et c'est pourquoi l'aigle l'a choisi.
Il est là haut, et regarde fixement,
Comme si tout ce néant le faisait réfléchir.
Au-dessus de sa tête flamboie le Soleil, fils du Ciel !

*
* *

Le paysan de la plaine est beau comme la plaine elle-même. Ce n'est plus le paysan étriqué de la Transylvanie, mais l'homme de l'Alfœld, le vrai Magyar, plein de caractère et d'originalité.

Il a toute la fierté et aussi toute la politesse de la race. J'ai vu des ouvriers jardiniers qui, dès que la maîtresse de maison paraissait dans le parc, s'en venaient lui baiser la main avec le naturel et l'élégance d'un gentilhomme.

Un costume simple, mais beau, parce qu'il n'est pas comme le costume des paysans que nous voyons d'ordinaire, un vêtement de monsieur plus sale et plus laid : les bottes, la grande culotte de toile flottante, la veste courte et le chapeau rond ; il faut les voir sur leurs charrettes attelées de deux ou trois chevaux secs, disparaître au grand trot dans un tourbillon de poussière !

M. Sigismond de Justh, l'auteur d'un très intéressant ouvrage, *Le Livre de la Pousta,* avait organisé dans son domaine un théâtre populaire dont les acteurs étaient tous des paysans. Ils jouaient des pièces de Sophocle, et Mme X..., qui a vu ces représentations, m'a déclaré qu'elle en avait été émerveillée.

C'est là la grande force de la Hongrie. On ne saurait trop en avoir souci. Aussi comprend-on l'émotion légitime qui s'est emparée de tous,

quand on a vu l'émigration prendre chez ce peuple, chez ces paysans de l'Alfœld, des proportions inquiétantes. Autrefois, c'étaient uniquement les comitats du Nord, habités par les Slovaques, qui fournissaient le contingent des émigrés. Mais depuis quelques années, le mouvement se propage vers le centre, vers le cœur de la Hongrie. Le paysan hongrois, qui a été de tous temps attaché au sol par une véritable affection, vend sa terre pour rien et s'expatrie en Amérique. Les conditions économiques ayant évolué, les petits propriétaires terriens ne peuvent plus subsister à côté des immenses domaines seigneuriaux. Le mal qui a détruit la propriété moyenne menace la petite propriété. Si on le laisse empirer, poursuivre et achever son œuvre, c'est la mort de la Hongrie !

La propriété moyenne disparut après 1848. Quand le servage fut aboli, la propriété foncière subit une crise effroyable, par suite du surenchérissement énorme de la main-d'œuvre. Les paysans qui travaillaient eux-mêmes, les grands seigneurs qui disposaient de grandes ressources, s'en tirèrent ; mais les propriétaires moyens

sombrèrent. Actuellement, la propriété moyenne n'existe presque pas : il n'y a aucune transition, entre la petite, toute petite propriété et la grande.

Voici des chiffres que j'emprunte au livre de M. Vautier, *La Hongrie économique* : 13 millions d'hectares représentent la petite propriété ; 6 millions, la propriété moyenne, encore M. Vautier fait-il rentrer dans cette division des propriétés de 100 à 500 hectares, qui sont en réalité de grandes propriétés ; 12 millions la grande propriété. Mais le plus terrible de tout, c'est que 11 millions d'hectares constitués par les biens des communes, de l'Etat, des associations religieuses ou des majorats, sont absolument inaliénables, en dehors de toute circulation. Voilà le grand mal, *le mal agraire*, dans toute sa gravité. Trop d'immenses propriétés, beaucoup trop de majorats. Les *latifundia* ruinèrent l'Italie ; si l'on n'y prend garde, ils ruineront la Hongrie.

Jusqu'ici, la petite propriété du moins s'était défendue. Mais elle est menacée à son tour. L'État vient de prendre d'énergiques mesures,

pour aider au morcellement du sol. Dans différents comitats, Torontal, etc., il a mis en vente 6.000 hectares à des prix très minimes ; on a distribué la terre en lots de 2 à 5 hectares, et il n'est pas permis à un propriétaire d'acquérir plus de deux lots, hormis s'il a plusieurs enfants. Les paysans se sont portés en masse à l'adjudication. De même, un riche propriétaire vient d'affermer son domaine, de 4.000 hectares, par petits lots, aux paysans.

Mais pour enrayer le mouvement, il faudrait bien plus que ces mesures isolées.

CHAPITRE VII

Une promenade au pays des vignes. Un mets hongrois.

Après plusieurs jours de pluie, voici que le temps redevient beau et nous décidons de partir pour le pays des vignes. Un minuscule chemin de fer, qui grimpe sur les pentes légères de la colline, doit nous conduire ; c'est jour de marché à Szatmàr ; sur le champ de foire une mer mouvante de bœufs, vaches, veaux et cochons, surtout des cochons, de gentils petits cochons dont les soies frisent en tire-bouchon, replets et trottinant, et qui, s'ils étaient moins sales, ressembleraient à des amours. Dans les rues voisines; il y a moins de gens que de chevaux, de vaches et de bœufs ; une paysanne entraîne avec

beaucoup de mal un petit pourceau ; le pourceau, têtu, obstiné, se refuse à la suivre, à quitter ses frères ; la paysanne lui a passé à la patte une corde et elle tire dessus, férocement, tandis que le cochon, s'arc-boutant, s'élance éperdument vers le champ de foire, le paradis des petits cochons. Alors la brave femme l'empoigne à bras le corps, le jette sur son dos comme un sac, et le cochon s'en va ainsi, pendant tristement, comme à l'étal, la tête en bas.

Déjà la petite locomotive a écrasé trois veaux. Cela promet. Nous montons ; après un trajet de deux heures nous arrivons...

Dans la grande plaine aux vastes prairies, aux immenses champs de blé et de maïs, un groupe de collines se dresse : c'est le pays des vignes ; pentes doucement inclinées, ondulations légères dont l'œil suit avec plaisir les lignes caressantes, et partout des vignes, des vignes semées d'innombrables taches blanches, qui sont les chalets des vignerons. Tout cela d'un aspect coquet, souriant, si différent de la plaine hongroise !

Au plus haut point de la colline, une petite chapelle ; tout près, une merveilleuse échappée de

vue sur la plaine de la Szamos, là-bas bien loin, jusqu'à Nagy-Károly.

Mais rapidement la nuit est tombée : le cocher et le vigneron ont allumé un grand feu ; nous nous étendons tout autour, sur des plaids. Dans mon initiation à la vie hongroise, un pas important va être fait, je vais connaître le lard grillé, le mets classique des pâtres et des brigands de la Pousta. A de longues baguettes de noisetier, on pique une tranche de lard, et le vigneron me donne l'exemple : se plaçant tout près du foyer, il présente à la braise le lard qu'il fait lentement tourner ; d'instant en instant il retire le bras et recueille sur une large tranche de pain les gouttes de graisse qui en découlent et, lentement, avec de grandes précautions, comme un artiste, il continue cette manœuvre ; le bûcher flambe et crépite avec furie ; sur sa large et pleine figure la flamme jette d'étranges reflets durs et crus.

Nous aussi nous faisons tourner la baguette ; bientôt le cocher, Mitrou le Valaque viennent s'accroupir près du brasier ; alors le cercle est complet, les bras vont et viennent avec diligence, et de larges tartines recueillent pieusement le

suc de tous ces lardons. Le cocher, brave homme trapu et ratatiné, reçoit en pleins yeux la fumée, il n'y tient plus et se lève pour aller pleurer ; le jeune F..., en vrai Magyar qu'il est, s'est approché du feu à le toucher, et vraiment il se cuit tout autant que le lard : ses joues poupines s'injectent de sang et flambent d'un rouge ardent.

Mais sans doute en voilà assez, je désembroche la tranche de lard. Mon Dieu, que ce soit bon, bon, je n'oserais le dire. Il en est de ce mets comme du fameux brouet des Spartiates, qui fit faire la grimace à Denys : il demande à être assaisonné d'un féroce appétit.

Je rejette ma lardoire et, étendu sur mon plaid, je contemple longuement le feu. La nuit est venue tout à fait ; d'un ciel sans étoiles, à peine une vague lumière descend, obscure, enténébrée. Dans cette immense brume envahissante, le foyer découpe nettement un îlot de clartés ; attisé par le vent, le bûcher fait rage, et sous le souffle qui les courbe, les flammes se couchent et s'élancent, langues de feu, multiples dards, qui vont et viennent, se précipitent et se retirent dans une danse passionnée, éperdue. Par moments, minée

par la base, une bûche s'effondre avec fracas, roulant ses gros charbons incandescents.

Le pommier voisin s'éclaire de fantastiques lueurs; on voit, se détachant nettement, les fines nervures de ses branches, tandis que tout en haut ses feuilles sont entièrement noyées dans le noir. Et des étincelles s'en vont par essaims, dans une fuite éperdue, minuscules étoiles ardentes et folles qui mêlent, entremêlent leurs tourbillons, leurs brusques zigzags éclatants, puis subitement s'évanouissent dans le ciel noir. Les crépitements secs de la flamme qui lèche gloutonnement les branches accompagnent cette danse enfiévrée, fantastique, la danse des étincelles, filles du feu, des étincelles fugitives, qui longtemps, longtemps emprisonnées dessous la rude écorce, dormirent leur tranquille sommeil, étincelles éphémères qui ne s'éveillèrent que pour mourir.

CHAPITRE VIII

Au cœur de la patrie hongroise. Débreczen, la vieille cité.

LES « CIVES » DE DÉBRECZEN. — DÉBRECZEN, CAPITALE DU CALVINISME

Débreczen est la ville hongroise par excellence ; elle se trouve au cœur même de la Hongrie, entourée de tous côtés par la terre vraiment hongroise, la plaine. C'est une vieille ville dont l'importance ne date pas d'hier ; en 1840, alors que Budapest avait cent mille habitants, Débreczen en avait cinquante mille ; après la capitale, elle était de beaucoup la ville la plus peuplée. Széged et Szabadka, qui depuis l'ont considérablement dépassée, étaient peu de chose à côté d'elle.

Quand Kossuth et le gouvernement révolutionnaire durent quitter Budapest menacée par l'armée autrichienne, c'est de Débreczen qu'ils firent la nouvelle capitale. Enfin, Débreczen est presque uniquement habitée par des Hongrois : on y trouve quelques Allemands, quelques juifs, mais en faible proportion. La plupart des marchands et boutiquiers ne sont ni juifs, ni Arméniens, ni Allemands, mais Hongrois, ce qui est une chose fort rare en Hongrie.

Aussi les citadins de Débreczen ont-ils l'orgueil de leur cité ; ils s'intitulent fièrement *cives*. C'est un grand honneur d'être *civis* de Débreczen, et n'a pas cet honneur qui veut. Pour être un vrai *civis*, il faut être né à Débreczen, de parents Débreczenois, avoir maison aux champs et à la ville, de belles bottes, une longue pipe et une forte panse, n'être ni grand seigneur, ni gueux, surtout rester obstinément fidèle au costume traditionnel, la culotte collante, la veste de drap noir et les bottes. Un *civis* qui quitte ses bottes cesse d'être un *civis*. Ces bourgeois de Débreczen sont pleins d'originalité et de saveur, à la fois campagnards et citadins, dirigeant tous active-

ment leurs biens, quand les travaux donnent mettant la main à l'œuvre, mais soucieux de vivre à la ville et d'y tenir leur rang. Riches, tout au moins très aisés pour la plupart, bons vivants, et grands ripailleurs, leurs repas sont partout célèbres. M. X... me raconte qu'il fut invité à dîner chez un *civis* où l'on servit trente plats.

Au théâtre de Débreczen, car Débreczen possède un fort joli théâtre, où je suis allé tous les soirs, où j'ai même vu jouer un drame larmoyant et pathétique de M. Victorien Sardou, tout aussi intéressant en hongrois qu'en français, le docteur X. me dit : « Je vais vous montrer un vrai *civis*, un pur, le type du *civis* de Débreczen. » Et il me conduit vers une sorte de colosse, très grand, mais plus gros encore, au visage épanoui, l'air d'un chanoine, mais d'un chanoine qui aurait de fortes moustaches, les moustaches d'un Magyar ! Il me présente à lui, puis à son honorable épouse, assise à son côté, presque aussi volumineuse que lui. Les fauteuils d'orchestre de Débreczen ont des dimensions spéciales ; jamais sur des fauteuils parisiens ce couple-là ne se serait assis ! Le docteur me conte cette histoire amusante :

Naguère le bourgeois que je viens de voir passait toutes ses soirées au café et perdait au jeu pas mal d'argent. Quelqu'un qui avait sur lui de l'influence lui conseilla de prendre plutôt un abonnement au théâtre. Cela serait plus économique et de meilleur ton ; sans compter qu'il pourrait amener avec lui sa femme, qui autrefois languissait à la maison, et qu'il soutiendrait du même coup le théâtre municipal dont la ville entière est si fière !

Ces raisons, qui chatouillaient sa vanité et touchaient son cœur d'époux et de citoyen, le décidèrent. Il prit l'abonnement ; depuis, il va au théâtre, quatre fois par semaine, écouter indistinctement des comédies qui le font rire et des drames qui le font pleurer. Mais, qu'il rie ou qu'il pleure, son appétit est excité d'autant. Il soupe copieusement à la sortie (1), ainsi que doit le faire un bon *civis* de Débreczen !

Quand on vient à Débreczen, c'est d'ordinaire bien moins pour la ville elle-même, que pour la

(1) En Hongrie, le spectacle commence à sept heures et finit à neuf heures et demie. On dîne en sortant : c'est à la fois le dîner et le souper.

« pousta » de Hortobagy, qui se trouve à deux heures d'ici : une immense pousta où paissent des troupeaux de chevaux et de bœufs, des troupeaux de trente mille bœufs ! C'est la pousta classique que les romanciers (1) ont décrite et que les touristes vont voir. Elle a ses auberges rustiques, ses gardiens de chevaux et de bœufs, dans leurs pittoresques costumes ; aux jours d'été on y peut contempler le mirage. Je ne tenais pas à manquer le Hortobagy. M. le Bourgmestre de Débreczen m'avait obligeamment offert pour l'excursion l'attelage municipal et son premier secrétaire comme guide. Malgré que le temps ne fût rien moins que beau, j'étais prêt à braver les éléments. Mais les éléments furent plus forts ; le matin à quatre heures, au moment de partir, la pluie tombait à seaux, il fallut renoncer à la pousta, sous peine de se crotter comme des barbets pour ne rien voir que l'intérieur d'une voiture. Le pittoresque et le sauvage m'étant refusés, force était de se rabattre sur le moderne et le civilisé. Un aimable professeur de la ville, qui m'accompagnait, se réjouissait de ce contre-

(1) Notamment Jokaï, dans son roman de *La Rose jaune*.

temps : « Tous les étrangers qui nous arrivent ne pensent qu'au Hortobagy ; ils s'en vont sans rien connaître de notre ville, vous ferez exception à la règle. » Et il me conduisit partout, dans les temples, dans les cercles, dans les écoles, écoles réales, gymnases, Faculté calviniste, école d'agriculture, sans me faire la grâce d'une ; et partout je trouvai du moderne de bon aloi, sans rien de clinquant, ni de *toc*.

Débreczen a été et reste un ardent foyer de patriotisme magyar. On m'a montré avec une fierté émue le temple dans lequel Kossuth proclama solennellement la déchéance des Habsbourg ; le culte de Kossuth est ici très fervent ; dans les maisons où je suis entré, j'ai toujours vu son image à la place d'honneur ; tous les députés de la ville sont du parti de l'Indépendance (1).

Débreczen, citadelle du Magyarisme, fut aussi la citadelle du Calvinisme. On sait que, par opposition aux Allemands luthériens, les Hongrois se

(1) Le parti qui s'intitule le « parti de la Hongrie indépendante », et dont le chef est François Kossuth, fils du grand Kossuth.

firent calvinistes. *Calvinista hit, magyar hit*, la foi calviniste est la vraie foi magyare, dit un proverbe.

J'ai visité le collège universitaire de Débreczen, qui fut la grande école de la religion nouvelle. Son histoire est célèbre et intéressante, elle se confond avec l'histoire du calvinisme en Hongrie. Créé au seizième siècle, il était à la fois une école théologique pour former les pasteurs et les maîtres d'école, et un lycée ; sa jeunesse prit le nom de *Illustrissimus Cœtus*. Ses revenus étaient des plus considérables ; les dons affluaient de tous côtés ; les grands seigneurs protestants, les princes transylvains, la ville de Débreczen, les différentes corporations rivalisaient de générosité. Le collège attirait une jeunesse nombreuse et turbulente, qui n'était pas sans mettre le désordre dans la bonne cité de Débreczen ; les étudiants jouissaient de privilèges spéciaux, et, la police leur étant assez douce, les rixes, les bagarres ne manquaient pas. Il y eut même des révoltes ouvertes contre l'autorité, qui dut, pour réduire les mutins, entreprendre un siège en règle. A la suite d'un grave

conflit, tous les étudiants quittèrent la ville et, ajoute ingénument le chroniqueur, *les femmes de Débreczen les reconduisirent jusqu'aux portes en pleurant.* Quand Nagy-Varad fut pris par les Turcs, en 1660, l'importance du collège grandit encore. Pendant l'insurrection de Rakoczy, Débreczen fut le centre de ses opérations, et le collège se ressentit considérablement de sa défaite.

Le collège eut de riches bibliothèques, des professeurs remarquables. Les étudiants se groupaient en corporations et consacraient leurs heures libres à des travaux délicats, comme la gravure sur cuivre des cartes géographiques. Au dix-huitième siècle, le calvinisme, affaibli, sans soutien puissant contre la cour d'Autriche et les jésuites, ne trouva son salut que dans un entêtement obstiné, une résistance à outrance contre l'esprit nouveau. Les pasteurs du collège de Débreczen se distinguèrent dans cette résistance : ils ne voulurent rien transformer, rien changer, ils se cramponnèrent farouchement au passé. On les appela *les Calvinistes au cou inflexible.*

CHAPITRE IX

Les Portes de Fer.

L'ile turque d'Ada-Kaleh. Les bains d'Hercule.

Les touristes que pourrait tenter ce nom mystérieux de Portes de Fer, feront mieux d'aller ailleurs. Il n'y a rien de curieux à voir aux Portes de Fer, en dehors de la petite île turque d'Ada-Kaleh ; cet îlot, échoué au milieu du fleuve, juste au point où il quitte la Hongrie, est comme un coin d'Islam perdu en terre chrétienne, une dernière flaque que le flot ottoman a laissé. Il y a là une cinquantaine de familles musulmanes qui vivent à côté de soldats autrichiens ; les hommes sont mariniers et conduisent les promeneurs. On

entrevoit à travers des clôtures mal jointes et par-dessus des haies quelque femme qui se cache. Dans l'unique rue, plusieurs boutiques où l'on débite aux visiteurs toute une turquerie de bazar. L'île était toute en bastions, qui servent maintenant de demeures aux Turcs ; dans l'un d'eux, un cabaretier a intallé son commerce.

Nous allons voir la mosquée, qu'on est en train de blanchir : nous entrons comme chez nous, tant ce temple banal et laid nous impressionne peu. Survient un turc, qui avec de grands gestes et des cris gutturaux nous oblige à sortir.

En aval d'Ada-Kaleh, à deux kilomètres, les fameuses Portes de Fer, qui me faisaient rêver quand j'étais tout petit. Le courant devient extrêmement rapide ; nous abordons sur la rive serbe et nous continuons à pied. Sur un côté du fleuve, on a creusé un large canal par où passent tous les bateaux. L'eau s'y précipite impétueusement.

Nous sommes venus d'Orsova en une demi-heure. Nous mettons trois heures pour remonter. La rive serbe est déserte, ni village, ni hommes, seule la hutte de branches d'un pauvre pêcheur.

De grandes hauteurs boisées et sombres surplombent le fleuve, la rive roumaine et hongroise est plus vivante et plus riante. A Verciorova, le premier village roumain, des barques, des gabarres dans le port ; des trains vont et viennent près du fleuve.

Orsova, sentinelle avancée de la Hongrie, au milieu de populations toutes roumaines. C'est une petite ville et une jolie petite ville, comptant beaucoup *d'intelligences*, nous dit fièrement notre hôtelier. (Les intelligences ce sont les fonctionnaires des diverses administrations, les agents des compagnies de navigation.) Nous sommes en pleines montagnes, il ne saurait, en dehors des fonctionnaires, y avoir aucun Hongrois. Les Roumains grouillent. Quelle race prolifique et quel débordement de marmaille ! Aux dernières maisons de la ville nous tombons sur une fête roumaine : au milieu de la large route, une centaine de couples dansent dans la poussière aveuglante, aux sons cuivrés d'une musique de foire, une danse tourbillonnante. Notre cocher s'arrête ; parmi les danseuses beaucoup sont jolies, quelques-unes même remarquables.

Tout le long du chemin, nous rencontrons des villages et des paysans. C'est la nuit tombante, les travailleurs rentrent des champs, des jeunes filles splendides, de cette admirable beauté roumaine, coquettement attifées dans leurs haillons aux couleurs éclatantes ; elles regardent fixement l'étranger ; mon compagnon de route prétend qu'elles se fardent !

Il est nuit noire quand nous arrivons à *Hercules furdoe*, les bains d'Hercule ; depuis une heure nous allons dans une gorge encaissée. Hercules-Furdoe est plein du ruissellement des eaux. Des hôtels somptueux, dont depuis longtemps nous avons perdu l'habitude. Serions-nous en Suisse? Un casino des plus élégants, toute une suite de terrasses s'étageant les unes au-dessus des autres, avec d'admirables corbeilles et de jolies allées, un beau monde de dîneuses et de dîneurs.

Le lendemain, à l'aube, des gazouillis d'oiseaux m'éveillent : toute une nuée d'hirondelles voltige près de ma fenêtre. Je sors et je suis émerveillé par ce pays : entre d'immenses montagnes entièrement boisées, la vallée s'ouvre

comme une fente. Partout des eaux thermales qui fument. La végétation est d'une vigueur, d'une puissance extrêmes : des arbres magnifiques escaladent les pentes les plus roides, couvrent les rocs de leurs épais feuillages. C'est un paysage de grandes montagnes dans une contrée toute méridionale : soleil ardent, eau abondante, ces deux forces ont fait merveille. A huit heures j'avais presque froid ; à neuf heures, quand le soleil emplit la gorge, la chaleur devient accablante.

Les hôtels et les restaurants sont pleins ; ces bains thermaux, d'une réputation séculaire, sont très fréquentés par les Hongrois et les Roumains.

D'Orsova à Bazias, cent kilomètres en amont, la traversée par le Danube est intéressante ; le grand fleuve, qui a drainé presque toute l'Europe centrale, engouffre dans le défilé de Kazan la masse énorme de ses eaux. La montagne s'étrangle de plus en plus ; le fleuve, pour s'ouvrir un passage, a dû livrer un monstrueux combat ; son cours, naguère si tranquille et si calme, devient violent et tourmenté ; les belles nappes qui

s'épandaient librement dans la plaine hongroise s'emportent, se précipitent en rapides et en remous. C'est la porte de l'Orient péniblement conquise !

CHAPITRE X

Marmaros-Sziget. Hongrois et Juifs.

UNE MINE DE SEL. — LA COULÉE DES JUIFS EN HONGRIE. — HISTOIRE DES MAQUIGNONS JUIFS ET D'HAYNAU.

De Szatmàr, nous partons pour Marmaros-Sziget, au nord-est de la Hongrie, dans les Carpathes, non loin de la frontière galicienne : le train court vers les montagnes, qui bordent la grande plaine ; nous passons de la vallée de la Szamos dans celle de la Tisza ; au lieu où cette vallée débouche des monts, un bourg isolé se dresse fièrement comme pour en défendre l'accès : c'est la citadelle de *Huszt*. La Tisza n'est ici qu'une mince rivière de montagne, au cou-

rant rapide, aux ondes limpides s'élançant allégrement vers le bas pays, vers l'immense plaine où elles s'épandront en larges nappes limoneuses errant en détours incertains.

Marmaros-Sziget, petite ville, dans un cirque entouré de hautes montagnes; sur quelques-unes on voit la neige ; il fait dans la vallée une chaleur étouffante.

De la gare nous allons directement aux mines de sel, à deux kilomètres de la ville. Un employé de la mine décroche une lampe fumeuse, et nous prenons place dans la benne ; cinquante mètres de terre, puis nous glissons entre des parois de sel et brusquement nous voici dans le vide, dans le noir; pendant quelques secondes rien, puis là-bas, très loin, à une horrible profondeur, un petit point lumineux, vacillant, qu'on prendrait pour une étoile d'abîme; à droite, à gauche, d'autres étoiles semblables qui tremblotent dans le gouffre obscur; ce sont les lampes électriques du bas. Mais la benne s'enfonce rapidement, les étoiles grandissent, je vois déjà certains détails; une violente secousse, et nous sommes arrivés.

Des ouvriers demi-nus frappent de grands

coups de pic ; d'autres avec des massues tapent sur des coins de fer ; des wagonnets vont et viennent. Les becs électriques, coiffés d'abats-jour, versent sur tout cela une clarté puissante ; au-dessus, vers le haut, c'est le noir insondable. Peu à peu pourtant l'œil s'habitue et perce de plus en plus ces épaisses ténèbres ; le regard monte le long de ces parois vertigineuses, sans jamais en atteindre le dôme et va se perdre dans les profondeurs vagues du noir.

C'est une crypte enténébrée, fantastique, dans une cathédrale de rêve ; les murs, délicatement striés, ont l'éclat d'un marbre éblouissant ; des lignes légères ondulent, s'entrecroisent, formant de délicieux dessins. Au milieu de cette nef, une colonne s'élève, pyramide qui va se rétrécissant de plus en plus, fusant tout droit vers le haut, vers la lumière.

On respire un air chargé de sel, comme au bord de la mer, mais remarquablement sec. La température est très douce : elle est toujours de 15°, nous dit le gardien. Les coups de pic éveillent dans la grande voûte des sonorités cristallines et toujours infatigablement se lèvent et s'abaissent

les bras des mineurs. Les ouvriers travaillent sur le sol, sans jamais toucher aux parois. Ils doivent enlever d'énormes blocs de dix quintaux ; c'est un travail pénible et minutieux : le sel est dur comme le silex et souvent le bloc, quand on le soulève, se fendille et se divise ; le travail de plusieurs heures est perdu. Je demandai au contremaître combien étaient payés les hommes. « Les habiles, me dit-il, arrivent à gagner par jour un florin : ils ont deux kreutzer par bloc d'un quintal. » Le bloc, qui tous frais payés revient à l'État à neuf kreutzer, vaut neuf florins une fois en haut. La journée terminée, les ouvriers doivent remonter non par la benne, employée pour les visiteurs et les blocs de sel, mais par une suite d'échelles, ce qui est une bien dure gymnastique après un si fatigant labeur !

« Mais, se hâta d'ajouter le contremaître, ils ont une retraite après quarante ans de service. » Quarante ans ! c'est beaucoup : cette retraite est comme la montre pendue au sommet du mât de cocagne : bien peu assurément doivent l'attraper.

« Et, demandai-je au contremaître, quelles sortes d'ouvriers avez-vous ? »

« Rien que des Hongrois, me répondit-il, car c'est un rude travail. »

« Comment, pas de juifs, quand j'en ai tant vu ce matin, et de si misérables ? »

Le contremaître dut trouver ma question singulière, car il s'esclaffa de rire. « Des juifs. Oh non ! ils n'aiment pas ce travail-là. »

. . . .

Nous sommes reçus dans une belle famille hongroise, une vraie famille à l'antique. L'aïeul, le patriarche, est un beau vieillard qui est venu lui-même nous accueillir à la descente du train ; sa haute taille est à peine cassée, et l'expression de son visage est pleine de majesté et de douceur. Il ne sait que quelques mots de français, dont il se sert pour me faire honneur. Mon compagnon de voyage m'a parlé de lui ; il a été longtemps député, homme politique très influent, il a même englouti dans la politique la meilleure partie de sa fortune. Maintenant, tout chargé d'ans, il vit dans cette petite ville lointaine et retirée.

Il nous présente à sa femme, aussi vigoureuse, aussi imposante que lui, puis successivement à sa *petite-fille*, une jeune dame, au mari de celle-ci,

à leur enfant, un bambin de quatre ans : ensuite à d'autres arrière-petit-fils, une fillette et un garçon de huit à dix ans. Ce n'est là qu'une partie de sa famille : il a d'autres enfants et ceux-ci en ont d'autres, qui à leur tour en ont d'autres. L'aïeul nous montre la photographie de tous les siens réunis il y a quelques années, lors de ses noces d'or : c'est un groupe d'une quarantaine de personnes.

*
*

Ce qui frappe le plus à Marmaros, c'est l'innombrable quantité de juifs dont les rues et les places fourmillent. L'élément sémite est ici bien plus reconnaissable qu'ailleurs : voici l'accoutrement du juif : grand caftan de drap noir sordide et maculé, chapeau noir à larges ailes rondes fait d'une laine bourrue, comme un chapeau de curé, barbe à l'abandon se répandant de tous les côtés, longs cheveux, longues mèches recroquevillées en tire-bouchons qui pendent lamentablement sur l'une et l'autre joue. Sous ce débordement de crins tou-

jours sales, le visage prend je ne sais quel air hâve, miséreux et terreux. Les corps sont presque tous fort laids : épaules étriquées, poitrines rentrées, jambes cagneuses, d'énormes pieds plats ; dans le port, aucune dignité, aucune beauté. Tous ont l'air profondément misérable, et ils le sont en effet ; c'est par ici qu'ils entrent en Hongrie, venant de Galicie, d'où la faim les a chassés. Marmaros est leur première étape ; mais ils sont trop pour cette petite ville, son commerce ne saurait suffire à tous ces enfants de Sem dont le nombre grandit chaque jour.

Dans un curieux passage de son livre *Autour du lac Balaton*, le romancier Eœtvœs décrit ainsi l'infiltration sémite en Hongrie :

« Le juif entre à Marmaros ; là, il n'est encore que mendiant, journalier, cabaretier. Son fils pénètre plus avant, vers l'ouest, de deux départements ; là, il devient fabricant, négociant, grand fermier. S'il avance encore de deux départements, il est déjà le maître d'un vaste domaine seigneurial. A Budapest, il s'évertue à devenir noble, député et baron ; lorsqu'il a déjà conquis quelques millions, il emménage à Vienne

et, même s'il reste Hongrois, il fait soigner toutes ses maladies par un médecin viennois, il passe tous ses étés dans des villes d'eaux autrichiennes, il commande à Paris ou à Vienne tous les bijoux, toutes les robes de sa fille et de sa femme. *Absolument comme un magnat hongrois !* »

C'est une marche vers l'ouest, à travers cette terre hongroise, qui doit être, il me semble, la terre de prédilection des juifs. Le Hongrois est plein de tolérance pour toutes les races, toutes les religions. Aux siècles passés, il a accueilli chez lui des Serbes, des Arméniens, des tziganes, que partout ailleurs on pendait et brûlait comme sorciers. Le juif a profité et profite de cette tolérance. Mais, surtout, le Hongrois est très peu porté au commerce, à tout ce qui y touche de près ou de loin : c'est un peuple fier et qui a toutes les sortes de fiertés, la bonne et la mauvaise, depuis, le noble sentiment de l'honneur, jusqu'à la mesquine vanité. Or, le commerce, surtout le petit commerce, est fait de complaisances incessantes, de soumissions, de dépendance vis-à-vis de celui à qui l'on achète, surtout de celui à qui l'on vend. De ces complaisances, de ces soumissions, le

Hongrois, toujours grand seigneur, même quand il est misérable, s'accommoderait fort mal. Le juif, lui, n'en souffre aucunement ; il ne sent pas ces petits inconvénients et il ne voit que les avantages : la possibilité de s'enrichir. Aussi presque tout le commerce est-il entre ses mains.

Des nombreuses villes que j'ai visitées, je ne connais guère que Débreczen qui fasse exception à la règle. Il y a là une assez grande quantité de commerçants hongrois ; mais ailleurs, à Budapest, par exemple, les commerçants non juifs sont une infime minorité ; j'étais à Budapest, le 11 octobre dernier, le jour d'une grande fête juive : tous les magasins ou presque tous étaient fermés.

Cette situation est à bien des égards fâcheuse : le grand mal dont souffre la Hongrie, c'est le manque d'une classe moyenne ; pour l'agriculture il n'y a aucune transition entre la petite propriété et la grande ; pour l'industrie, comme il y faut de grands capitaux, une classe moyenne ne saurait s'y constituer ; reste le commerce, qui, depuis le petit commerce jusqu'au haut négoce, par une suite ininterrompue d'échelons,

est merveilleusement propre à former, à enrichir une classe moyenne. Mais il est l'apanage des juifs.

Je sais qu'on me répondra : de quoi vous plaignez-vous ? Ce sont précisément les juifs qui représentent cette classe moyenne. Ils sont citoyens hongrois, aimant leur patrie autant que tout autre citoyen hongrois ? Qu'importe alors qu'ils soient juifs ou chrétiens ? Je crois, en effet, les juifs de Hongrie bons patriotes. Mais ils n'en demeurent pas moins, au milieu des Hongrois, une race distincte, nettement séparée, gardant son culte, ses coutumes, son mode particulier de sentir et de penser. La proportion des juifs par rapport aux Hongrois est trop forte pour qu'on puisse croire que le juif soit complètement assimilé, fondu dans la masse de la nation, comme il l'est en France par exemple. De plus, le juif a sur le Hongrois une supériorité écrasante pour ce qui est des aptitudes pratiques. Qu'on dise si l'on veut : c'est tant pis pour le Hongrois. Mais ce qu'on ne peut pas dire, c'est qu'il n'en souffre pas !

En tout cas, s'il en souffre, et s'il s'en plaint,

le Hongrois n'a jamais cherché dans des mesures brutales et inhumaines un remède à cette situation. Contre le juif il n'a pas inventé, comme en Roumanie, un odieux système de protectionnisme. Je lisais dernièrement sous la plume d'un écrivain roumain la justification des mesures prises contre les juifs : rarement j'avais vu l'excuse de la raison d'État couvrir avec tant de franchise, sinon de cynisme, l'injustice et la cruauté. « Les juifs sont dangereux pour la Roumanie parce qu'ils y sont trop nombreux, parce qu'ils ne peuvent pas s'assimiler, parce qu'ils se montrent, dans la lutte pour l'existence, des adversaires trop redoutables pour les Roumains. Donc, nous les supprimons. » C'est le retour pur et simple à la tradition du moyen age.

Notez que les Hongrois pourraient alléguer contre les juifs des raisons exactement pareilles. Ils n'ont jamais songé pour se défendre à un seul de ces moyens barbares, eux, ces Magyars, que les Roumains ont représentés partout, et notamment dans les revues françaises, comme *des oppresseurs et des tyrans.*

Bien mieux, ils ont rendu justice aux juifs, ils

ont reconnu leurs grandes qualités, et c'est un écrivain hongrois Eœtvœs, qui a écrit sur eux ces lignes si touchantes : « O juif, ton nom seul est un opprobre ; quand il faut bien qu'on tape sur quelqu'un, c'est sur toi qu'on tape ; y a-t-il quelqu'un à rosser, c'est toi qu'on rosse. L'État a-t-il besoin d'argent ? C'est de toi qu'il l'attend. Tu n'as le droit de récriminer en rien ; on se moque de tes plaintes. Il y a parmi toi mille pauvres : personne n'en a pitié ; il y a dix hommes riches : tout le monde en crève de jalousie. On te reproche tes méchants et on ne loue pas tes bons. L'univers est pour toi comme une marâtre. Le Russe, l'Allemand, le Français, te chasseraient volontiers du globe terrestre ; seul notre bon peuple hongrois vit en bonne entente avec toi.

« O juif, il y a de cela cinquante ans, des ennemis sans nombre avaient envahi la patrie ; il fallait pour les hussards, les équipages, les canons, vingt mille chevaux ; en moins de temps que tu n'avais promis, tu les as procurés. Que serait devenu l'honneur de notre race, si les héros de la Révolution n'avaient pas eu de chevaux ?... »

Haynau était Autrichien, soldat et bourreau. Or, l'Autrichien, le soldat et le bourreau détestent le juif. Quelle ne devait pas être sa fureur? Il demandait à chacun comment Kossuth avait pu si vite se procurer tous ces chevaux. Un sous-chancelier, dont je tairai le nom, dit sans penser à mal: « C'était facile, Excellence: au premier appel du Gouvernement révolutionnaire, les juifs livrèrent en quelques jours tous les chevaux nécessaires. »

« Comment se décidèrent-ils à les livrer sans être payés? »

« Ils les donnèrent à crédit. »

« A crédit! »

Le monstre se leva, écumant de colère, les yeux injectés de sang; dans sa fureur il hurlait et frappait le plancher de son sabre.

« Ah! je m'en vais leur apprendre à ne plus travailler à crédit! »

Et il imposa aux juifs de Bude une rançon d'un million de florins, qu'il fit rentrer sans pitié!

CHAPITRE XI

Coup d'œil dans le Passé.

Le courant de l'histoire hongroise. — Ce que marque le compromis.

Au dixième siècle, les Hongrois nomades, enfants des plaines, arrivent dans l'immense plaine du Danube et de ses affluents, et, trouvant là le pays qu'ils aiment, ils s'y fixent à jamais. En vain leurs instincts de guerre et de pillage les entraîneront en des chevauchées aventureuses vers les opulentes contrées de l'Occident; en vain ils s'en iront sur leurs chevaux rapides semer dans les régions allemandes et jusqu'à notre Lorraine l'épouvante et la terreur, leur siège est désormais sur les bords du Danube et

de la Tisza. Ils y fondent un royaume qui vit pendant cinq siècles d'une existence indépendante, qui est un des puissants royaumes de l'Europe centrale ; ils développent le goût inné qu'ils ont pour la liberté. En 1222, la petite noblesse, tous les hommes prenant les armes, c'est-à-dire presque toute la nation, obtient la *Bulle d'or*, la charte de son indépendance. Elle participe à la vie politique, et cette vie politique est éparpillée dans tout le pays, dans chaque chef-lieu de comitat. La Hongrie ne connaît pas de rois absolus, elle a pourtant de grands rois comme Mathias Corvin, qui font rayonner au loin sa puissance.

Mais la victoire des Turcs arrête tout brusquement. En 1526, l'armée hongroise est détruite à Mohács et ce désastre ouvre une ère nouvelle, celle de l'effacement et du malheur. Devant le Turc victorieux, la Hongrie se donne à l'Autriche ; désormais, tout ce qui n'est pas entre les mains du sultan est entre les mains de l'empereur : seule, sous quelques principes nationaux, la Transylvanie garde une certaine indépendance, indépendance bien précaire et toujours

menacée. La Hongrie ne s'appartient plus; elle ne se dégage du Turc que pour tomber au pouvoir des Habsbourg.

Pourtant elle ne s'est pas donnée à eux sans condition : l'empereur n'est que roi en Hongrie ; en recevant la couronne de saint Étienne il jure de maintenir les libertés et la constitution hongroise. Mais ce serment il le viole constamment : il ne veut pas et ne peut pas admettre que son autorité absolue dans ses Etats d'Autriche ne le soit pas de même en Hongrie. Il prétend la traiter comme une province de son empire. Ne l'a-t-il pas d'ailleurs reconquise sur les Turcs. Pendant des siècles, la Hongrie est indissolublement liée à l'Autriche, elle en épouse toutes les querelles, elle en partage tous les malheurs, le glaive fait durer ce mariage. Les Hongrois résistent obstinément « *gens dura et pervicax* », dit un vieil historien autrichien : ils veulent bien obéir à leur roi, mais ils veulent que leur roi obéisse à la constitution. Menaces, persécutions, boucherie d'Éperjes et carnages de Haynau, rien n'y fait ; l'énergie nationale l'emporte, elle enfante des héros, Rákoczy et Kossuth. Cependant

l'Autriche sent bien que la Hongrie est la plus grande force de son empire : pour écraser la révolution hongroise de 1848, elle a dù appeler à son aide deux cent mille Cosaques. Après Sadowa, devant la Prusse formidablement agrandie, il n'est plus possible de se passer de la Hongrie. Il faut céder et user de la douceur puisque la violence ne peut rien. Les deux États, si longtemps réunis, signent le compromis de 1867, qui commence la séparation. La Hongrie a demandé le plus possible, et l'Empereur a donné le moins qu'il a pu. Mais il y a eu contrat, libre discussion où, pour la première fois, l'un a formellement reconnu les droits de l'autre. Entre ces deux Etats, de puissants liens subsistent, militaire, diplomatique, financier, sans parler du lien dynastique, de tous le plus important. Pourtant, chacun des deux États vit maintenant d'une existence à part : en des points innombrables, des intérêts opposés les séparent. S'en tiendront-ils à ce premier stade de séparation ou bien iront-ils brisant sans cesse entre eux quelque ancien lien ? A la fin de mon étude seulement j'essaierai de répondre à cette question. Ce qu'il

faut dès maintenant noter, c'est que la Hongrie, après un long détour de quatre siècles, revient partiellement à son existence autonome d'autrefois. De province qu'elle était, elle est redevenue un État.

Telle est la direction générale de l'histoire hongroise. Le trait dominant de cette histoire, c'est qu'elle a été une lutte incessante, un combat de tous les instants, contre les Turcs pour leur reprendre le pays conquis, contre les Autrichiens pour les contraindre à respecter les libertés nationales. Pour la mener à bien, il a fallu que vraiment ces libertés fussent pour les Hongrois une chose capitale, qui valait tous les sacrifices. Ces sacrifices, c'est surtout la petite noblesse, la noblesse des bourgs et des campagnes, celle qui avait arraché à ses rois la Bulle d'or, qui les a faits : non point que les magnats n'aient fourni à la cause de la patrie nombre d'héroïques défenseurs ; mais seuls ils n'auraient rien pu ; l'Autriche, par la cruauté et plus encore par la flatterie, en aurait eu facilement raison. On n'a qu'à voir avec quelle facilité Marie-Thérèse apprivoisa et conquit ces grands seigneurs.

Leurs immenses revenus les poussaient vers l'étranger, où ils oubliaient quelque peu leur patrie. Mais la petite noblesse, tous ces gentilshommes des champs, paysans pour la plupart, restèrent invinciblement fidèles à leur pays ; c'est grâce à eux que, malgré les supplices, malgré les violences ou les ruses de l'Administration autrichienne, une vie politique très intense se maintint toujours dans les comitats. Les fonctionnaires de l'empereur avaient beau ne tenir compte ni des représentants élus par les assemblées, ni des résolutions votées par elles, cela n'empêchait ni les élections de continuer à se faire, ni les discussions d'avoir lieu. Et ainsi par un usage obstiné de ses libertés politiques, même quand elles ne servaient à rien, cette classe gagna de ne pas désapprendre la liberté !

CHAPITRE XII

A propos du centenaire de la naissance de Kossuth.

Sa vie, son role historique, son éloquence, son culte, chez les Hongrois. — Les fêtes du centenaire a Budapest.

Le 19 septembre 1902, la Hongrie célébrait le centenaire de la naissance de Kossuth. Les journaux ne parlaient que de lui, les conversations n'avaient pas d'autre sujet; c'est le moment de connaître exactement la vie, le rôle historique, l'éloquence et le culte, chez les Hongrois, de celui qu'on a pu sans injustice appeler le « Démosthène magyar ».

Kossuth naquit le 19 septembre 1802, à Monok, dans le comitat de Zemplen. Sa famille était de

noblesse petite, mais très ancienne ; il existe une lettre de noblesse donnée, en 1363, à la famille par le roi Béla III. Bien qu'il fût protestant, il fit ses études dans un collège confessionnel. En 1830, lors d'une épidémie de choléra qui sévit au chef-lieu du comitat, Kossuth apaisa les paysans révoltés contre les seigneurs, qu'ils accusaient d'avoir empoisonné les puits. Il se fit avocat, et, en 1832, fut chargé de représenter, à la Diète nationale, la comtesse Szapary. Les séances de la Diète n'étaient pas publiques et les journaux n'en donnaient pas de compte rendu. Mais un grand propriétaire de Zemplen avait prié Kossuth de lui envoyer sous forme de lettres des comptes rendus des séances. Ces lettres étaient si admirablement rédigées, le tableau qu'elles présentaient des séances était si animé, si vivant, que d'autres personnes qui les lurent voulurent aussi en recevoir, et Kossuth fut ainsi amené à fonder un journal : *Les Nouvelles du Parlement*. Ce fut là son début. Les demandes d'abonnement affluaient ; le gouvernement, s'inquiétant de ce succès, interdit à la poste de transporter le journal. Alors les

comitats l'envoyèrent chercher par des hommes à cheval.

La Diète finie, le journal cessait. Kossuth voulut faire pour les assemblées de comitat, ce qu'il avait fait pour la Diète. Des centaines de personnes l'y engageaient ; leurs lettres sont conservées ; elles montrent l'intensité de l'éveil national ; partout on s'intéresse aux affaires publiques ; les assemblées des comitats, en qui s'est perpétué à travers les siècles l'amour de la discussion et des libertés constitutionnelles, n'ont jamais été plus vives ni plus animées. *Les Nouvelles des Assemblées des Comitats* eurent le même succès que *Les Nouvelles du Parlement.*

Le Gouvernement ayant fait arrêter Lovassy, un défenseur des idées libérales, Kossuth protesta dans son journal. Le Palatin interdit le journal, et le 5 mai 1837, Kossuth lui-même fut arrêté et emprisonné dans les casemates de Bude. Pendant tout le temps que dure l'instruction de son procès, on ne lui donne ni papier, ni livres. Kossuth emploie ce temps à méditer et à réfléchir : il repasse en son esprit tout ce qu'il a appris des livres et des hommes, coordonne

toutes ces connaissances, les organise et se fait une règle de conduite, un système de philosophie pratique. On le condamne à trois ans de prison : avec un volume de Shakespeare et un autre de la Divine Comédie, il apprend l'anglais et l'italien. Au Parlement de 1839, l'Autriche demandant des soldats et de l'argent, l'opposition déclare qu'elle ne les votera qu'en échange de la mise en liberté et de la réhabilitation de Kossuth. La demande du Gouvernement est votée pourtant à une voix de majorité. Mais le lendemain les détenus politiques sont mis en liberté : Lovassy était devenu fou, Wesselenyi aveugle, seul Kossuth avait résisté. Il sortait de prison trempé pour la lutte, avec l'auréole du martyre !

En 1840, il fonde son grand journal, *Le Pesti Hirlap* (*Le Journal de Pest*). Sa profession de foi est admirable et vaudrait d'être entièrement citée : « Les vils intérêts, dit-il, ne nous conduiront jamais ; notre conviction ne sera jamais à vendre. Mais rien, ni le regard sombre des puissants, ni l'ardeur de nos concitoyens, ne nous ébranlera jamais... Ce qui flatte certains intérêts n'est pas nécessairement une amélioration.

Ce qui est utile, ce qui est durable, c'est seulement ce que la justice a bâti, ce qui sort spontanément de la vie de la nation. La nation doit donc se connaître elle-même et connaître ses besoins. » Tout Kossuth est là : l'esprit de son programme politique, les règles morales qui dirigeront sa vie. En quelques semaines, le chiffre des abonnés monte à deux mille, ce qui, pour l'époque, est énorme. Kossuth mit dans ce journal toute son âme, sa flamme, sa verve, son style imagé. Un homme qui n'appartient pas à son parti et n'est pas suspect de partialité à son égard, Max Falk, caractérise ainsi ce style : « C'est une richesse de couleurs orientale, mêlée à une ardeur méridionale ; c'est un jardin enchanté plein des fleurs les plus charmantes dont le parfum grise le lecteur... La censure perdait la tête devant ce nouveau phénomène. Elle raturait sans pitié et maladroitement ; avec son filet à papillons, elle voulait attraper cet esprit captivant et, naturellement, elle n'y réussissait pas ; dans ce que Kossuth écrivait, le charme ne résidait pas dans tel ou tel mot : c'était comme une fée invisible et insaisissable, se moquant par der-

rière, avec un sourire malin, du censeur qui, son crayon rouge à la main, croyait l'avoir tuée. » Et, en effet, la censure se déclare impuissante à corriger les articles de Kossuth : ce ne sont pas quelques mots, ce n'est pas une phrase qu'il faudrait supprimer, mais tout. Le Gouvernement est effrayé ; le parti modéré aussi ; son chef, le comte Széchenyi, voit bien que c'est à des mesures radicales que Kossuth conduit la nation ; il est partisan, lui, d'une évolution lente et toute pacifique : pour émanciper la Hongrie, il compte surtout sur les progrès économiques. Il s'inquiète de la popularité grandissante de Kossuth ; à ces craintes se mêle un peu de jalousie, jalousie du grand seigneur, du magnat, contre le petit avocat de Monok. Le Gouvernement achète l'imprimeur du *Pesti Hirlap*, et Kossuth est privé de son journal. En vain, il se rend à Vienne et demande à Metternich lui-même l'autorisation d'en fonder un nouveau. Metternich offre à Kossuth, s'il veut se taire, des sommes considérables : Kossuth refuse, et Metternich, lui aussi, refuse l'autorisation.

Kossuth se retire à la campagne, à Tinye. Sa

petite maison devient le rendez-vous de tous les chefs de l'opposition, de tous les hommes politiques de la Hongrie nouvelle. En 1847, il est élu député au comitat de Pest et dirige au Parlement l'opposition, qui est très forte. La Révolution française éclate. La Hongrie en subit le contre-coup, et, le 4 mars 1848, Kossuth prononce son discours fameux qui contient le programme des revendications hongroises : « J'ai dit ce que je pensais : *tant que des formes de gouvernement constitutionnelles n'entoureront pas notre roi*, nous ne pourrons pas être entièrement tranquilles sur l'avenir de la patrie. J'ai dit ce que je pensais : tant que l'État qui a le même souverain que nous aura un gouvernement tellement opposé à toute constitution, les réformes que nous attendons ne seront ni constitutionnelles ni favorables à la liberté de la nation... Depuis trois mois nous poussons infatigablement le rocher de Sisyphe, et la douleur de le voir immobile pèse sur notre âme. Je vois avec un cœur saignant tous ces nobles efforts s'épuiser dans un travail ingrat... Des miasmes asphyxiants sortent de l'ossuaire viennois. » A la suite de ce discours,

le Parlement vote une adresse au roi, demandant les libertés constitutionnelles, un ministère indépendant et responsable, la réforme de l'armée, une banque nationale. Une délégation dirigée par Kossuth se rend à Vienne pour présenter l'adresse. Elle trouve Vienne en révolution. L'armée impériale a dû s'éloigner de la capitale.

L'empereur est prisonnier dans le Burg : deux régiments seuls le protègent. La population viennoise fait à Kossuth un accueil enthousiaste. Il est vraiment le maître de Vienne. Il s'écrie : « Qu'adviendrait-il de ces Habsbourg imbéciles si, moi, je jetais l'étincelle de la parole vivante dans cette mine béante, là où la seule parole écrite a fait tout flamber et a anéanti la forteresse séculaire de l'absolutisme. Mais je suis venu chercher la *justice pour mon pays*, et l'occasion ne m'a pas tenté. » Kossuth exige de l'empereur une réponse nette et immédiate, et sous la menace d'une révolution, au nom de l'empereur, le faible et innocent Ferdinand V, l'archiduc François-Charles accepte toutes les revendications hongroises. « Donnez-moi votre parole d'honneur, lui dit Kossuth, que vous maintiendrez les

réformes promises, *et moi je procurerai la paix à Vienne pour la maison d'Autriche.* » — « Et la maison d'Autriche vous en sera éternellement redevable », lui répond l'archiduc. En effet, il harangue la foule en allemand et l'apaise. C'est dans ce jour qu'il faut vraiment admirer Kossuth !

Pendant ce temps, à Pest, des événements mémorables se passaient : la jeunesse libérale, conduite par le poète Petoefi, le romancier Jokaï, prend au nom du peuple possession d'une imprimerie et fait imprimer les douze articles, la charte de la Hongrie nouvelle et le *Talpra Magyar*, « Debout, Magyars », l'hymne patriotique que vient d'improviser Petoefi. Alors se forme le premier ministère constitutionnel, sous la présidence du comte Batthyanyi, avec Kossuth aux finances. Le 11 avril 1848, au milieu d'un enthousiasme extraordinaire, le roi et toute la cour se rendent à Pozsony et reconnaissent la nouvelle constitution hongroise. L'énergie indomptable de Kossuth paraît avoir triomphé !

Mais ce n'est pas de bon cœur que Vienne avait cédé. L'entourage de l'empereur incapable

et impuissant, son frère l'archiduc François-Charles, sa femme, la princesse Sophie, les généraux Latour, Kolowrat, le ministre Metternich, ce petit clan qu'on a surnommé la « Camarilla » espérait bien tout reprendre de ces concessions octroyées par nécessité. Elle épiait les événements, prête à profiter de la première occasion pour étrangler la nouvelle constitution. Comment se tirerait d'affaires ce nouveau ministère ? Comment surtout résoudrait-il les difficultés financières qui paraissaient insurmontables ? Mais Kossuth, aux finances, fit des merveilles. Alors le Gouvernement autrichien mit en œuvre un autre moyen plus puissant : il déchaîna en Hongrie une épouvantable guerre de nationalités. Son instrument fut Jellachich, ban de la Croatie. L'Autriche le soutint secrètement d'abord, bientôt ouvertement, et, dans une lettre fameuse, l'empereur nommait le ban « mon cher Jellachich » ; il lui exprimait son contentement et l'espoir que, « grâce à lui, la couronne de Hongrie serait maintenue dans son intégrité ». C'était l'appel ouvert à l'insurrection ; Jellachich franchit la Drave et pour la Hongrie une effroyable

situation commence : les Croates à l'ouest, au sud les Serbes, en Transylvanie les Valaques et les Saxons prennent en même temps les armes. Le ministère, en présence de difficultés insurmontables, démissionne. C'est alors que Kossuth engage cette lutte admirable qui est la plus belle des épopées. Aux édits de l'empereur, qui dissout le Parlement, retire tout ce qu'il a accordé et, pour frapper de terreur la Hongrie, va jusqu'à nommer le ban Jellachich commissaire général du royaume, Kossuth fait d'éclatantes réponses : il institue le « Comité de défense nationale », il enflamme le Parlement qui vote tout ce qu'il veut, il parcourt le pays, s'en va partout, de la Tisza à la Maros, partout électrisant les foules et prêchant la levée en masse. C'est une guerre sainte, une autre croisade, dont il est le prophète. A sa voix, la nation tout entière se lève ; des enfants et des vieillards, des femmes même, s'enrôlent; les régiments hongrois, qui sont bien loin par delà les frontières, reviennent tous à travers les plus grands obstacles ; les villages donnent leurs cloches pour fondre des canons !

Pourtant le maréchal Windisehgraetz, à la tête

des forces autrichiennes, refoule les troupes hongroises et entre à Budapest. Le Gouvernement est obligé de fuir, de se réfugier à Débreczen, au cœur de la plaine hongroise. Tout semble perdu ; la consternation est générale, mais Kossuth ne perd pas courage. De nouveau, il recommence son héroïque tournée, et de nouveau les forces s'organisent. Les troupes hongroises battent partout les armées autrichiennes. La capitale est reprise, et Kossuth y fait une entrée triomphale. Deux mois auparavant, dans le temple de Débreczen, en présence de tous les députés, Kossuth, ceint du sabre légendaire de Béthlen Gabor, l'héroïque prince transylvain, avait solennellement proclamé la déchéance de la maison d'Autriche à la royauté de Hongrie et *juré que jamais il ne serait sujet des Habsbourg.* La victoire revenait partout aux Hongrois, partout des fêtes et partout l'allégresse et l'enthousiasme du triomphe vaillamment conquis !

On sait combien la joie fut de courte durée. Le nouvel empereur, François-Joseph, se rencontre à Varsovie avec l'empereur de Russie et, sous le commandement, du prince Paskiévicz,

deux cent mille Russes entrent en Hongrie pour étouffer l'insurrection. Que pouvaient les pauvres forces hongroises contre la coalition écrasante de ces deux puissants empereurs? Encore le général en chef Gœrgei n'obéit-il plus à Kossuth, dont il est jaloux. Alors c'est la débâcle, l'écrasement final : Gœrgei dépose les armes à Vilagos, et, le 17 août 1849, Kossuth, par Orsova et les Portes-de-Fer, quitte pour toujours son pays. J'extrais ce passage de ses Mémoires : « Une douleur inexprimable bouleversa mon âme lorsque la trahison m'eut rendu sans patrie. Je me suis jeté sur la terre de mes aïeux, et en pleurant j'ai posé sur elle le baiser d'adieu de l'amour filial ; j'en pris une pincée avec moi... et je fus comme l'épave d'un navire démonté, que l'ouragan a jeté sur quelque grève déserte. »

Le maréchal autrichien Haynau, « l'hyène de Brescia », fait peser sur la Hongrie la plus effroyable oppression : on pend les généraux qui ont capitulé ; on fusille le premier ministre, comte Batthyanyi ; partout c'est la cour martiale et la potence. La Hongrie devient province autrichienne. Kossuth erre dans l'exil. Il quitte la

Turquie, et Napoléon lui interdit le sol français; à cette ignoble interdiction Kossuth répond par une lettre admirable, adressée au parti démocratique français : « Je sais que le peuple français n'est pour rien dans ce fait. Je sais que M. Louis Napoléon n'est pas la nation française, qu'il représente seulement le pouvoir exécutif et non l'honneur de la libre France. Je ne penserai plus à cette défense et je prie l'Europe civilisée de ne pas se la rappeler, *quand ceux qui ont oublié qu'ils avaient été proscrits le redeviendront.* » On connaît l'histoire de ce brave matelot marseillais, qui, se jetant à l'eau, nagea jusqu'au navire de Kossuth pour serrer la main du grand exilé ! L'Angleterre, en revanche, lui fit une réception triomphale !

Il semble que tout espoir doive être perdu. Kossuth espère quand même et il agit. Il organise et discipline les émigrés hongrois ; il suit en frémissant les événements, attendant la revanche. En 1859, la guerre de la France et de l'Italie contre l'Autriche se prépare, et l'occasion favorable semble arrivée. Kossuth offre à Napoléon de soulever la Hongrie. Mais Napoléon redoute

une intervention anglaise ; alors Kossuth retourne en Angleterre, et, dans une tournée mémorable, il enthousiasme l'Angleterre en faveur des Hongrois ; le nouveau ministre Palmerston promet formellement à Kossuth de ne pas intervenir. Kossuth prépare tout pour une action prochaine : un corps de troupes hongroises s'organise en Serbie. Il ne fallait plus qu'une chose : le consentement de Napoléon. Mais ce consentement n'est pas donné ; à Villafranca, la France, l'Italie et l'Autriche signent la paix ; de nouveau, Kossuth a travaillé en vain ; de nouveau ses espérances sont anéanties. L'Autriche lui suscite ennuis sur ennuis : elle fait arrêter les émigrés, le comte Ladislas Téleki à Dresde ; elle intente, en Angleterre, un procès à Kossuth pour des billets de banque hongrois qu'il a émis. Tout cela n'est pas encore assez : une plus grande douleur l'attend, celle de voir la Hongrie transiger avec l'Autriche et renoncer d'elle-même à quelques-unes des revendications pour lesquelles il avait tant lutté, tant souffert. Après Sadowa, l'Autriche sent bien qu'il faut maintenant céder ; des pourparlers s'engagent entre le Gouverne-

ment impérial et le chef d'État hongrois, Deak ; on prépare le compromis. Dès qu'il en connaît la teneur, Kossuth écrit à Deak une lettre publique : il ne veut pas de ce compromis qui met l'armée hongroise sous le pouvoir de l'Autriche, qui n'est qu'une duperie pour son pays. C'est en vain que plusieurs villes lui offrent des mandats de député. Même si tout le monde s'incline, il ne s'inclinera pas, il restera obstinément fidèle au serment solennel prêté dans le temple de Débreczen, du haut de la chaire sacrée : « Je jure que je ne serai jamais le sujet des Habsbourg ! »

Kossuth vivait à Turin, occupant sa vieillesse à écrire les Mémoires de sa vie. Sa femme était morte, sa fille également ; ses fils s'en étaient allés ; la tristesse assombrissait ses derniers jours. M. Elisée Reclus, qui le vit en 1886 (Kossuth avait alors quatre-vingt-quatre ans), écrit à Mlle Antonine de Gérando cette lettre admirable qu'elle a bien voulu me communiquer et dont je détache les passages suivants :

« Combien doux et bon est le radieux visage du vieillard ! Si j'en juge d'après les portraits de Kossuth si répandus pendant la guerre de l'In-

dépendance, son visage s'est éclairé d'un rayonnement de bonté qu'il n'avait pas. N'est-ce pas là un effet du dédoublement de la vie qui s'opère pendant les dernières années? Chez ceux qui se dépouillent peu à peu de la vie matérielle et qui continuent à vivre par l'esprit, le regard et le sourire prennent une expression de douceur infinie. Ils ont déjà vécu et c'est presque du par delà qu'ils nous regardent.»

« Kossuth m'a fait le plus charmant accueil et j'en ai été touché plus que je ne saurais dire... Presque aussitôt, sans même s'être assis, il m'a demandé si j'ai toujours la gaieté, la confiance, le joyeux entraînement pour la cause, car lui se sent triste et fatigué et la vie lui pèse bien lourdement sur les épaules. Il évite les hommes, car il n'a pas d'espérance à leur donner, il voudrait leur crier des paroles d'encouragement, et ce serait au contraire des mots de chagrin et de lassitude qu'il leur ferait entendre. Sa pensée se reporte sans cesse vers ces jours où il agissait, lui aussi, mais où son immense espoir fut si cruellement déçu. C'est avec une expresion poignante qu'il m'a raconté en termes brefs le dé-

sastre de sa vie, désastre que ses compagnons de lutte, s'ils avaient été des hommes, auraient pu changer en triomphe commun. Ce n'est pas comme un politicien aux ambitions déçues qu'il m'a parlé, non, mais comme un patriote absolument sincère et désintéressé... Jamais je n'oublierai le moment où je l'ai quitté. Sa bonne figure souriante était penchée vers moi et de ses deux mains froides il me caressait les joues. Mon cœur battait bien fort, et mes yeux étaient humides. Je me retirai lentement. Devant moi je vois toujours le noble vieillard qui, dans le fait même de son désespoir, a trouvé des paroles de courage et de force. »

· C'est à Turin qu'il s'éteignit ; il avait quatre-vingt-douze ans. La Hongrie tout entière prit le deuil ; une délégation imposante alla chercher son corps. Sur le passage du train qui le ramenait, les paysans, venus de vingt lieues à la ronde, se mettaient à genoux ; à Budapest, cinq cent mille hommes suivirent son cortège, chantant l'*Hymne de Kossuth* et le *Szozat !*

Telle fut la vie de Kossuth ; une grande passion la domine, celle de donner à son pays une

constitution libre et juste ; il poursuivit ce dessein avec une énergie, une ténacité incroyables. Mais cet homme si assoiffé de réformes n'était pas un révolutionnaire : une fois, à Vienne, il tint dans ses mains le sort des Habsbourg, les oppresseurs séculaires de sa patrie, et quand la solution violente lui était si facile, il aima mieux rester dans la justice et la légalité. Passion de la justice et du droit, esprit d'abnégation et de sacrifice, intelligence lumineuse, pouvoir irrésistible sur les foules, il semble que se trouvent réunies en lui toutes les qualités qui font un homme d'État accompli. Mais il lui manqua la connaissance exacte des hommes. Dans ceux qui l'entouraient et à qui il accordait sa confiance, il ne sut pas distinguer la jalousie, l'ambition, les sentiments bas et vils. Aussi fut-il souvent trompé. Il ne sut pas non plus, quand il le fallait, s'armer de dureté inexorable et devenir un justicier sévère et implacable. Lorsque le général Gœrgei lui désobéit, il aurait dû le faire fusiller. Sa bonté morale le retint dans la voie des résolutions violentes. A l'heure où la dictature était nécessaire, il ne put pas être un dictateur !

Mais il fut un orateur merveilleux, un des plus grands qui furent jamais. Les discours qu'il prononça en Angleterre sont regardés par les critiques d'outre-Manche comme des modèles d'éloquence anglaise, et Kossuth est comparé aux plus célèbres orateurs de l'Angleterre. Qu'on juge par là de ce qu'il devait être quand c'est, non pas dans une langue étrangère, mais dans sa langue même qu'il parlait. Il possédait au suprême degré tous les dons extérieurs de l'orateur : il était d'une beauté admirable ; sa voix, d'une douceur limpide, sous l'effet de la passion s'enflait, grossissait et devenait comme un tonnerre; ses yeux bleus brillaient d'un éclat surprenant.

Ce qui me frappe dans ses grands discours, c'est leur couleur orientale et biblique. Des tours abstraits et graves, puis, brusquement, un luxe, un débordement inouï de métaphores et de comparaisons, toujours chaudes et puissamment colorées, dans le goût des Orientaux. C'est le langage d'un poète et d'un prophète. Mais quand il parle, non plus à la foule ou aux grandes assemblées, mais à un public plus restreint,

quand il faut moins enflammer que prouver, alors son éloquence est autre : il argumente, il discute avec la précision et la subtilité d'un juriste consommé !

Kossuth est le grand héros populaire de la Hongrie. Son culte, chez le peuple, est quelque chose de religieux : « Notre père Kossuth », disent les paysans. Les chants populaires qu'il a fait naître forment tout un recueil; je viens de le parcourir, et rien n'est plus intéressant : on y trouve l'âme d'un peuple ! « Louis Kossuth est mon véritable père, dit l'un de ces chants. Sa femme est ma mère : je suis son fils, le soldat de la Hongrie. » Un autre : « Combien je voudrais parler à Kossuth ! Mais combien mieux j'aimerais le voir dans notre patrie ! Je lui dirais que le pauvre Hongrois est écrasé d'impôts ! » Enfin, le grand hymne de Kossuth, « le Kossuth Lajos » composé pendant la Révolution : « Louis Kossuth nous a fait dire qu'il n'avait plus de régiment. S'il nous le fait dire encore — nous devons tous partir. Vive la liberté hongroise et vive la patrie ! »

Son père, son sauveur, son maître, on voit

quel est l'amour profond du peuple pour son grand héros !

Quand il mourut, un petit Hongrois de six ans à qui sa mère venait d'apprendre la triste nouvelle, fit cette réponse si touchante : « Comment ! Kossuth est mort ! Mais je croyais qu'il ne devait jamais mourir ! »

*
* *

C'était un spectacle bien nouveau pour un Parisien : des foules énormes se mouvant, s'agitant, manifestant et processionnant, sans le moindre déploiement de forces policières pour les régler et les contenir ! L'armée était consignée dans les casernes ; pas un soldat dehors ; de police, point, elle s'était évanouie ; de gouvernement, fonctionnaires, ministres, tout ce qui est pouvoir public, point. Un anarchiste aurait été content ! il se serait senti dans une cité bienheureuse qui n'est pas gouvernée !

Quand j'arrive, le matin à sept heures, les rues sont déjà pleines de gens ; des vieux « Honveds » de 1848, des soldats de la Révolution.

se promènent lentement au milieu de la foule qui les acclame. Un cortège pittoresque parcourt les rues de Budapest : tous les musiciens tziganes rassemblés jouent des marches patriotiques et des airs populaires. La fête commence par un service religieux célébré au Temple évangélique à neuf heures ; les fils de Kossuth sont là : François Kossuth, le chef du parti de l'indépendance, et Louis Kossuth, directeur d'une compagnie de chemins de fer italiens ; le comte Apponyi, président du Parlement, et un assez grand nombre de députés.

A onze heures a lieu, au cimetière, la pose de la première pierre du monument funèbre de Kossuth : ce monument s'élève maintenant non loin des mausolées du comte Batthyanyi, le premier ministre de 1848, et de Deak, l'homme d'État qui fit le compromis de 1867. Le bourgmestre de Budapest prononce un discours. Je vois là de merveilleux costumes hongrois, de magnifiques attilas à brandebourgs, et quelle profusion de vieux bijoux ornant les manteaux, de pierres précieuses, des turquoises surtout ! Mais cette première partie de la fête est un peu froide : seul un public

très restreint y prend part ; la véritable fête, la glorification de Kossuth est aillleurs !

Je me poste pour voir le défilé du cortège populaire, qui va au cimetière pour saluer le grand héros. Pendant deux heures et plus ce défilé dure : en tête viennent les vieux Honveds, tous les survivants de la guerre de 1848, les enfants de la ville : plus de trente mille passent ainsi, appartenant à toutes les écoles ; les étudiants des facultés, les nombreuses délégations provinciales ; tous les comitats ont envoyé des délégués et des couronnes. Un vieux drapeau noirci et troué : c'est l'étendard des Kouroucs, les soldats fameux de Rakoczy ! Puis, plus de cinq cents sociétés diverses avec leurs bannières ; cent jeunes filles vêtues de blanc accompagnent une immense couronne offerte à Kossuth par les femmes de Budapest. Et ainsi le défilé dure, dure interminablement ! Par moments un chant grave et triste s'élève, un chant presque religieux : c'est le *Kossuth Lajos*, l'hymne de Kossuth.

Au cimetière, la manifestation devient grandiose : la tombe disparaît, noyée sous un flot de fleurs incessamment accru ; la foule emplit au

loin les larges avenues ; le cortège n'avance plus, ceux qui sont là ne veulent pas s'en aller, car les orateurs de l'opposition ont commencé à parler : sur ce peuple en émoi, ils jettent des paroles enflammées qui flétrissent la conduite du Gouvernement, « de ce Gouvernement qui s'est caché devant la tombe de Kossuth, l'idole de la patrie hongroise ». C'est d'abord Géza Polonyi, un grand orateur populaire, qui soulève des acclamations enthousiastes, puis un vieillard, Nicolas Lakatos, dont le discours est beaucoup plus violent ; de Szell, le premier ministre, est pris fortement à partie !

Le soir, la fête atteint toute sa beauté. Dans le Muséum Korut, large comme les grands boulevards, une foule énorme est massée sous les fenêtres de la sœur de Kossuth. François Kossuth arrive ; on me présente à lui, et nous causons quelques instants : c'est un homme puissant, d'une forte et large stature, très correct, d'une correction anglaise ; il parle finement et justement.

La foule s'accroît sans cesse ; maintenant, sur une longueur de plusieurs centaines de mètres,

c'est une mer de têtes, mouvante et hurlante. Un cortège arrive et, dans ce peuple si serré, se raye péniblement un passage. On chante le « Szozat », l'hymne de Vœrœsmarty : « Sois inébranlablement fidèle à ta patrie, ô Magyar ; elle est ton berceau et elle sera ta tombe. Dans le monde immense, il n'est pas pour toi d'autre place ! Que le sort t'abaisse ou t'élève, c'est ici que tu dois vivre et mourir ! » D'en bas, un orateur du peuple harangue les fils de Kossuth. François répond le premier, ensuite Louis. La foule écoute chapeaux bas, tous les visages dressés, tendus vers le balcon. Un silence absolu règne, et pourtant plus de cent mille hommes sont là, dont la plupart écoutent et n'entendent pas. Par moments, un bruit furieux et sauvage, des acclamations formidables, des « eljen », bravos, qui éclatent comme un tonnerre. Le peuple hongrois est si affamé de discours ! Après les fils Kossuth, il veut entendre encore le député Polonyi, il resterait ainsi des heures, pressé, meurtri, à boire la parole de ses orateurs aimés…

Ce qui m'a frappé dans ces fêtes, c'est leur caractère *non officiel*. L'abstention du Gou-

vernement était nette et catégorique : sur les monuments publics, pas un drapeau, pas un lampion ! C'est le peuple, l'initiative privée, qui ont tout fait. Cet immense cortège, qui a défilé pendant des heures, s'est organisé tout seul ; ni pour le former, ni pour le soutenir, ou le conduire, la police n'est intervenue ; véritable manifestation d'hommes libres acclamant librement leur grand héros ! Si l'on songe que partout en province, dans les villages comme dans les villes, il en était ainsi, que partout le centenaire de Kossuth a été célébré, on aura une idée de l'amour puissant que la Hongrie éprouve pour cet homme, du culte religieux qu'elle professe pour lui.

CHAPITRE XIII

Les fêtes de Mathias Corvin à Kolozsvar.

Mathias Corvin grand roi national. — La légende de sa mère. — Le jeune archiduc et le Gott Erhalte.

Encore une fête patriotique : on devait inaugurer, à Kolozsvar, une statue équestre du roi Mathias Corvin, et la Hongrie allait célébrer par une fête nationale le plus illustre et le plus populaire de ses rois. Fils du célèbre héros Jean Huniade, Mathias Corvin, élevé à la royauté à quinze ans, fit sentir à tous les peuples environnants, aux Turcs, aux Bohémiens, aux Autrichiens le poids de la domination hongroise ; par lui, la Hongrie devint le grand royaume de l'Europe

centrale. « A ce moment, dit Jokaï dans le poème qu'il a écrit pour la circonstance, *nous avons donné des lois à Vienne même.* » Grand guerrier, grand législateur, grand ami de la justice (on connaît le proverbe populaire : le roi Mathias est mort, la justice est morte avec lui), grand protecteur des lettres et des arts, il réunit dans son château de Bude une magnifique bibliothèque, il appela à sa cour des savants de tous les pays et fit imprimer en Hongrie le premier livre. C'est le grand roi hongrois par excellence. Une foule de légendes entourent sa mémoire.

Dans une de ses ballades, le poète Arany a chanté l'une des plus belles : Mathias, enfant, était retenu à Prague, loin de sa patrie ; sa mère, l'intrépide Élisabeth Szilagy, voulant lui faire porter un message pressant, appela tous ses serviteurs et leur demanda qui se chargeait d'aller le plus vite ; l'un deux promit de revenir en neuf jours : « Hélas! répond la mère éplorée, c'est neuf ans d'angoisses que tu m'infliges! » Un autre ne mettra que cinq jours ; mais c'est encore trop, quand, soudain, un corbeau fond sur la mère, arrache de ses mains la lettre et s'en-

vole. En vain tous les serviteurs pourchassent l'oiseau. Élisabeth, désolée, s'enferme dans sa chambre et voilà que le soir même, à minuit, elle entend à sa fenêtre des coups de bec ; c'est le corbeau miraculeux qui rapporte à la mère la réponse de son enfant !

La gloire de Mathias paraît plus éclatante, sa grande figure se dresse d'autant plus dans l'histoire que, tout de suite après lui, c'est l'écrasement de la Hongrie, la nuit presque complète pour trois siècles. Il n'a qu'un fils naturel qui ne peut pas régner ; son successeur est faible et celui qui vient après plus faible encore ; l'armée hongroise est détruite à Mohacs, et, pour bien longtemps, c'en est fait de la Hongrie. L'Autriche, la Turquie, les princes transylvains se la partagent ; les Habsbourg étendent leur griffe sur elle et ne la lâcheront plus !

Mathias est donc, en même temps que le plus grand roi de la Hongrie, le dernier roi vraiment national. Pour célébrer sa mémoire, il semble que ce n'était pas trop de la présence du roi lui-même. Mais il y a déjà plusieurs mois qu'on savait que le roi ne viendrait pas, et qu'il serait

remplacé par un de ses parents aimé en Hongrie, l'archiduc Joseph. L'archiduc Joseph s'est lui-même fait remplacer par son fils, et c'est donc ce dernier, l'archiduc Joseph-Auguste, un jeune homme à la tête fine, mais pâle et fatiguée, qui a dû représenter la famille régnante et porter tout seul ce poids un peu lourd. On l'envoyait comme à une corvée ; les incidents récents de la Chambre des députés, les graves paroles du député Barrabas contre le roi, la célébration grandiose du centenaire de Kossuth, tout cela n'était pas fait pour accroître l'attrait de son voyage.

La veille de la fête, le bruit courait que trois cents étudiants de Kolozsvar étaient partis se poster sur le passage du train qui le conduirait, pour le siffler éperdument. Il n'en fut rien, heureusement pour le jeune et pâle archiduc, qui, malgré son inexpérience visible des représentations officielles, subit courageusement les fatigues innombrables de cette longue journée de fêtes : messe solennelle dans la cathédrale — les ministres y assistaient, le comte Apponyi, président de la Chambre, avec une nombreuse délégation du Parlement, des représentants des co-

milats, etc. ; inauguration de la statue et toute une série de discours ; inauguration d'un musée dans la maison natale de Mathias et nouvelle série interminable de discours ; ceux qui se plaignent de la multiplicité des harangues dans les cérémonies françaises feront bien de ne pas venir en Hongrie : il faut écouter trois fois plus de discours, comme il faut donner trois fois plus de pourboires !

A l'inauguration du musée, le président de la société qui l'a fondé parle d'abord, l'archiduc répond quelques mots, puis, tour à tour, chacun des représentants des cultes hongrois : calviniste, luthérien, unitairien, catholique grec, israélite ; discours du ministre de l'Instruction publique et nouveau discours du président, décidément trop facond. Debout sur une tribune, sanglé dans un uniforme de hussard hongrois, le jeune archiduc écoute passer ce flot d'éloquence. A la fin pourtant, il est visiblement fatigué et nous aussi ! Il a répondu aux harangues en hongrois, en s'aidant, il est vrai, d'un papier ; sa voix est quelque peu hésitante, et il fait quelques fautes de prononciation. Mais, enfin, il a

répondu en hongrois, et sans doute on ne peut pas trop exiger d'un archiduc autrichien !

En son honneur, jouerait-on ou ne jouerait-on pas le *Gott erhalte*, l'hymne de la famile impériale, hymne fort peu aimé en Hongrie ? On le joue d'ordinaire quand un membre de cette famille est là. Mais cette fois il était à craindre que le public de Kolozsvar ne lui fît un accueil plutôt froid ; les gamins de la ville ont de merveilleux sifflets à roulettes qui font, paraît-il, un bruit d'enfer. On a craint ces sifflets, et durant toutes ces cérémonies le *Gott erhalte* n'a pas été joué. On l'a joué seulement à la gare pour l'arrivée et le départ de l'archiduc. Mais la foule a trouvé un moyen fort ingénieux : elle n'a pas sifflé le *Gott erhalte*, elle l'a couvert ; au moment où la musique militaire attaquait l'hymne, des milliers de voix entonnaient le *Kossuth Lajos*, le chant célèbre de Kossuth pendant la Révolution : « Louis Kossuth nous a fait dire qu'il n'avait plus de régiments ; s'il nous le fait dire encore, nous devons tous partir. Vive la liberté hongroise et vive la patrie ! » Le *Gott erhalte* a été submergé, noyé, on n'en a pas entendu une

note ! L'archiduc, qui devait partir le lundi, est parti le dimanche soir ; après les fatigues de la journée, la sérénade du départ n'a pas dû accroître sensiblement son plaisir !

Un fait fut très remarqué : la non-participation du clergé catholique romain à l'inauguration du musée ; alors que tous les autres cultes y étaient représentés, et que chacun de ces représentants prenait la parole, seul le clergé catholique ne parut point. Le comte Mailath, le fougueux évêque de Kolozsvar, n'a point voulu que son culte communiât ainsi avec les autres dans cette cérémonie ; il s'est retranché derrière des empêchements canoniques, mais on lui prête ce propos significatif : « Je n'irai point dans un lieu où il y a tant de mécréants. » Ce prélat si exalté est un ancien officier qui consacre sa fougueuse éloquence et *surtout* son immense fortune à convertir les hérétiques transylvains ; il a promis, dit-on, que dans dix ans la Transylvanie tout entière serait redevenue catholique. Tâche singulièrement difficile, si l'on songe que les hérétiques sont beaucoup plus nombreux en Transylvanie qu'en Hongrie, mais, par cela même, bien

digne de séduire l'ardente imagination de ce missionnaire botté.

Le grand romancier hongrois, Maurice Jokaï, assistait aux fêtes et fut longuement acclamé par la foule ; bien vieux, bien cassé, à la démarche chancelante ! Sa toute jeune femme l'accompagnait : une juive, magnifique et opulente (j'entends physiquement), tout à fait « pleine de suc », comme aurait dit le bon Térence.

CHAPITRE XIV

Les Hongrois et les Nationalités.

Ce qu'il y a souvent d'artificiel et de factice dans les mouvements des nationalités. — Pourquoi leur étude ne saurait être une étude livresque.

L'immense courbe des Carpathes qui, partant du Danube à Presbourg, viennent le rejoindre à Orsova, une ligne à peu près droite formée par le Danube et la Save s'infléchissant un peu vers le sud jusqu'à l'Adriatique, à l'ouest les derniers contreforts alpestres, telles sont les frontières du royaume de Hongrie. Le cœur de ce royaume, c'est la grande plaine du Danube et de la Tisza, que du nord-ouest au sud-est le fleuve-roi parcourt en s'attardant. Voilà le vrai pays magyar ;

le centre en est marqué par la Tisza, la vraie rivière hongroise. Là se trouve la race hongroise pure ; mais à peine arrive-t-on aux premiers moutonnements des montagnes, qu'aussitôt des races différentes apparaissent : à l'est, dès les premiers contreforts transylvains, les Valaques ; au nord-est, vers Marmaros, les Ruthènes ; au nord, autour des massifs du Tatra, les Slovaques ; au sud-ouest, dans le bassin de la Drave et de la Save, des Croates formant un royaume distinct. Sur plusieurs points de la Hongrie, au sud-ouest, dans le Banat de Temesvar, en Transylvanie, au nord, des Allemands appelés à des reprises différentes comme colons.

Ainsi, de tous les côtés, les Hongrois se trouvent entourés, enfermés dans un cercle de nationalités distinctes et qui dit nationalités distinctes dit nationalités rivales ; il y a en Hongrie comme en Autriche une question des nationalités.

Ce n'est guère que dans le cours du siècle dernier que cette question s'est posée, cela pour plusieurs raisons. Tant que la Hongrie a été sous la domination directe de la Turquie ou de l'Autriche, cette domination, pesant sur tous les

sujets également, aucun d'eux ne pouvait se plaindre de la situation privilégiée de son voisin. Mais quand, par leurs efforts obstinés, les Hongrois parviennent en partie à se libérer de l'empereur, Roumains, Croates, etc., veulent aussi se libérer des Hongrois. En 1848, au moment même où les Hongrois s'insurgent contre l'Autriche les Roumains, les Serbes et les Croates s'insurgent contre les Magyars. L'empereur excite et soutient cette révolte qui le sert.

D'autre part, dans les premiers mouvements des nationalités, les raisons morales agissent plus encore que les raisons matérielles ; par raisons morales j'entends la propagande des historiens et des poètes, qui s'emparent du passé de la race, le racontent, l'embellissent, l'exaltent, créent ainsi à cette race une personnalité souvent artificielle, lui fabriquent un patriotisme. Les nationalités commencent souvent par être des histoires d'historiens. Or, c'est au siècle dernier que philologues, historiens et poètes travaillent de concert sur la nationalité : on exhume des chartes, on construit de toutes pièces des alphabets, des grammaires, même

des mots ; on compose des poèmes qui sont des hymnes de ralliement. Alors des parentés inconnues, des fraternités insoupçonnées se découvrent ; les grandes discussions historiques s'engagent, chacun des adversaires appuie ses prétentions sur des inscriptions et des textes sans réplique, et tout un étalage de belles phrases et de sentiments nobles colore des désirs de violence et des appétits brutaux.

Il importe essentiellement de ne pas oublier cette considération dans l'étude des nationalités. Et c'est pourquoi cette étude ne peut pas être une étude livresque. Il faut la poursuivre non pas de loin, dans les bibliothèques, à coup de documents et de statistiques, mais sur les lieux mêmes ; car souvent les statistiques mentent et les documents fournis par chacun des partis grossissent ou diminuent les questions, les défigurent toujours, quand ils ne les inventent pas. Il est si facile à cinq ou six bonnes plumes disposant de quelque argent et, par conséquent, de quelques journaux de mener un assourdissant tapage, d'entasser articles sur brochures, de faire croire à un mouvement sérieux intéressant

et agitant le peuple tout entier. De loin, c'est quelque chose, et de près ce n'est rien, que criailleries de meneurs qui sont souvent payés pour cela. Le peuple n'y prend aucune part et s'en moque parfaitement. Or, un mouvement de nationalité n'a de l'importance qu'autant que la masse contrainte par des causes profondes y participe.

J'ai essayé dans une suite de voyages à travers la Hongrie, de me rendre compte par moi-même de quelques-unes des questions des nationalités. J'ai séjourné dans les pays, lisant les journaux locaux ou me les faisant traduire, causant avec les intéressés, autant que possible avec les deux partis, m'efforçant de noter par tous les moyens le degré d'émotion vraie suscitée par la querelle ; je vais dire très simplement et très impartialement ce que j'ai vu.

CHAPITRE XV

L'agitation pangermanique dans la Hongrie méridionale. Le Banat de Témesvar.

La presse allemande en Hongrie. — La propagande. — D'où vient l'argent ? — Le procès Krammer. — Le procès Korn. — Comment on lance une affaire de nationalité. — Réussira-t-on ?

Dans l'étude de ce qui touche à l'irritante question des nationalités en Hongrie, on s'est presque uniquement occupé des Roumains de Transylvanie et des Serbo-Croates ; on n'a jamais considéré les Allemands comme capables de constituer un danger sérieux pour l'unité du royaume hongrois. C'était, semble-t-il, avec rai-

son : les Allemands sont à peine en Hongrie deux millions et surtout ils sont éparpillés. Alors que les Valaques sont groupés en Transylvanie, les Serbes et Croates dans la Mésopotamie croate, les Allemands, eux, sont disséminés aux quatre coins de la Hongrie : à l'est, les Saxons de Transylvanie ; au sud, les Souabes du Banat ; à l'ouest, autour du lac Balaton ; au nord, dans le pays de Zips, autour du Tatra. Enfin, s'il est vrai que les Valaques de Transylvanie, si pauvres et si misérables, aient quelque droit de se plaindre, les Allemands, aisés ou riches, ne sont pas dans le même cas : la terre hongroise leur a toujours été douce. Ainsi, ni le nombre, ni la situation géographique et économique n'expliquent et ne légitiment un mouvement de la nationalité allemande en Hongrie.

Pourtant ce mouvement vient d'éclater avec une extrême violence : campagne de presse des plus ardentes, procès des directeurs de journaux condamnés à des peines sévères, à Budapest l'opinion publique s'émouvant, un célèbre journaliste et écrivain hongrois, Herczeg Ferencz, consacrant toute une série d'articles à cette

question. J'ai voulu savoir d'où provenait cette brusque explosion de germanisme ; pendant plusieurs jours j'ai parcouru la région où elle s'est produite, recueillant de-ci de-là observations et renseignements.

C'est dans le Banat de Témesvar qu'ont eu lieu ces mouvements germanophiles. Le Banat de Témesvar est un quadrilatère formé par le Danube, la Tisza, la Maros et les Alpes de Transylvanie. Quand les Turcs eurent évacué ce pays, Marie-Thérèse et Joseph II le peuplèrent de colons venus du Wurtemberg, du Brisgau, de l'Alsace et, pour un petit nombre, de la Lorraine française (ces colons français formèrent des villages restés longtemps français, Charleville, Saint-Hubert, etc., devenus allemands, dont je parlerai dans la suite). Dans cette immense et magnifique plaine du Banat, sur cette terre si grasse, si fertile, qui donne à profusion le blé et le maïs, les nouveaux colons, les Souabes, comme on les nomme, se mirent à l'œuvre, et leurs qualités de travail et d'économie ont fait merveille ; partout j'ai trouvé de grands villages peuplés et riches, des logis propres et riants, de beaux gail-

lards au teint fleuri, à la mine épanouie. Souvent je les voyais assis dans leur cour fumant placidement des pipes longues d'un pied. Et que de grosses panses qui s'étalent puissamment ! Il est clair que ce qui les préoccupe avant tout, ce sont leurs bestiaux et leurs champs ; ils sont « affamés de terre », dit un écrivain hongrois. Partout où ils se trouvent en contact avec le Serbe, le Serbe, moins travailleur et moins intelligent, ne saurait longtemps lutter : il leur vend sa terre et s'en va.

Voilà sur quelles gens l'agitation a porté. En décembre 1900, se fondent dans les comitats de Témesvar et de Torontal cinq journaux germanophiles : à Témesvar, le *Deutsches Tagblatt für Ungarn ;* à Nagy-Kikinda, la *Gross Kikindaer Zeitung ;* d'autres à Perjamos, à Versecz, à Fehertemplom. Le plus important est celui de Témesvar ; il débute avec beaucoup d'éclat, il a sa maison à lui, son imprimerie spéciale ; on le répand à profusion dans les campagnes, le plus souvent on le donne gratuitement. Son programme, c'est la lutte à outrance contre la magyarisation : « Nous qui sommes Allemands,

dit-il en substance, qui sommes fiers d'appartenir à la puissante nation germanique, la première nation du monde, nous serions des infâmes de nous laisser absorber par la race hongroise, par cette race asiatique et faible, ce peuple de troglodytes », ainsi que l'appela naguère un écrivain allemand. Et le journal, avec une extrême finesse et beaucoup d'habileté, expose la thèse suivante : « Il faut distinguer, dit-il, entre Magyar et Ungar. Tout habitant de la Hongrie est Ungar. Magyar est seulement celui qui descend de vrais parents hongrois, portant des noms hongrois. Les Magyars ne doivent pas dominer et opprimer les Ungar, qui sont plus nombreux qu'eux. » On voit combien la thèse est habile : elle tend à restreindre et à isoler l'élément hongrois, à grouper contre lui toutes les autres nationalités.

Le journal n'a pas d'injures assez vives contre un Ungar qui se fait le défenseur des Magyars. M. Herczeg Ferencz, dont j'ai parlé plus haut et qui descend de parents originairement allemands, est appelé, dans le numéro que j'ai sous les yeux, « le plus misérable parmi les

plus misérables des renégats ». Et, de même, des hommes très connus et très estimés sont pris violemment à partie : Baross, Wekerle, le peintre Benczur. Puisque les Ungar sont opprimés par les Magyars, ils doivent tous s'unir pour leur résister. Aussi ces journaux allemands font-ils des avances ouvertes aux Serbes et aux Roumains. Ils prodiguent les flatteries aux popes, qui sont plus qu'à moitié paysans, et dont l'influence est grande sur les paysans. « Il faut aux Allemands, disent-ils, des écoles allemandes ; non seulement des écoles privées et confessionnelles comme ils en ont déjà, et peuvent librement en avoir, mais des écoles officielles, où l'allemand doit être sur le pied du magyar ; il leur faut un théâtre allemand. Il leur faut des journaux allemands. Bref, l'allemand doit être la langue officielle, au même titre que le hongrois. » Ces journaux s'adressent surtout aux paysans, et sont rédigés tout exprès pour eux. Ils leur parlent de leurs récoltes, de leurs travaux, de ce qui les intéresse par-dessus tout.

Dans presque tous les villages, le journal a un correspondant qui le répand parmi les paysans,

qui renseigne la direction sur tout ce qui se passe dans les campagnes. Les lecteurs sont tenus soigneusement au courant des moindres événements d'Allemagne ; le journal fait aux grandes feuilles germaniques de copieux emprunts ; tous les passages intéressants sont cités et commentés ensuite. En même temps que ces journaux, on a distribué quantité de brochures et d'imprimés venant de Dresde et de Munich.

Journaux, brochures, pour qui a suivi le cours de l'agitation pangermanique en Autriche, la ressemblance des moyens employés saute aux yeux. Pour légitimer les protestations et les revendications, toujours l'éternel recours à des raisons historiques, aussi spécieuses que subtiles. Rien ne persuade mieux un Allemand que les arguments tirés de l'histoire, surtout quand il a intérêt à être persuadé. « Les Allemands, disent-ils, ont en Hongrie des droits exceptionnels, et cela pour deux raisons : parce qu'ils ont arraché la Hongrie à la domination turque, et parce que la culture hongroise et la civilisation hongroise sont d'origine germanique ; ce qu'est la Hongrie, et ce qu'elle vaut, c'est à l'Alle-

magne qu'elle le doit. » Il n'est ni utile ni malaisé de réfuter ces arguments ; j'ai voulu les citer, pour montrer combien l'esprit de cette campagne est profondément et essentiellement germanique.

Les deux chefs sont deux anciens instituteurs, MM. Krammer et Korn, venus tous deux de chez les Saxons de Transylvanie. Leurs attaques irritent fort le pouvoir hongrois, qui n'est pas armé par la loi sur la presse pour les faire cesser. Le printemps dernier dans un article sur l'émigration, M. Krammer disait que les travailleurs du pays étaient obligés de s'en aller,parce que le gouvernement opprimait au profit des Magyars les autres nationalités. Le pouvoir trouva dans cet article le prétexte qu'il attendait, et Krammer fut déféré aux tribunaux. Déclaré coupable par le jury, il fut condamné à trois mois de prison et mille couronnes d'amende. Les débats du procès sont des plus intéressants : le procureur général, chiffres en mains, prouva à Krammer qu'en évaluant au minimum les dépenses diverses occasionnées par le journal, et au maximum les recettes possibles, les dépenses surpassaient les recettes de dix-huit mille couronnes par an. D'où

provenait cet argent? Krammer répondit qu'il le recevait des paysans riches de la contrée. Alors le procureur lui mit sous les yeux les récépissés des mandats postaux établissant, d'une manière indubitable, qu'il recevait de la banque saxonne de Nagy-Szeben, en Transylvanie, environ deux mille couronnes par mois. De plus, on lui prouva que la maison où logeait le journal appartenait à cette même banque. Il est donc absolument certain que le journal de Krammer est à la solde d'une banque saxonne de Transylvanie. Il n'est pas moins certain, quoique ici la preuve matérielle manque, que cette banque saxonne n'est qu'un intermédiaire. On ne saurait dire qu'elle trouve dans ce journal, qui lui coûte par an vingt mille couronnes et ne lui rapporte rien, une excellente opération financière. Il est difficile à admettre que tout cet argent provienne uniquement des Saxons de Transylvanie, qui sont trop peu nombreux et trop avares pour se permettre de pareilles prodigalités. Ces fonds sont donc fournis par l'étranger, et comme ce ne sont pas les Russes qui les envoient, ni les Français, ni les Turcs, reste que ce soient les Allemands.

Le procès de Krammer ne fut pas le seul. Son collègue Korn, directeur du journal de Nagy-Kikinda, fut déférés, il y a deux ans, au tribunal de Szeged. Mais les jurés l'acquittèrent, trouvant insuffisantes les charges relevées contre lui. Depuis, il a écrit un poème intitulé : *Gedenke dass du ein Deutscher bist* (Souviens-toi que tu es un Allemand), dans lequel il faisait aux mères un vibrant appel, les exhortant à ne jamais parler à leurs fils qu'en allemand. Ces attaques continuèrent. Il fut traduit une seconde fois devant le jury, et condamné à six mois de prison.

Voilà où en est l'agitation.

Ce qui la caractérise, c'est d'abord qu'elle est toute récente, ensuite qu'elle n'a pas pris naissance dans le pays même, mais a été provoquée par des agents venus de l'extérieur. Cela est très important et demande à être développé.

Quand les colons allemands vinrent s'établir dans le Banat, ils n'apportaient avec eux aucun sentiment de patriotisme, pour la raison bien simple qu'alors la patrie allemande n'existait pas. Partis de lieux différents, de la Souabe, du Wurtemberg, du Brisgau, ces émigrants n'avaient

à aucun degré la conscience d'appartenir à un pays commun. Sous le ciel ardent du Banat, dans cette plaine immense qui différait tant de leur première patrie, ils se transformèrent profondément, et le Souabe du Banat, par le type, le tempérament et les mœurs, ne ressemble aucunement au paysan allemand, mais plutôt au Hongrois de la grande plaine, de l'Alfœld. Ils n'ont jamais connu l'Allemand que sous les traits de l'Autrichien, qui fut le maître du pays aussi longtemps que dura la période des « Confins militaires », et ils détestèrent de toute leur âme ce pouvoir militaire, tyrannique, grossier et brutal, qui s'appuyait surtout sur les Serbes au détriment des Allemands.

Pendant la Révolution de 1848, ils prirent parti pour les Hongrois. Ainsi donc il est impossible de parler pour les Souabes d'un sentiment de nationalité allemande : ce sentiment n'existait pas dans le passé, il ne s'est pas développé, ce sont uniquement les agitateurs actuels qui essayent de le faire naître !

Une agitation si récente et si extérieure ne saurait aovir produit jusqu'à ce jour des résultats

très sérieux; les mouvements des nationalités ne sont vraiment graves que quand le peuple y prend part, et le peuple dans tous les pays est très lent à s'ébranler. Qu'on songe à la campagne pangermanique en Autriche, où elle trouvait un milieu éminemment favorable : des populations allemandes compactes et massées, voisines de la grande Allemagne. Pourtant, comme elle a marché lentement! Ici, dans le Banat, nous sommes au premier stade de cette campagne, mais, dès à présent, il est assez facile d'en surprendre les effets.

L'agitation a très habilement utilisé les instincts d'indépendance et d'opposition du paysan souabe. Ce paysan aisé ou riche, fier de ses belles terres, de sa maison confortable, de ses nombreux chevaux, a naturellement un fond d'indépendance qui tourne facilement à l'opposition au Gouvernement. Tant qu'a duré le « Nemzeti Part » le parti du comte Apponyi, les Souabes en ont été ; depuis sa fusion avec le parti gouvernemental, les forces d'opposition qu'ils dépensaient là auparavant se sont trouvées sans emploi ; le Parti populaire clérical, le « Nep Part » n'a pas su les

gagner ; c'est le mouvement germanophile qui en a bénéficié.

J'ai dit que les agitateurs allemands s'étaient adressés uniquement au peuple, se mêlant intimement à toutes les affaires locales. Dans chaque village important ils ont un ou plusieurs agents qui utilisent à merveille toutes les divisions J'ai pu voir cela de très près dans un bourg des environs de Temesvar. Un fonctionnaire de ce bourg, placé à proximité du peuple et ayant beaucoup d'action sur lui, s'est laissé gagner aux idées germanophiles et favorise sous main les tendances allemandes, réunissant chez lui les paysans, causant avec eux, leur faisant chanter des chœurs. C'est lui qui conseille et qui dirige la résistance sourde aux Magyars.

Cette résistance jusqu'ici ne s'est jamais faite ouvertement ; la raison en est claire : tout éclat, toute démonstration bruyante, outre qu'elle attirerait aussitôt l'attention et la répression des pouvoirs publics, aurait pour effet d'ouvrir les yeux aux paysans et de les éloigner. Car, le plus souvent, le paysan ignore tout à fait où on veut le

mener. On lui parle surtout de la langue allemande, on l'exhorte à garder cette langue, la langue de ses pères, à chanter les chants de ses aïeux, à maintenir avec zèle ses écoles allemandes et ses journaux allemands. En cela il est facile à convaincre, étant avant tout conservateur. Mais la chose changerait du jour où on lui laisserait voir qu'on le conduit à une révolte ouverte contre le pouvoir hongrois en faveur de l'Allemagne, dont il se soucie bien peu.

Quant à ceux qui, plus conscients du but poursuivi, sentent bien la véritable portée du mouvement, ceux-là non plus ne montrent pas leur jeu, car la peur les retient. Aussi, tout se fait-il dans l'ombre ; les grands premiers rôles de Témesvar, de Nagy-Kikinda se remuent, s'agitent, sonnent de la trompette avec éclat. Ils reçoivent pour cela des amendes, de la prison et des florins. Mais la véritable action pangermanique se fait ailleurs, dans les villages où des agents obscurs travaillent sans bruit, ne redoutant rien tanque les esclandres, que de voir quelqu'un de la ville, fonctionnaire ou journaliste, mettre le nez dans leurs agissements. Car souvent il arrive

qu'un fonctionnaire hongrois de ces villages, curé, vicaire, instituteur, voyant clairement les manœuvres germanophiles, s'émeut, écrit à ses supérieurs, aux journaux de Pest pour dénoncer le mal. Aussitôt il se produit une chose curieuse : les agents allemands, se sentant éventés, organisent une manifestation patriotique et protestent hautement de leur loyalisme hongrois. Ils chantent le « Kossuth Lajos » et crient : « Elyen Magyarorszag ! », vive le pays des Magyars ! Et tout cela n'est ni tout à fait sincère, ni tout à fait faux !

Voilà ce qu'est l'agitation dans le présent. Quel est son avenir ? Ce mouvement germanophile peut-il contrebalancer la force contraire qui lutte contre lui, « la magyarisation » ? Pour cela, il est nécessaire de savoir où en est exactement la magyarisation. Pour les villes, la chose n'est pas douteuse : elles se magyarisent de plus en plus. L'élite, les classes dirigeantes, ce qu'on appelle ici « l'intelligence », est purement hongroise, et cette élite attire à elle tout ce qui par l'esprit ou la fortune tend à émerger du peuple. Témesvar donne une preuve éclatante de ce mouvement in-

tense de magyarisation ; j'ai sous les yeux le résultat officiel du recensement de 1900 ; les Hongrois, qui n'étaient en 1891 que 10.657 sont maintenant 18.624 ; ils ont gagné 8.000 personnes dans le temps que les Allemands en gagnaient à peine 4.000, passant de 23.301 à 27.051. Les Hongrois, en 1854, comptaient à Témesvar pour les 11,41 p. 100 de la population, en 1881 pour les 22,20 p. 100, soit le double, en 1891 pour les 26,72 p. 100, en 1900 pour les 34 p. 100 ; les Allemands, qui comptaient en 1854 pour les 42,67 p. 100, comptent maintenant pour les 53,50 p. 100. Comme on le voit, la différence des gains est énorme en faveur des Hongrois. Admettons même que cette statistique officielle soit suspecte ; d'autres faits prouvent la magyarisation. Le théâtre de Témesvar jouait autrefois en allemand ; il y a quelque temps, il se mit à jouer une saison en allemand et une saison en hongrois. Maintenant il joue toujours en hongrois !

Dans les campagnes, la magyarisation porte sur la classe aisée : celle-ci, en contact assez fréquent avec l'élite, a une tendance naturelle à

se mêler à elle et à devenir hongroise. J'ai vu dans les environs de Témesvar un certain nombre de paysans riches, les maires des communes, les plus grands propriétaires. Ils savent seulement quelques mots de hongrois, mais leur fils aîné, presque toujours, est élevé à Széged, dans une école hongroise ; il parle hongrois comme un vrai fils d'Arpad ; son désir est de devenir fonctionnaire hongrois, sinon de frayer avec les fonctionnaires de la ville. Là est la plus grande force de la magyarisation. Les Hongrois sont l'élite du pays, et parler hongrois est regardé comme un signe de supériorité, une marque de luxe. Un paysan souabe, à qui on demandait dernièrement si ses enfants parlaient hongrois, fit cette réponse si curieuse : « *Ils le parleraient, mais je ne le leur permets pas, cela ne vaut rien pour les pauvres gens.* »

Là aussi est le danger du mouvement pangermanique ; il est à craindre qu'agissant directement sur le peuple, il n'empêche tout ce qui sort du peuple, ce qu'il y a de meilleur en lui de devenir hongrois, qu'il n'enlève ainsi à la magyarisation ses meilleures recrues. Les paysans souabes

aisés, au lieu d'envoyer leur fils étudier à Széged, imiteraient les Saxons de Transylvanie, les enverraient dans des écoles allemandes, puis dans des universités allemandes, à Leipzig, à Dresde ou à Vienne, ce qui serait pire, car c'est parmi les étudiants de Vienne que sont les apôtres les plus violents du pangermanisme. Il se constituerait alors une élite, une intelligence allemande, comme elle existe parmi les Saxons de Transylvanie, à Hermanstadt et à Cronstadt. A vrai dire, c'est à cela que tend le mouvement pangermaniste du Banat, et c'est là qu'est le péril pour les Hongrois. Car, cette classe dirigeante une fois constituée, agirait sur les paysans facilement et efficacement. Elle serait maîtresse incontestable des élections, et quelques députés germanophiles du Banat viendraient sous peu grossir à la Chambre le groupe des députés saxons de Transylvanie.

Si cette éventualité se réalise, il faudra le déplorer : d'abord, parce que le pangermanisme aura remporté une victoire de plus et une grande victoire. Dans la « poussée vers l'Est » qui, pour les rêveurs ambitieux et brutaux de l'idée pangermanique, est le complément indispensable de

la « poussée vers le Sud », le groupe allemand du Banat est un centre de forces et un point d'appui précieux ; ensuite et surtout, parce que cette victoire compliquera encore la question déjà si compliquée des nationalités en Hongrie. Cela, sans profit pour personne dans le pays, sauf pour les agents excitateurs qui, eux, en retireront peut-être de la gloire, après en avoir retiré de l'argent. Il faut avoir vu de près la parfaite union, la bonne entente des Hongrois et des Allemands dans le Banat, pour se convaincre que ces querelles de nationalités et de races sont le plus souvent chose artificielle et factice. Les langues hongroise et allemande sont de si bonnes camarades à Témesvar ! Que de fois, dans une société, ai-je entendu à une demande en allemand une réponse en hongrois ou réciproquement, et le même homme parlant tour à tour chaque langue. Dans les campagnes fertiles du Banat, le paysan, lui, ne demande qu'une chose : cultiver en paix ses champs, accroître sa récolte de maïs et de blé. Tout le reste lui est si peu ! C'est pour ce peu qu'on l'excite et qu'on le trouble, au risque de déchaîner la discorde et le

malheur sur un pays tout entier au bonheur et à la joie !

Mais ce qu'il y a dans ce mouvement pangermaniste de vraiment intéressant, c'est moins encore les effets qu'il peut avoir que l'esprit dont il est animé, que les intentions évidentes de ceux qui l'ont provoqué. Que les toutes-puissantes ligues pangermaniques « Alldeutscher Verband » et les autres soient encouragées et soutenues par les pouvoirs publics allemands, cela ne saurait faire aucun doute quand on voit au premier rang de ces ligues des personnages de l'entourage immédiat de l'empereur. On sait comment ces ligues ont travaillé en Autriche, dans ce pays « ami et allié », et l'effroyable agitation qu'elles y ont causée, le « Los von Rom » et les attaques directes contre les Habsbourg au profit des Hohenzollern. Je viens de montrer qu'elles n'entendent pas traiter autrement la Hongrie, qui fut pourtant longtemps un des plus fermes soutiens de la Triple-Alliance. Si les résultats de l'agitation n'ont pas été aussi brillants qu'en Autriche, ce n'est point la faute de ceux qui l'ont préparée, et c'est l'intention qu'il faut voir.

Beaucoup de Hongrois, non des moindres, l'ont vue.

Un écrivain connu me disait dernièrement à Pesth :

« S'il est prouvé que la campagne pangermanique en Hongrie soit soutenue par le Gouvernement allemand, le devoir de tout bon Hongrois est de se séparer de la Triple-Alliance, de se rapprocher de la Russie et de la France. » Et, deux jours après, Son Excellence le comte de..., tout à fait haut placé, me disait à peu près la même chose d'une manière plus adoucie : « Peut-être en ce moment l'intérêt de la Hongrie est-il de se rapprocher de la Russie et de la France. » Je ne voudrais pas attribuer à ces propos d'après dîner la valeur d'un verdict suprême. Mais comme ils sont intéressants, comme ils dénotent un esprit tout nouveau ! La Russie a été si longtemps l'épouvantail, le croquemitaine des Hongrois, et si longtemps les Hongrois n'ont vu qu'un danger, le panslavisme ! Or, voici que les choses changent : un autre point noir paraît à l'horizon.

* * *

Dans la suite les agitateurs Krammer et Korn se sont vus expulsés ; Korn s'est réfugié en Allemagne, sa patrie d'élection, et il mène grand bruit dans les feuilles allemandes, protestant contre la brutalité et l'iniquité hongroises. Le Gouvernement hongrois s'est à différentes reprises occupé des mouvements du Banat ; le comte Apponyi, président de la Chambre des députés, est allé pendant les vacances parlementaires à Témesvar, où il a prononcé contre les agitateurs pangermaniques un violent réquisitoire ; à la Chambre, le premier ministre de Szell, interrogé par un membre de l'opposition sur les mesures qu'il comptait prendre pour réprimer l'agitation, a promis de faire preuve de la plus grande énergie.

Il est probable que le mouvement qu'on a tenté de provoquer n'aboutira pas. Mais nous prenons ici sur le vif un des modes, une des recettes employées communément pour *lancer* une question de nationalités. Le principal intéressé, à savoir la nation elle-même, le peuple n'y fut pour rien : un

beau jour des gens venus d'ailleurs déclarèrent avec fracas qu'il était persécuté et malheureux, que les choses ne pouvaient plus durer ainsi, qu'il devait protester et se défendre. Il se trouvait que le peuple n'était ni malheureux ni persécuté : pour quiconque n'est pas prévenu, les logis riants, les panses rebondies des cultivateurs souabes attestent le contraire. Le paysan, content de ses bœufs et de son champ, enfoncé dans les préoccupations matérielles, sera peu sensible à des raisons de sentiment. Tout laisse prévoir qu'il ne *marchera* pas.

Mais supposez qu'il eût été misérable, ruiné par quelque crise agricole. La Hongrie aurait eu peut-être une nouvelle affaire de nationalité.

CHAPITRE XVI

Les villages français du Banat de Témesvar.

Les trois villages lorrains : Saint-Hubert, Charleville et Seultourn. — Comment se fit ce grand exode ? — La richesse des paysans. — Leur beauté. — Pourquoi l'on n'y parle plus français ? — Herr Griffaton. — La Marseillaise. — Le bal et les discours.

Arrivés de Budapest à Zsombolya le matin à l'aube, nous repartons en voiture vers neuf heures : MM. Csavossy, juge à Zsombolya, et le docteur Taufer nous accompagnent dans notre visite aux villages français. Par un soleil ardent, nous allons sur la route poussiéreuse qui, dans la plaine immense, se déroule indéfiniment ; c'est

la vraie route de la plaine hongroise : comme ses frères, les fleuves du pays hongrois, elle a horreur d'un cours réglé. Se portant tantôt à droite et tantôt à gauche, elle a toujours plusieurs voies, comme le fleuve a plusieurs lits ; entre ces voies, le cocher choisit librement, sans d'autre souci que d'éviter la poussière et l'ornière. Des deux côtés, des champs de maïs et de blé, des prairies, aucun coin de terre inculte... C'est une sorte de pèlerinage que nous allons accomplir : nous allons voir, si loin de la France, des colonies françaises, des Lorrains qui firent, il y a cent trente ans, ce grand voyage vers cette terre lointaine qui est déjà l'Orient. Le Banat de Témesvar qui venait d'être évacué par les Turcs n'était plus qu'un désert. Pour le repeupler le Gouvernement autrichien fit recruter des colons en Souabe, au Wurtemberg, en Alsace et en Lorraine. Dans un très intéressant article du docteur Hecht (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*), j'ai trouvé de curieux renseignements sur cette colonisation qui fut merveilleusement organisée. Des agents embaucheurs parcouraient les pays et recevaient des primes pour chaque re-

crue. La Lorraine, alors très misérable, envoya de nombreux colons de 1764 à 1772 ; c'est en 1771 que deux cents familles lorraines fondèrent les trois villages de Saint-Hubert, Charleville et Seultourn. Les immigrants des mêmes pays voyageaient par groupes. Ils recevaient une indemnité de route journalière, et en plus trois florins chacun, lors de leur passage à Vienne. Quand ils arrivaient, on donnait à chaque famille un lot de terre, « une cession » assez considérable : douze hectares de champs, trois de prairies, un et demi de pâturages ; on bâtissait pour la communauté une église, un presbytère, une école, un moulin, une auberge, une boucherie, un magasin ; chaque famille était mise en possession d'une maison, des bestiaux, des instruments aratoires, semences, mobilier domestique et jusqu'à des ustensiles de cuisine. Les colons surent admirablement profiter de ces secours : en quelques ans les champs furent défrichés, la population s'accrut considérablement, le pays devint riche et prospère.

Vers dix heures, nous sommes à Saint-Hubert ; nous descendons chez M. le notaire, herr Nota-

rius, comme on l'appelle (ce qu'on nomme en Hongrie notaire, c'est le greffier de la commune, sorte de fonctionnaire à côté du maire élu). Aussitôt commence la visite des maisons de paysans. Je suis étonné et surpris de la propreté élégante de ces maisons, de ce qu'elles ont de confortable et de riant. Chacune d'elles est indépendante, séparée de la maison voisine par une cour spacieuse, derrière un assez grand jardin, et plus loin les champs. Comme les rues sont extrêmement larges, le village couvre une très grande étendue ; il se perd dans la campagne, chaque maison disparaît, tapie sous les arbres. La première habitation où l'on me conduit me paraît si propre, si élégante, que je demande au notaire si elle appartient à un paysan riche. Il me dit que non : le propriétaire est seulement aisé, de condition moyenne. Cette maison a trois grandes chambres et une cuisine ; comme partout en Hongrie, le seul rez-de-chaussée ; dans chaque chambre, deux lits très hauts, recouverts de jolis tapis ; les murs et le plafond sont tapissés, ce luxe leur est particulier, car dans les villages hongrois j'ai toujours vu les murs blanchis à la

chaux; dans la chambre de la maîtresse de maison, toute une collection de jupons est exposée, jupons brodés, blancs, de couleur; comme je parais les regarder avec intérêt, notre hôtesse soulève le couvercle d'un coffre et me fait admirer un fort joli jupon de soie.

Partout nous devons boire et trinquer; à peine sommes-nous entrés que la dame du logis court à la cuisine et revient les mains pleines de verres et de flacons. Et comme nous voyons ainsi dans la seule matinée plus de dix maisons, je commence à avoir pour le restant de ma visite de très sérieuses craintes. Toujours nous trouvons les demeures propres et nettes, les chambres faites; la maison semble préparée pour nous recevoir et pourtant nous sommes arrivés sans prévenir personne. Les paysans qui nous reçoivent sont pour la plupart très proprement vêtus : veste courte, pantalon de drap collant et bottes; l'un deux est un gaillard magnifique, visage frais et physionomie fine, avenante et ouverte, une légère moustache, des favoris, grand et élancé, l'air tout ensemble doux et décidé; je lui demande son âge : il a vingt-six ans, il est marié, a déjà deux

enfants. Partout le notaire me présente comme un Français qui est venu voir les fils de ses compatriotes; leurs physionomies s'éclairent, cordialement ils me serrent la main : *Unsere Eltern waren Franzosen, aber wir sprechen nicht*. « Nos pères étaient Français, mais nous ne parlons plus. » Je le savais ; ils s'appellent Lefort, Carlier, Aubertin, etc.

Après un copieux dîner chez le notaire, où un des convives porte un toast à la France, c'était le premier, mais pas le dernier, nous allons à Charleville. Les trois villages lorrains, Saint-Hubert, Charleville et Seultourn se touchent et ne sont en réalité qu'un seul grand village. Mêmes maisons, mêmes types et même accueil, toujours le sourire aux lèvres et le verre à la main!

L'instituteur du village, M. Georges, nous reçoit. Charmant jeune homme, aimable et intelligent, il me montre une lettre curieuse de son confrère de Charleville en France ; dans les deux Charleville, il existe des familles qui portent les noms de Masson, Mouchas, Georges, Létang, Bon, Chamblé, Crétier, Henry, Denis, Richard,

Dupré, Pottier, Lafleur, Mathieu, Tonnelier. La parenté est bien indiscutable.

A la sortie, on me présente Herr Griffaton. Herr Griffaton est un gros homme, à forte panse, à la trogne enluminée ; en bras de chemise, portant le large pantalon de toile des paysans hongrois, il fumait paisiblement sa longue pipe, à l'ombre, en compagnie de quelques autres paysans. Il me serre avec effusion les mains, son visage s'épanouit plus encore : « *Ich bin auch ein Franzose*, me dit-il, *aber ich spreche nicht.* » Toujours la même phrase qui revient. Je l'interroge un peu sur ses parents, sur les souvenirs qu'il a pu en recevoir. Sa mère lui a conté que dans sa jeunesse elle priait encore en français, puis peu à peu elle a cessé, et tout le monde parlant allemand elle a fait comme eux.

Les paysans qui sont là me disent la même chose : eux aussi ils savent que leurs aïeux parlaient francais, qu'ils sont venus de la France ; leurs parents leur ont parlé de ce grand voyage qui avait tant frappé l'imagination des immigrants : Bâle et Vienne et la longue navigation sur

le Danube, un tel voyage, des impressions si vives laissent forcément des souvenirs vivaces dans l'esprit d'un peuple ! Les souvenirs ont vécu, et aussi la sympathie pour la France, mais la langue est morte ! Elle est morte, il faut bien l'avouer, assez rapidement, puisque même les plus vieux de la génération actuelle ne savent pas un mot de français. Dans les trois villages, je n'ai trouvé qu'une vieille femme qui m'a dit qu'elle avait pendant son enfance lu l'Evangile et les prières en français (car c'est dans les prières et les exercices religieux que le français a le plus longtemps subsisté). Pourtant ce peuple était profondément français, de vieille race française ; les colons qui ont fondé ces villages sont venus des pays entre Nancy et Metz. Pour eux, les Allemands ne sauraient dire ce qu'ils disent des Alsaciens : que c'est une race germanique, par suite des événements historiques, devenue française provisoirement, mais qui devait naturellement rentrer tôt ou tard dans la grande patrie germanique. Il semble que ces enfants de la Lorraine auraient pu mieux défendre la langue de leurs pères, qu'ils y ont renoncé bien vite, qu'ils

se sont laissé facilement arracher ce qui fait l'individualité, la personnalité d'un peuple, la langue !

Il faut se garder de penser ainsi : c'est sous l'action d'une nécessité rigoureuse que les Lorrains ont perdu leur langue. Ils sont arrivés dans le pays avec des Alsaciens et des Souabes, qui tous parlaient allemand ; déjà, pendant le voyage, la nécessité les a contraints d'apprendre quelques mots d'allemand ; une fois dans leur nouvelle patrie, ils se sont trouvés comme noyés dans une mer allemande : autour d'eux tout le monde parlait allemand, à la ville, à Témesvar, dans les campagnes environnantes. Les rapports des nouveaux villages entre eux, surtout des villages et de la ville ont dû être, les premières années, très nombreux. C'est de la ville que tout venait : les instruments agricoles, les vivres, les secours, et à la ville on ne parlait qu'allemand. Que faire ? Il a bien fallu apprendre l'allemand. Chose plus grave : le Gouvernement a poussé de toutes ses forces à la germanisation. Joseph II ne voulait dans ses Etats qu'une langue, l'allemand, et pour germaniser la Hongrie il comptait beaucoup

sur cette Marche allemande qu'il venait de fonder dans le Banat.

Le Banat fut longtemps organisé en confins militaires, et dans tous leurs rapports avec l'autorité militaire qui gouvernait le pays, les colons devaient parler allemand. Sous la double pression de la nécessité naturelle et administrative, quoi d'étonnant que les Lorrains aient fléchi, qu'ils aient tous appris cette langue allemande qu'il fallait absolument savoir? En outre, plus un peuple est civilisé et plus facilement il apprend une langue étrangère quand quelque nécessité pratique l'y oblige: c'était le cas des colons lorrains. Voilà pourquoi M. Griffaton est devenu Herr Griffaton. Voilà pourquoi lui, dont la bonne physionomie est si empreinte de bonhomie et de gaieté gauloise, ne parle plus que la langue des Germains. Il veut à toute force nous amener chez lui: je résiste, prévoyant la bouteille, ou plutôt les bouteilles, et nous avons déjà tant bu. Mais il faut bien céder.

M. Griffaton, qui est un payan cossu, nous présente toute sa maisonnée: sa femme, ses enfants et son petit-enfant, car M. Griffaton, quoique

dans la force de l'âge, a déjà un petit-fils. Nous buvons et nous causons des récoltes, du pays. Tout à coup, silence général : une gentille fillette aux beaux yeux clairs s'avance vers moi et chante la *Marseillaise* ; elle chante avec beaucoup de justesse et d'entrain ; de-ci, de-là, la prononciation cloche ; elle dit : « Citoi-iens » et « ho armes », sous l'influence de l'aspiration allemande. Mais qu'importe ? Je suis très touché de cette démonstration inattendue. Qui donc lui a enseigné cet hymne ? J'apprends que c'est l'instituteur, M. Georges, qui est un grand ami des Français ; il étudie tout seul leur langue ; mais sans maître, presque sans livres, ses progrès sont très lents. Il voudrait beaucoup venir pour quelque temps à Paris. Malheureusement l'instituteur de Hongrie est pauvre comme celui de France, et longtemps M. Georges n'ira pas dans cette France qu'il aime et où ses aïeux sont nés.

De Charleville nous allons à Seultourn, le troisième village lorrain. Quand les colons arrivèrent, ils ne trouvèrent sur l'emplacement du village qu'une tour en ruines, une seule tour. Le

nom du village viendrait de là. Je ne garantis pas l'étymologie.

Nous rentrons à Saint-Hubert. Dans la cour du notaire, une agréable surprise nous attend : les musiciens sont là ; pour la première fois depuis mon arrivée en Hongrie, ce ne sont pas des tziganes, mais des gens du pays. A notre entrée, ils jouent la *Marche* de Rakoczy ; car, malgré qu'on ait parlé dans le village de menées pangermanistes, les habitants de Saint-Hubert se piquent d'être de fidèles et loyaux hongrois. Nous devons boire encore, et tout d'un coup la *Marche* de Rakoczy éclate de nouveau, et le plus charmant cortège paraît : douze jeunes filles se tenant deux par deux, dans leurs beaux costumes de fête, corsage découvert et serré, jupe très bouffante, tout en blanc. Cette toilette est si claire et si fraîche ! La plupart des jeunes filles sont jolies.

D'ailleurs, dans tout le cours de ma visite, j'ai été frappé de la beauté du type. La baronne B..., qui habite cette région et la connaît fort bien, me disait dernièrement à Balaton Fœldvar : « Ce qui distingue surtout les colons français des Souabes, c'est leur beauté. »

Le bal commence ; jusqu'aux premières étoiles nous dansons. A ce moment je voudrais m'en aller, rentrer à Témesvar, où beaucoup de lettres m'attendent. Je demande qu'on fasse atteler. Mais ceux qui m'ont conduit le matin ne veulent plus me ramener. Comme il est déjà nuit, nous nous rendons en cortège dans la grande salle de danse du village. Car ce peuple, grand amoureux de la danse et des fêtes, possède, au centre du village, une immense salle de bal. Et toute la nuit nous dansons. Voilà que le notaire fait faire silence ; il monte sur une chaise et m'adresse, en hongrois d'abord, puis en allemand, pour être compris de tous, un compliment de bienvenue. Après lui, c'est le tour de l'instituteur de Saint-Hubert, M. Leblanc. Puis l'orphéon du village se masse et me chante plusieurs fois la *Marseillaise*. Il faut bien répondre à tout cela. Je monte, moi aussi, sur une table et je remercie tous les assistants de leur vibrant et chaleureux accueil. Je leur dis combien j'en ai été touché, combien je suis heureux de voir qu'ils n'ont pas oublié la France, etc. Le docteur Taufer leur traduit mes paroles.

Le bal continue : czardas, quadrilles et valses.

On soupe et on boit. Tout le village est là : la grande salle est pleine ; le café d'à côté, plein également ; à la porte, une foule énorme. Pourtant, il est déjà plus de minuit et presque tous ces braves gens ont travaillé aux champs toute la journée — je retrouve M. Griffaton ; les trois maires des villages veulent trinquer avec moi ; Herr Notarius fait encore un discours ; jamais, à le voir le matin, quand il était à jeun, je ne l'aurais cru si éloquent. Mais

Quem non facere disertum fecundi calices ?

Et ainsi, jusqu'au matin. Il est cinq heures :

Déjà le jour prochain paraît à l'horizon.

J'ai serré tant de mains et vidé tant de verres ! Ma tête est quelque peu lourde. Une dernière fois, je remercie tous les assistants, et nous partons. Les musiciens se massent sur le seuil et, quand notre voiture s'ébranle, ils nous envoient une *Marseillaise* d'adieu.

Et tel est le récit fidèle de ma visite à Saint-Hubert. — Je n'y ai pas entendu parler français ; mais j'ai entendu plusieurs fois chanter la *Mar-*

seillaise. J'ai trouvé un peuple heureux, riant et gai, grand ami des discours, des coupes et des chansons. Si ce sont là des qualités ou des défauts français, les colons lorrains n'ont pas tout perdu du caractère de leur race !

CHAPITRE XVII

Un mouvement plus grave de la nationalité allemande : Les Saxons de Transylvanie.

Anecdote qui montre que les Saxons sont de grands amis des Autrichiens. — Les privilèges historiques des Saxons. — Leur parti politique. — Leur état d'esprit. — Plus Allemands que les Allemands. — Adversaires irréductibles des Magyars.

Les Saxons de Transylvanie ont deux capitales : Nagy-Szében (en allemand Hermannstadt) et Brasso (en allemand Cronstadt). Voulant étudier de près ce petit peuple si intéressant, j'étais parti pour Nagy-Szében, la première de ces capitales. Mais un incident curieux y arrêta dès le début

mon enquête et me rejeta dans la seconde. Cet incident mérite d'être rapporté, car il éclaire d'un jour très vif l'état d'esprit des Saxons.

J'arrivai à Nagy-Szében un dimanche soir ; mon compagnon de voyage était un jeune Hongrois, à moitié français, qui fait ses études à Paris. Après le dîner, comme nous errions par les rues désertes, nous voyons aux murs des affiches annonçant pour le soir un grand concert dans le « jardin d'Hermannstadt ». Nous nous faisons indiquer ce jardin et nous y allons ; c'est un assez grand concert en plein air, avec des tablées de consommateurs paraissant fort gais, beaucoup de sous-officiers, beaucoup de jeunes couples pintant de la bière ; jardin et public tout à fait dans le genre viennois. L'orchestre joue une valse qu'on applaudit beaucoup et, tout de suite après, attaque un air nouveau pour moi ; les applaudissements redoublent. « C'est sans doute, pensais-je, quelque air favori des indigènes », quand, à mon grand étonnement, j'entends mon compagnon de voyage crier tout haut : « *Abzug ! Abzug !* (Assez ! Assez !) » Pourquoi crier : « Assez ! » lui dis-je ! Ces crapauds-

là m'ont entendu parler hongrois au garçon, me répond-il furieux, et ils ont fait jouer tout exprès le *Gott erhalte.* Le *Gott erhalte* est l'hymne de l'empereur d'Autriche, et comme c'est aux accents du *Gott erhalte* qu'on a pendu et fusillé après la révolution de 1848, il a laissé dans l'esprit des Hongrois d'assez mauvais souvenirs.

Cependant l'hymne continuait, gravement écouté ; je vois à droite un gros monsieur coiffé d'un tube, qui fait vers nous des signes assez violents, puis se lève et disparaît. A peine le morceau finit-il, que des applaudissements enthousiastes éclatent ; on crie : « *Hoch! hoch!* » Le monsieur en noir, coiffé du tube, se plante devant nous, interpelle violemment mon compagnon, et, tout d'un coup, nous voilà entourés d'une bande hurlante, grimaçante qui nous menace et nous injurie. Mon ami ne sait pas l'allemand ; pour moi, je comprends assez bien les aménités qu'on nous adresse. Mais je ne sais pas injurier en allemand, ne l'ayant pas appris au lycée et d'ailleurs je suis assez occupé à parer à mon compagnon les coups qui commençaient à tomber sur lui. Des insultes, des visages écu-

mants, des poings qui se tendent, tout le public est debout et crie, le limonadier qui hurle comme un fol : « *zahlen ! zahlen !* payez, payez ! » ne craignant rien tant que de nous voir partir sans solder.

Heureusement arrive un policier tutélaire qui nous emmène dans la salle voisine ; j'ai beau m'expliquer tant bien que mal, lui jurer que je suis un touriste inoffensif, que je respecte l'empereur d'Autriche et le loyalisme de ses sujets, nous voilà partis pour le violon. On nous enferme dans la cour de l'Hôtel de Ville, et nous attendons trois quarts d'heure, pendant que le policier est allé quérir le commissaire.

Mais, sans doute, le commissaire est occupé ; il se refuse à nous sacrifier les joies tranquilles d'une soirée de dimanche : le policier revient seul et nous demande nos passeports. Mon ami, qui voyageait dans son pays, n'en avait naturellement pas ; mais heureusement, j'en avais pour deux, un passeport magnifique, long, à n'en plus finir, sur papier parcheminé, avec une belle République en tête. Je le devais à la bienveillance de quelqu'un du quai d'Orsay, et jamais je n'au-

rais pensé qu'il me servirait tant. Mon brave sergent se mit à l'épeler, il entendait mal le français, mais il fut très sensible à la belle Marianne du haut, au timbre imposant du bas et, se disant que quelqu'un qui détenait un papier si mirifique ne pouvait pas coucher au violon, il nous envoya dormir au « Rœmischer Kaiser », notre hôtel.

Le lendemain, à huit heures tapant, nous franchissions de nouveau le seuil de la maison commune, nous attendions deux longues heures dans une antichambre, comme en France, l'arrivée du commissaire, nous comparaissions devant lui, mon ami payait séance tenante vingt couronnes d'amende pour avoir porté le trouble dans un établissement public et je constatais deux traits essentiels de la psychologie des Saxons : leur amour immodéré de l'empereur autrichien, leur haine non moins immodérée des Hongrois, le premier de ces traits n'étant qu'une conséquence naturelle du second, en vertu du principe bien connu : « Je t'aime à la folie, puisque je déteste ton ennemi. » Je constatais une autre chose : c'est qu'il ne fait pas toujours bon voyager avec un Hongrois en Hongrie... Le lende-

main, les journaux de la ville publiaient cette petite histoire et mes projets d'enquête étaient à l'eau.

Laissant écouler quelques jours, je partis seul pour Brasso. Brasso est une délicieuse ville de montagnes placée dans un site ravissant ; elle est divisée en trois villes assez distinctes : au centre, la cité saxonne, qui a gardé le caractère moyenageux des vieilles villes allemandes ; vers la plaine, la ville hongroise avec de grandes maisons modernes habitées par les fonctionnaires, les écoles, les casernes ; vers la montagne, le village valaque, dont les maisonnettes éparpillées disparaissent sous les arbres, escaladant les flancs du mont. La population, comme la ville, est coupée en trois groupes distincts qui vivent côte à côte sans se mêler. On est à Brasso depuis quelques heures à peine, à peine a-t-on parlé à quelques personnes, qu'on surprend déjà cet antagonisme des races, cette lutte des peuples hostiles...

Que veulent les Saxons et que reprochent-ils aux Hongrois ? Ils veulent recouvrer, en partie tout au moins, la situation privilégiée qu'ils

avaient jadis en Transylvanie ; ils reprochent aux Hongrois d'avoir touché à ces privilèges. Il s'ensuit que pour pouvoir juger le différend, il faut savoir quels étaient ces privilèges, pourquoi ils ont si longtemps duré et pourquoi ils ont fini.

Au milieu du douzième siècle, le roi Géza II appela en Transylvanie des Allemands pour cultiver le sol, le défendre contre les invasions et apprendre aux Hongrois les arts mécaniques. L'émigration continua après lui ; ces Allemands, auxquels on donna le nom générique de Saxons, bien qu'ils ne soient pas venus de Saxe, mais plutôt, ainsi que tout le fait supposer, des bords du Rhin, reçurent un vaste territoire dans le sud et à l'est de la Transylvanie ; on leur accorda de grands privilèges confirmés solennellement par une charte en 1224. Moyennant une contribution en argent et en soldats, ils purent organiser une petite république autonome : tous leurs fonctionnaires, leurs prêtres sont élus ; le pays est divisé en onze districts qui s'administrent eux-mêmes ; à la tête de la nation est placée une assemblée générale, *Universitas nationis saxonicæ*, dont tous les membres sont élus. Tous les Saxons sont égaux

entre eux, et pour que cette égalité subsiste, défense expresse est faite aux magnats hongrois d'acquérir des terres dans leur pays. Rien de plus intéressant, de plus curieux que cette petite république installée dans cette Hongrie si aristocratique et si féodale.

Et cette république dure depuis des siècles, cette poignée d'agriculteurs et de marchands maintient son indépendance, luttant tour à tour contre les Tartares, les Turcs, les princes transylvains, l'empereur d'Autriche. Ce petit peuple se replie sur lui-même : chaque village saxon a sa forteresse, l'église, dans laquelle tout le monde s'enferme quand l'ennemi paraît ; chaque ville est fortifiée. Il n'attaque jamais, mais il se défend opiniâtrement, ne demandant qu'une chose : qu'on le laisse à lui-même, à ses boutiques et à ses champs. On ne trouverait nulle part, je crois, l'exemple d'un peuple s'isolant ainsi avec une telle obstination, voulant avec une énergie farouche rester lui-même et rien que lui.

En 1848, la Transylvanie est rattachée à la Hongrie ; après le compromis de 1867, quand la Hongrie telle qu'elle est maintenant s'organise,

les Saxons entrent dans le royaume hongrois et deviennent sujets hongrois au même titre que tous les autres sujets. De ce fait, leurs privilèges se trouvent atteints : leur territoire est divisé en comitats, l'Assemblée générale disparaît, le hongrois — la langue officielle — est enseigné dans leurs écoles à côté de l'allemand. C'est de tout cela que les Saxons s'irritent. Ils savent bien qu'ils ne peuvent point prétendre, eux qui sont deux cent mille à peine, à fonder un État distinct et indépendant ; mais ils veulent sentir le moins possible le pouvoir de l'État hongrois, ils se regimbent contre ce pouvoir à tout propos. Or, la Hongrie tend, comme tous les autres États, à se centraliser de plus en plus, et de plus en plus aussi le pouvoir de l'État se fait sentir aux sujets. On devine si, avec cet état d'esprit des Saxons, les motifs de plainte sont nombreux : à propos de l'administration et des fonctionnaires de tous les ordres, à propos des écoles, de la langue, des appellations géographiques où les noms hongrois luttent contre les noms saxons. Que de griefs et que de disputes ! Qu'on prenne au hasard un numéro d'un journal saxon, du *Journal de Crons-*

tadt, par exemple, toujours on y trouvera des plaintes et des récriminations.

Les Saxons ont au Parlement une quinzaine de députés ; à Cronstadt, les deux députés de la ville et les deux députés de la campagne sont Saxons. Dans la ville, ils n'ont pas la majorité numérique, ils sont dix mille contre onze mille Roumains et quinze mille Hongrois ; mais leur richesse, leur forte organisation politique leur assurent la victoire ; d'ailleurs, les Roumains votent pour eux. Sur cette alliance des Saxons et des Roumains contre les Hongrois, comme j'interrogeais un professeur du gymnase roumain de Cronstadt, il me fit cette curieuse réponse : « Nous aidons les Saxons dans leur lutte contre les Magyars, quoiqu'ils soient de grands égoïstes qui nous oublient après la victoire. Promenez-vous par la ville, vous verrez dans le quartier saxon de beaux trottoirs bien entretenus, vous n'en verrez aucun dans le quartier roumain ; la municipalité saxonne ne pense pas à nous. »

Ce qui fait la force du parti saxon, c'est son organisation. La classe dirigeante, ce qu'on appelle ici « l'intelligence », est vraiment intelli-

gente. Son organe, *le Journal de Cronstadt*, a des rédacteurs instruits et adroits qui sont d'habiles polémistes, sachant tirer parti des moindres incidents. Les deux journaux hongrois de la ville, médiocrement rédigés, ne peuvent pas lutter contre lui. Enfin, le parti a de l'argent, beaucoup d'argent. Les Saxons de Cronstadt ont fondé, en 1835, une banque, la « Cronstædter Allgemeine Sparcasse », aujourd'hui très florissante ; or, les actionnaires ne reçoivent qu'un intérêt de 5 p. 100 sur le prix primitif de leurs actions ; tout le restant du revenu, qui est très considérable, est consacré à des œuvres de propagande. Cette banque est une association absolument fermée : tout nouvel actionnaire n'est admis qu'après un vote secret de tous les associés. « Fermé » est une épithète qui revient sans cesse quand on parle de ce qui touche aux Saxons.

Les leaders du parti saxon de Cronstadt sont M. Obert, le pasteur luthérien, et le député Lurtz. Je rendis visite au premier : j'aurais aimé recueillir de sa bouche des détails intéressants sur la situation actuelle des Saxons, sur leurs griefs

contre les Hongrois. M. Obert me reçut fort aimablement; il me laissa lui poser de nombreuses questions auxquelles il me promit de répondre par écrit, à tête reposée. J'attendis sa réponse et je reçus à la place une brochure intitulée *die Siebenbürger Sachsen*, « les Saxons de Transylvanie », contenant un exposé général des revendications saxonnes. J'aurais mieux aimé des faits précis, des appréciations particulières, mais M. Obert justifia une fois de plus l'épithète classique des Saxons : *prudentes et circumspecti.*

Quand on a lu leurs brochures et leurs journaux, quand on a séjourné quelque temps dans une ville saxonne, on sent que les Saxons sont vis-à-vis des Hongrois des adversaires irréductibles et irréconciliables. C'est une guerre incessante, une lutte de tous les jours : lorsque les grandes questions ne sont pas agitées, les moindres causes suffisent pour faire éclater les dissentiments. Pendant mon séjour à Cronstadt, l'agitateur allemand du Banat de Témesvar, M. Krammer, venait d'être emprisonné. Le journal saxon consacra à ce sujet de longs arti-

cles ; l'un d'eux avait pour titre : *Ein Dokument der Freiheit* — « Une preuve de la liberté. » Il s'agit de la liberté en Hongrie : c'était une attaque très vive, quoique parfaitement mesurée, des actes du Gouvernement. Et le journal revint plusieurs fois sur cette affaire, laissant clairement voir le grand intérêt qu'il y portait.

C'est que les Saxons sont les chefs de la nationalité allemande en Hongrie : ils dirigent et soutiennent l'agitation pangermanique dans ce pays. C'est d'eux qu'émanent les mouvements récents du Banat : MM. Krammer et Korn, les deux agitateurs, ne sont que des délégués saxons.

La bourgeoisie saxonne, la classe dirigeante, échappent complètement à l'influence hongroise et se germanisent de plus en plus. Les jeunes gens sont élevés dans les gymnases saxons, avec des professeurs saxons ; après un court séjour obligatoire dans les universités hongroises, ils vont dans les universités allemandes et retournent en Transylvanie plus Allemands que les Allemands. Et cela n'est pas une exagération : dans une circonstance assez

récente, les Saxons se montrèrent plus prussiens que le roi de Prusse lui-même.

L'empereur d'Allemagne actuel était venu à Budapest : dans un discours célèbre et qui d'ailleurs tourna la tête aux Magyars, plus que personne sensibles aux compliments, Guillaume II exalta l'héroïsme chevaleresque des Hongrois et rappela quelques-uns de leurs illustres héros. Les Saxons furent navrés et furieux. Comment ! un prince allemand, le chef de la puissante nation allemande avait pu s'oublier jusqu'à faire l'éloge des Hongrois, de ce peuple asiatique qui persécute tant les Allemands ! Les journaux saxons prétendirent que l'empereur était une nouvelle victime — la plus illustre — du système Potemkin, en grand honneur chez les Hongrois : ils appellent ainsi les manœuvres adroites des Hongrois pour capter les étrangers venus chez eux, leur faire voir les choses autrement qu'elles ne sont. On sait que Potemkin, favori de Catherine II, étalait aux yeux de son impératrice en voyage toute une contrée habilement truquée, de faux paysans et des villages qui n'en étaient pas. Or, tous les

Hongrois sont des Potemkin, disent les Saxons, depuis le premier ministre jusqu'au plus humble notaire de village. Guillaume II, tout comme un autre, s'était laissé « empotemkiner ». Même un journaliste irrespectueux alla jusqu'à écrire qu'il ne fallait attribuer aucune importance au toast enthousiaste de l'empereur, attendu que les vins hongrois sont les plus capiteux de tous les vins. Sa Majesté avait cédé, *elle aussi*, à la *chaleur communicative* des banquets. Décidément tout recommence !

Le célèbre savant Virchow vint, peu de temps avant sa mort, à Cronstadt, et les Saxons lui firent une grande réception. Mais Virchow eut le tort de prêcher aux Saxons l'apaisement et la concorde ; il blâma leur opposition incessante et le plus souvent mesquine. Quand il partit, personne n'alla le reconduire à la gare, et, le lendemain, le journal saxon insinua que le public avait dû se tromper et que Virchow n'était pas un aussi grand savant que ça !

On peut rire de cet état d'esprit, des conséquences ridicules auxquelles il conduit. Mais il est en lui-même quelque chose de grave. Nous

sommes ici en présence d'une nationalité peu nombreuse, il est vrai, mais forte de son passé historique, de sa richesse, de son organisation. Les Saxons, qui sont deux cent mille, prétendent à diriger tous les Allemands de la Hongrie, qui sont deux millions. Les affaires récentes du Banat montrent qu'ils s'entendent assez à provoquer l'agitation. Ils sont en relations quotidiennes avec la grande Allemagne, dont ils tirent des conseils, des appuis, de l'argent. Les historiens allemands ont consacré une énorme littérature à ces enfants chéris et lointains de la « Grande Germanie » ; les journaux allemands suivent avec un intérêt passionné ce qui se passe chez les Saxons ; des correspondants aussi habiles que nombreux tiennent le public allemand au courant des moindres incidents de la Transylvanie et, à leur tour, les journaux saxons reproduisent les articles que leur consacrent leurs confrères allemands, montrant ainsi à leurs lecteurs combien l'Allemagne s'intéresse à eux. On comprend bien qu'avec tout cela les Saxons ne sont pas près de désarmer.

CHAPITRE XVIII

Sur le Hoherinne.

« Kurhaus » et « Karpaten Verein » des Saxons. — Grande débauche de pancartes et de règlements.

De Nagy-Szében, par une route de plaine, on arrive à Résinar, grand village valaque assez pittoresque ; toutes les maisons sont comme posées sur un socle assez élevé, elles diffèrent beaucoup des maisons hongroises, les portails des cours sont ouvragés dans le goût des ornementations qu'on voit aux boiseries des églises valaques. Le village paraît suffisamment prospère, les rues sont propres ; il y a même des plaques pour les indiquer avec les inscriptions

en valaque. Les habitants possèdent de nombreux troupeaux qu'ils poussent, dans la belle saison, jusqu'à la frontière roumaine, à plus de cent kilomètres d'ici. Car d'ici à la frontière il n'y a plus aucune agglomération humaine, pas même un hameau. L'espace ne manque pas à ce peuple de pasteurs.

Au sortir du village, le chemin suit le ruisseau qui serpente dans les prairies ; la vallée est toute emplie du bruit des moulins battant le drap : les paysans de la contrée fabriquent un excellent drap de laine blanche qu'ils portent au moulin, où on le soumet au pilon pour le faire rétrécir. Bientôt la montée commence et dure des heures par une interminable série de lacets. Sur les pentes le vert tendre des prés fait place au vert foncé des sapins : c'est un paysage alpestre ou jurassique, moins le ciel beaucoup plus ardent. Cette montée est un véritable calvaire pour les deux rosses qui nous traînent ; suantes, essoufflées, le cocher les arrête à chaque tournant. Nous sommeillons dans la voiture ; cinq heures après notre départ nous arrivons à l'hôtel du Hoherinne, hôtel rustique, tout en

bois, perdu parmi les sapins. Il a été fondé par le *Karpaten Verein*, sorte de club alpin-saxon. Il est l'œuvre des Saxons, leur chose qu'ils ont façonnée et pétrie à leur guise. Ils se sentent là chez eux et regardent les étrangers, surtout les Hongrois, comme des intrus. La famille hongroise que je suis venu voir passe, depuis trois ans, tout l'été sur le Hoherinne : étant la seule famille hongroise de l'hôtel, elle y vit absolument isolée, sans rapport avec aucun des hôtes. Son chef, M. X..., me raconte qu'il a essayé de nouer des relations avec une ou deux familles saxonnes. On l'a simplement éconduit.

Comme à Nagy-Szében j'ai la pleine impression d'être en terre allemande : tout a été réglé, déterminé ; les moindres actes de la vie sociale sont soumis à un ordre ou une défense ; vous ne faites pas un pas sans vous buter à quelque pancarte impérative. A peine arrivé, vous devez consulter le docteur de l'*Établissement*, car c'est ici un *kurhaus*, et les mots pour les Saxons signifient ce qu'ils signifient, kurhaus est une maison de *cures* et vous devez, bon gré mal gré, vous livrer au curateur. Vous refusez ! on voit bien que

vous êtes une tête légère, mais vous paierez quand même le docteur, qui, fort heureusement pour vous, ne vous soigne pas. Sortez-vous pour une promenade? Défense expresse de quitter les allées; tous les cinq mètres un poteau vous l'apprend : *das verlassen des Wegs ist verboten*, cela dans un bois de sapin, où il n'y a rien en dehors de la voie que des pierres et de la mousse. Quel mal ferait-on à marcher dessus? Aucun, mais c'est la règle. Il faut être une tête légère et peu germanique pour marcher sur la mousse, quand on fit exprès pour vous une allée bien battue. Et j'en passe, j'en passe; dans les chambres, il est interdit de se servir de la sonnette d'appel, *sauf pour un besoin très important* (c'est écrit textuellement). Dans le service et les besoins, qu'est-ce qui est important, qu'est-ce qui ne l'est pas? Cruel problème et douloureux cas de conscience! A tout hasard, et craignant d'être grondé par la bonne, je poussai un jour le bouton. Mais la bonne ne vint jamais... elle décida, sans m'entendre, que ce n'était pas important. Bref, c'est une fureur, une rage de réglementations qui va jusqu'au grotesque et même

un peu au delà ; sur la porte de la cuisine s'étale une grande plaque d'émail avec ces mots : *il est interdit aux hôtes d'entrer ici.* Que diable un hôte irait-il faire dans cette galère? Et qui a-t-on voulu protéger, la cuisinière ou la cuisine? Gourmandise ou lubricité? O vertueux Saxons!... Sur la porte des W.-C., cette inscription d'un haut comique : *on ne doit s'en servir que pendant la nuit.* Durant le jour, à quelque distance de l'hôtel, dans la fraîcheur des sapins et le murmure d'un ruisselet, des édicules très ingénieux attendent les visiteurs!

CHAPITRE XIX

Les Roumains de Transylvanie.

Préventions du public français en faveur des Roumains. — La « Passivité » grande cause de mal. — Hongrois et Roumains en sont tous deux responsables.

Les Roumains ou Valaques sont environ douze cent mille en Transylvanie et de deux millions et demi à trois millions dans la Hongrie tout entière. Par leur nombre, par leur agglomération, par le voisinage des Roumains de Roumanie, ils constituent une force considérable. C'est la grosse question dans les luttes des nationalités.

Le public français a été copieusement entretenu de cette question : livres, brochures, articles de journaux et de revues. Mais nous

n'avons guère entendu que la cloche roumaine. Les Roumains sont légion à Paris ; le Quartier Latin est leur autre patrie, ils remplissent nos écoles, plus encore nos brasseries, et s'il vous advient d'entrer un jour à la taverne du Panthéon, vous entendrez parler roumain presque autant que français. Il est naturel que nous écoutions de préférence des clients si assidus. Mais surtout chacun sait que le Roumain est notre cousin, au même titre que l'Espagnol et l'Italien. Encore l'Espagnol et l'Italien sont-ils des parents de vieille roche, des cousins de fondation : le Roumain, lui, est le dernier venu, le Benjamin des cousins, comme tel le plus aimé, le plus choyé. Peu importe si, malgré cette parenté proclamée bruyamment, il fait risette à la Triplice. Nous n'en accueillons pas moins avec la plus vive cordialité toutes ses plaintes et ses protestations. Or tout n'est pas exact dans ses plaintes, ni juste dans ses protestations.

Il y a au fond du débat entre Roumains et Hongrois une vieille controverse historique que je n'ai pas le dessein d'exhumer. Les Valaques occupaient-ils la Transylvanie quand les Hon-

grois arrivèrent? Etaient-ils les descendants abandonnés de ces colons romains que Trajan y avait conduits et qui en furent ramenés deux siècles après? Ou bien sont-ils venus bien plus tard après l'arrivée des Hongrois, débordant lentement des Carpathes par une poussée incessante du sud au nord? Pour éclairer cette controverse, il n'y a rien, pas de textes, rien que le parti pris, la passion des discuteurs et des inventions ingénieuses qui feraient honneur à un romancier. Ce qui est certain, indiscutable, c'est que les Hongrois arrivèrent au dixième siècle et que les Valaques sont seulement signalés au treizième; depuis mille ans la Transylvanie est une terre hongroise; jamais, dans les siècles passés, la légitimité de cette possession n'a été mise en doute; et aujourd'hui même les Roumains sensés et raisonnables ne l'y mettent pas. Il paraît que, dans certaines géographies roumaines, la grande Roumanie future a pour limite marquée la Tisza, mais c'est là une plaisanterie; j'ai plusieurs fois causé avec des professeurs roumains de Transylvanie, et ils ont toujours souri quand je leur parlais de cette prétention.

Une terre hongroise, par de puissantes traditions historiques de dix siècles, mais où les Roumains sont en légère majorité, tels sont les éléments du problème.

Il est bien certain que le Valaque ne sera jamais magyarisé ; pas un Magyar intelligent ne se leurre de cette espérance ; à supposer que le Valaque ne fût pas de tous les hommes le moins capable d'être assimilé par une race différente, qu'il ne fût pas solidement protégé par sa force d'inertie, les Magyars qui sont sept cent mille ne parviendraient jamais à magyariser douze cent mille Valaques. Mais il est non moins certain que la force seule, et seule la loi du sabre pourraient faire que la Transylvanie ne soit pas une terre hongroise. Il faut donc que Roumains et Hongrois vivent ensemble.

L'accord entre eux, qui paraît bien difficile, n'est pas impossible. On pourrait trouver le moyen de concilier les droits également incontestables de chacune des parties. La souveraineté hongroise doit évidemment s'exercer sur la Transylvanie. A l'heure où un mouvement fatal porte tous les Etats à la centralisation, où chacun

d'eux, sous la menace de la guerre, a l'obligation impérieuse de concentrer ses forces, de les avoir toujours en mains, de ne laisser subsister en lui aucun organisme dissident, qui donc peut faire à la Hongrie un grief d'obéir à cette loi ? Elle ne veut pas que la Transylvanie devienne une autre Croatie, mais ce désir n'est-il pas légitime ? La Croatie a des droits historiques ; elle a formé un Etat distinct, elle n'est pas habitée par des Hongrois, elle n'a jamais été une terre vraiment hongroise. Il en est tout autrement de la Transylvanie !

Si l'on admet ce premier point, et il est difficile de ne pas l'admettre, la plupart des griefs que les Roumains invoquent avec le plus de fracas, tombent d'eux-mêmes. Il est naturel que les Magyars exigent que leur langue, la langue officielle, soit parlée dans les écoles qu'ils payent, et enseignée un peu dans les écoles qu'ils laissent s'ouvrir librement. On l'y enseigne d'ailleurs si peu !

Naturel aussi qu'on la parle dans les gares, dans les administrations. Quel peuple agirait autrement ? et les Roumains, s'ils étaient les

maîtres, ne feraient-ils pas de même ? La manière dont ils en usent chez eux avec les Juifs qui les gênent, laisse même supposer qu'ils feraient mieux.

Qu'il y ait eu parfois, de la part des Hongrois, des mesures maladroites, c'est certain. Quelle administration n'est pas maladroite ? On peut même dire que la maladresse est le propre des administrations. En 1894, notamment, lors du fameux procès de presse, à propos du *Memorandum*, il semble que le Gouvernement aurait pû agir plus doucement, éviter tout cet esclandre qui ne servit qu'à poser les Roumains en victimes. Mais les Magyars avaient vu rouge ; les Roumains avaient porté le *Memorandum* à Vienne faisant mépris de leur capitale, de leur souveraineté, et l'on sait que sur ce point les Hongrois sont particulièrement chatouilleux.

Donc mesures maladroites, oui, parfois, mais brutales, organisant une oppression froide, dure, pareille à celle des Prussiens en Pologne, non, à aucun degré ! On ne le fera jamais croire à quiconque a vu sérieusement le pays.

Ceci dit, il n'en reste pas moins que les Rou-

mains ont, eux aussi, des droits considérables. Ils sont la majorité en Transylvanie ; c'est là chose très importante ; il est plus que juste qu'on les fasse entrer en compte, qu'on ait le plus grand souci de leurs désirs et de leurs besoins, qu'on évite de les froisser, de les heurter de front, surtout qu'on s'efforce par tous les moyens de les intéresser à la vie politique hongroise, qu'on les décide à sortir de la passivité (1).

Car c'est là la pire des solutions, la source presque unique du mal, et de ce mal, Roumains et Hongrois sont également responsables : les premiers, parce qu'ils ont choisi cette attitude ; les seconds, parce qu'ils en ont pris trop aisément leur parti.

Le prétendu remède ne guérit pas le mal, mais l'aggrave. Au lieu de discuter ensemble franchement et loyalement, de trancher à l'amiable les différends, chacun des deux se trouve vis-à-vis de l'autre en état de défiance perpétuelle ; avec

(1) Les Roumains ne prennent aucune part à la vie politique, ils se désintéressent des affaires de la nation. C'est ce qu'on appelle la passivité.

un pareil esprit, les moindres difficultés prennent aussitôt une gravité exceptionnelle. Les Hongrois devraient tout faire pour amener les Roumains à sortir de leur passivité, à envoyer leurs députés à Budapest.

Mieux vaudrait mille fois des discussions tumultueuses au Parlement, que cet isolement systématique d'une importante partie de la nation !

D'ailleurs, parmi les Roumains des jeunes couches, il m'a paru que certains penchaient à renoncer à ce système, et désiraient prendre part à la lutte politique. Un professeur roumain de Brasso critiqua sévèrement devant moi l'attitude observée jusqu'ici par son parti. D'autre part, depuis quelques années, les rapports semblent moins tendus et la querelle assoupie sinon apaisée. Moins de protestations, de clameurs et de brochures, plus de grands procès de presse, ni de memorandums retentissants ! Les langues méchantes prétendent que de l'autre côté des monts l'argent a cessé de couler.

Point d'argent, point de... Roumains protestant. Il vaut mieux croire qu'à la longue les esprits se sont assagis.

Ce qui, dans tout le détail de ce débat, me paraît le plus certain, c'est que le peuple lui-même, la masse des paysans, s'en désintéresse profondément. Seuls les professeurs, avocats, journalistes, prêtres s'agitent et se passionnent. Le peuple valaque est misérable, abêti par la misère et la superstition religieuse, parfaitement incapable d'accorder le moindre souci à toute autre chose que ses besoins matériels.

Il lui suffit d'avoir son maïs et son pope! C'est à lui donner plus de l'un et moins de l'autre que les préoccupations de ceux qui l'aiment devraient aller !

CHAPITRE XX

Serbes et Croates

Quand j'arrivai à Agram (Zagrab en hongrois, en croate Zagreb), la ville était encore sous le coup des troubles récents dont tous les journaux ont parlé ; l'état de siège était proclamé. Pas de théâtre et pas de musique ; pour la première fois depuis deux mois, je connus cette chose nouvelle, un souper sans tziganes. Presque tous les jours on jugeait des émeutiers ; les journaux et les gens s'en entretenaient. L'affaire était toute fraîche et j'allais me former d'elle une idée un peu nette : de loin j'avais mal compris ce qui s'était passé, et plus d'un sans doute s'est trouvé dans mon cas. La façon dont la presse présentait les événements n'était ni très claire ni, me semble-il, très impartiale ; sur un simple article d'un journal

serbe, des bandes de Croates avaient saccagé des boutiques, blessé ou tué des gens. Il fallait que ce peuple eût le sang bien chaud !

Je reprends très brièvement les faits : en août 1902 un journal serbe d'Agram, le *Srbobran* (défenseur des Serbes) publiait contre les Croates un article très violent : les Croates, disait le journal, ont l'audace de lutter contre les Serbes, qui sont plus nombreux et plus forts qu'eux ; il faut extirper ce qui reste de cette race misérable ! Le soir même une démonstration hostile eut lieu sous les fenêtres du journal, sans que cependant rien de grave arrivât. Mais le lendemain, la foule excitée envahit les maisons serbes, surtout les boutiques, et les mit à sac. Le moment était singulièrement favorable à l'émeute : toute la garnison aux manœuvres, le soin d'assurer l'ordre laissé aux seuls policiers de la ville, tout à fait impuissants devant la populace déchaînée ; le Ban, comte Khuen-Hedervary, se trouvait très loin, aux bains de mer d'Ostende.

Le chat est absent, les souris dansent ; et les Croates purent s'en donner à cœur joie : presque toutes les boutiques furent pillées, la plupart des

maisons serbes reçurent la visite des manifestants qui, d'ordinaire, enfonçaient les fenêtres, lançaient dans les appartements des cailloux et autres projectiles, le tout avec de grands hurlements et des vociférations formidables. Si par malheur le propriétaire s'avisait de riposter, sa demeure était saccagée ; la populace entrait, brisait tout et jetait les débris par la croisée. Il y a eu de part et d'autre beaucoup de blessés, mais surtout parmi les policiers.

Tels sont les événements ; il ne faut en diminuer ni en exagérer la gravité, comme fait chacun des deux partis : si vous questionnez un Croate, il vous dira qu'il ne s'est presque rien passé, que les seuls blessés ont été parmi les Croates et que les boutiquiers serbes, aussi voleurs que menteurs, ont grossi impudemment le chiffre de leurs dommages. Les Serbes et leurs amis parlent autrement : un journal de Saint-Pétersbourg, dans une apostrophe véhémente aux Croates, leur demandait s'ils ne rougissaient point d'avoir *recommencé la Saint-Barthélemy !*

Fort heureusement j'ai pu recueillir sur ces faits l'impression d'une jolie Parisienne établie à

Agram depuis quelques années, et la Parisienne est, comme chacun sait, un être mesuré et clairvoyant : « Sur la place Jellacic, me dit-elle (c'est la grande place d'Agram), on entendait tous les soirs des hurlements effroyables ; des bandes d'ouvriers avec le drapeau rouge s'en allaient par la ville, sur la piste des Serbes ; dans ma maison même, nous avons eu une horrible sérénade : l'appartement du rez-de-chaussée est occupé par un professeur serbe ; on a brisé les fenêtres à coups de poids volés dans les boutiques. Bref, on se serait cru chez les sauvages ! » Ce fut là le dernier mot de la jolie Parisienne, volontairement exilée en Croatie.

En effet, c'est une haine farouche, sauvage qui anime les uns contre les autres les Croates et les Serbes. Il est parfaitement vrai de dire qu'en ce moment les Croates haïssent beaucoup moins les Hongrois que les Serbes. La veille du jour de mon arrivée à Agram, il s'est passé au lycée de la ville, dans la classe de français, un fait extrêmement significatif. C'est le professeur lui-même, un Français, M. Sarrazin, qui me l'a rapporté. Le professeur exerçait ses élèves à la conversation

à propos de l'emploi de l'article. Il s'adresse à l'un d'eux et lui dit : « Vous, vous êtes Français, moi je suis Croate. » L'élève traduit aisément la première partie : « Vous, vous êtes Français. » Arrivé là, il s'arrête brusquement. « Comment, vous ne pouvez pas traduire une phase aussi simple ? » s'écrie le professeur étonné, car l'élève était intelligent. Celui-ci, poussé, crie tout haut : « *Mais je ne suis pas Croate, je suis Serbe.* » Les jeunes Croates de la classe trépignaient, écumaient, voulaient assommer l'audacieux. A grand'peine le professeur les maintint et trois ou quatre *s'évanouirent de rage*. Qu'on se représente ce que doit être cette haine, quand elle atteint chez les enfants ce paroxysme !

D'où vient cette haine entre des peuples de même race, parlant la même langue, sauf de légères différences de prononciation ? Les Serbes, fuyant la domination ottomane, se sont établis en Croatie au dix-septième et au dix-huitième siècle : ils sont cinq ou six cent mille, un peu moins du tiers de la population. Ce qui les sépare d'abord et avant tout, c'est la religion : les Croates sont catholiques ; les Serbes, grecs orthodoxes. Or, le

Croate est très religieux et même très clérical ; les prêtres, surtout les jésuites, ont sur lui une énorme influence. J'ai vu à Agram un très grand nombre d'églises et dans toutes celles où je suis entré des marques évidentes d'un culte ardent et méridional : les autels surchargés de Jésus, de Vierges au cœur saignant, des profusions d'ex-voto et de troncs. En gravissant la pente roide qui conduit dans la citadelle, au palais du Ban, je me souviens d'une petite chapelle installée sous un porche ; l'autel était là, sur la voie publique, accrochant pour ainsi dire les passants, retenant quelques moments ceux qui n'auraient pas le temps d'entrer à l'église. Chaque fois que j'ai passé par là, j'ai vu des femmes, des hommes agenouillés sur la terre et priant avec ferveur. Un autre fait prouve cette ardeur de religion : vous ne trouverez dans la ville que des statues de prêtres ou de généraux. Passionné pour la guerre, qui fut si longtemps son occupation habituelle, tout aussi passionné pour les choses de la foi, il porte dans l'une et l'autre le même fanatisme et la même exaltation ! De ce fanatisme à l'intolérance, il n'y a pas loin, et l'on comprend comment,

entre ces peuples de même race, déjà la religion seule creuse un fossé si profond.

A côté du conflit religieux, un conflit économique. Le Serbe, plus industrieux, plus actif que le Croate, a mis la main sur une bonne partie du commerce, qu'il partage avec l'Allemand et le Juif. Le Croate, lui, n'a pour le commerce ni aptitude, ni goût. Son désir et son rêve, c'est de servir l'État, d'être fonctionnaire ou soldat. Il est le fils des soldats laboureurs qui vivaient dans les *Confins militaires*. Pour défendre les frontières de l'empire contre les incursions des Turcs, on sait que l'Autriche s'était entourée d'une zone de protection, les confins militaires, dont les colons, tous soldats, soumis à la discipline militaire, quittaient, au premier signal de leurs chefs, la charrue pour l'épée. Or, les deux tiers de la Croatie actuelle étaient organisés en confins, et, chez le Croate d'aujourd'hui, l'amour du fonctionnarisme n'est que de l'atavisme, l'habitude contractée par les générations successives de vivre en servant l'État. Mais, en Croatie comme ailleurs, le service de l'État n'enrichit pas, et le Croate pauvre, voyant à côté de lui le Serbe

enrichi par le négoce, en prend volontiers de l'ombrage. Il regarde toujours le Serbe comme un intrus, un exilé qui s'est réfugié chez lui quand les Turcs le chassaient et qui, maintenant, mange son meilleur pain !

D'autres griefs viennent encore s'ajouter : les Croates reprochent aux Serbes de s'entendre trop bien avec les Hongrois, de pratiquer une politique égoïste et lâche d'opportunisme, de non-opposition, de trahir les Croates opprimés pour s'entendre avec les Magyars oppresseurs.

Lutte religieuse, lutte économique, lutte politique. Ce n'est pas tout encore : reste la lutte des cultures et des civilisations. Des Serbes et des Croates, lequel des deux, par la supériorité de la culture, mérite de diriger, de dominer l'autre? Les Serbes prétendent qu'ils ont donné aux Croates une langue littéraire, que sans eux les Croates en seraient encore à leur dialecte, à leur patois ; que s'il se formait dans le sud de l'Europe une union slave, ils en seraient les chefs désignés. Les Croates ne veulent pas entendre parler d'une Grande Serbie dans laquelle ils se fondraient. Ils veulent être et rester Croates uniquement. *La*

Croatie aux Croates, tel est le programme du nouveau parti politique qui traite de vieilleries et de sornettes les idées panslavistes et les rêves de Gay et de Strossmayer. La Croatie aux Croates, soit ; mais que deviennent les Serbes de Croatie ? « Les Serbes, répondent-ils, il n'y en a pas en Croatie. Tout homme de race slave né en Croatie est Croate, quelle que soit la religion qu'il professe. » Qu'on ne croie pas à une plaisanterie : j'ai entendu cette théorie dans la bouche de personnes très graves, les chefs politiques du parti jeune-croate. Parfois il arrive qu'un Croate catholique se fait grec orthodoxe. Aussitôt les Serbes de s'écrier que la Croatie compte un Serbe de plus. Mais les Croates s'indignent contre ce mensonge : pour eux, la religion toute seule ne fait pas la nationalité.

On voit à quelles subtilités la discussion descend, rien moins qu'à l'analyse critique du fameux concept de nationalité. Est-ce la religion qui constitue la nationalité, ou la langue, la race, les traditions historiques, les intérêts ? Lequel de ces facteurs est le plus important ? Y en a-t-il un qui soit déterminant ? Question bien embrouillée

pour un philosophe, à plus forte raison pour des partis politiques passionnés et partiaux.

En fait, et c'est le fait qui importe surtout, l'opposition s'accentue de plus en plus ; et de plus en plus elle fait paraître l'illusion et la chimère de ceux qui ont espéré fondre ensemble tous les Slaves du sud : Croatie, Hongrie, Bosnie, Serbie, Montenegro, Bulgarie. C'était peut-être un beau rêve, mais ce n'était qu'un rêve de littérateurs et de poètes. Pour les Croates et les Serbes, par le culte et la civilisation, l'esprit, les traditions historiques, les uns sont tournés vers l'Occident, les autres vers l'Orient. Vouloir les unir, c'était vouloir unir deux choses contraires, réconcilier Rome et Byzance !

CHAPITRE XXI

Croates et Magyars.

La situation nouvelle. — Visite au Ban. — L'opposition et ses griefs. — La censure. — La Mer. — Les souvenirs français et Napoléon.

L'état d'opposition violente que je viens de signaler entre les Croates et les Serbes a eu, entre autres conséquences, celle de modifier quelque peu les rapports des Croates et des Magyars. Par un retour curieux des choses, les Hongrois se trouvent vis-à-vis de la Croatie dans la même situation que l'Autriche a été vis-à-vis d'eux. Les divisions de leurs adversaires facilitent leur domination. Ils peuvent appliquer la maxime célèbre dont ils ont souffert : « *Divide et impera.* » C'est là

un grand changement tout à leur avantage. D'autre part, la lutte contre les Serbes absorbe en ce moment les Croates, les empêche de songer aux Hongrois. Pour ces deux raisons, l'opposition est assoupie.

Mais la question subsiste tout entière, et, dans les rapports entre la Croatie et la Hongrie, les même difficultés qui ont surgi surgiront. L'accord *Nagoda*, conclu entre les deux états, est réglé par la loi du 8 novembre 1873, modifiée en 1878. La Croatie est constituée en état indépendant, se gouvernant lui-même pour ce qui est de la justice, de l'administration intérieure, de l'enseignement et des cultes. La langue croate est reconnue comme langue officielle en Croatie ; le drapeau croate est également reconnu. Les affaires intérieures sont discutées au parlement national, qui se réunit à Zagrab ; le Ban est ministre responsable devant ce parlement. Les affaires communes se discutent au parlement de Budapest, où la Croatie députe quarante représentants.

On voit déjà la source des difficultés. Dans les affaires communes, chacun des contractants se

croira lésé par l'autre : les Hongrois prétendent que la Croatie y gagne, les Croates, qu'ils y perdent considérablement.

La situation du Ban est une situation impossible : il est en même temps gouverneur, fonctionnaire hongrois, investi de pouvoirs presque dictatoriaux, et ministre responsable croate. Comment concilier ces deux fonctions contradictoires ? Il y faut des merveilles de souplesse, d'habileté, et encore toujours l'un des deux partis se plaindra-t-il, bien heureux si ce n'est pas les deux. En Hongrie, j'ai entendu, dans la bouche de députés, de vertes critiques contre le Ban, qu'on accusait de mollesse. A Agram, c'est un autre son, je n'y étais pas depuis deux heures, qu'on me parlait de sa main de fer, qu'on me racontait combien peu il lui en coûte de décréter l'état de siège, de confisquer les journaux hostiles et d'emprisonner les gens. On rend l'homme responsable du mal qui incombe à la fonction. La vérité, c'est que la situation de la Croatie par rapport à la Hongrie n'est pas une situation nette, franche : ce n'est ni l'autonomie, ni la dépendance, c'est quelque chose d'intermé-

diaire, d'hybride, demi-liberté et demi-sujétion; c'est, dans toute la force du terme, un compromis. La Hongrie éprouve tous les inconvénients, toutes les difficultés de celui qui la lie à l'Autriche, et pourtant le lien est autrement lâche, la Hongrie est autrement autonome et forte. Il ne faut point s'étonner si ces inconvénients et ces difficultés existent dans celui qui lie à elle la Croatie.

Je rendis visite au Ban, comte Khuen-Hedervary. Après les jugements divers que j'avais entendu porter sur lui, je n'étais pas fâché de le connaître. Je trouvai un homme affable, souriant et accueillant, sans la moindre raideur administrative, plein d'une intelligente bonhomie. Au cours du long entretien que j'eus avec lui, je pus voir comme il connaît admirablement le pays qu'il gouverne. Il est né dans cette contrée, a fait ses études à Zagrab, et gouverne la Croatie depuis plus de vingt ans. C'est un des caractères et une des grandes qualités de la haute administration austro-hongroise, d'installer ses fonctionnaires à demeure. Voilà plus de vingt ans aussi que le comte de Kallay administre la Bosnie.

Le Ban me parla du passé de la Croatie, des

confins militaires et des conséquences qu'ils avaient causées. La plus importante fut de niveler les classes et de démocratiser la région. Au-dessous des officiers, les soldats colons furent tous égaux ; les seigneurs qui avaient des biens dans la contrée les abandonnèrent moyennant indemnité ; ainsi disparut cette aristocratie locale, qui avait été autrefois l'alliée des nobles hongrois dans leur lutte contre l'Autriche. Nous parlons de Jellacic, du soulèvement de la Croatie en 1848. Ce soulèvement fut l'œuvre d'un général, et seul un général pouvait réussir. Le peuple croate, façonné au militarisme pendant des siècles, fut aisément entraîné par lui.

La diète croate compte une majorité gouvernementale très forte ; parmi les partis d'opposition, le plus vigoureux et le plus actif est le parti radical jeune, parti national croate, qui a pour chef l'avocat M. Joseph Franck, directeur du principal journal d'opposition. J'allai voir M. Franck, qui me reçut on ne peut plus aimablement, et qui, avec son ami, M. Cumicic, me garda plus de deux heures, pour m'entretenir de la situation malheureuse de son pays et m'exposer ses griefs contre

le Gouvernement. Il serait trop long de les reproduire ici, mais ils peuvent se ramener à trois points essentiels :

1° Le Gouvernement corrompt les élections pour la diète ; le cens exigible pour les électeurs est plus élevé qu'en Hongrie, ce qui empêche injustement la plupart des Croates de voter. De plus le pouvoir agit sur les électeurs par tous les moyens, et Dieu sait si ces moyens sont nombreux. Aussi peut-on dire que la diète ne représente aucunement l'esprit et les tendances de la nation croate. Quand elle sert lâchement le Gouvernement oppresseur, il faut bien qu'on sache que ce n'est point du peuple, du vrai peuple qu'elle émane.

2° L'autorité viole les libertés essentielles des citoyens, notamment la liberté de la presse ; et ici M. Franck me met sous les yeux la preuve, son journal de la veille qui avait été confisqué. « Nous le sommes presque tous les jours, dit M. Frank (il est vrai que c'est une époque de crise, l'état de siège est proclamé à Zagrab), et voici comment les choses se passent : quand mon journal est imprimé, vers trois heures de l'après-

midi, j'en envoie plusieurs exemplaires à la censure. Celle-ci les lit, et à cinq heures, au moment où les paquets de journaux sont déjà à la poste, elle les arrête ou les laisse passer. Dans le premier cas, nous devons tirer le lendemain une deuxième édition et supprimer les passages incriminés. » M. Frank me montra cette deuxième édition du numéro de la veille ; dans la première page il y avait en blanc deux passages d'environ dix lignes ; l'article jugé dangereux était de M. Frank lui-même, sur la présence du Ban aux fêtes de Mathias Corvin à Koloszvar, et le discours qu'il y avait tenu. Le Ban avait dit que la Croatie s'associait à la glorification du grand roi Mathias. M. Frank relevait ces paroles, et déclarait que la Croatie n'avait cure de Mathias, roi de Hongrie. On avait laissé passer l'article, en supprimant deux courts passages, les plus violents. De même tout ce que le journal écrit contre les Serbes est rigoureusement supprimé.

3° Mais le grief capital, celui sur lequel M. Frank insista le plus, c'est le grief financier. Loin de reconnaître que la Croatie, laissée à elle-même, ne pourrait pas se suffire, qu'elle a besoin du secours

financier de la Hongrie, M. Frank prétend qu'elle est exploitée par la Hongrie. Je ne puis pas exposer par le menu son argumentation, ni entrer dans le détail de cette question si compliquée ; en matière financière, les chiffres seuls ont de la valeur, et il faudrait citer trop de chiffres. Pour donner une simple idée de cette complication, il me suffira de dire que les finances de la Croatie ressortissent à trois budgets : en tant qu'État indépendant, elle a un budget particulier ; elle entre dans le budget hongrois pour ses affaires communes avec la Hongrie ; enfin, elle participe au budget général de la monarchie austro-hongroise.

M. Frank m'a paru extrêmement convaincu ; il met dans la discussion beaucoup de précision et de clarté ; il est très versé dans ces questions financières, sur lesquelles il a écrit plusieurs brochures et prononcé de grands discours à Budapest. Ces discours et ces brochures se ramènent à ceci : prouver que la Croatie donne à la Hongrie plus qu'elle n'en reçoit.

Tels sont les griefs de ce parti. M. Frank me les exposa avec beaucoup de chaleur :

« Nous sommes très malheureux, me disait-il, c'est pour notre existence que nous combattons. » Que valent ces griefs ? Répondent-ils exactement aux faits ? Sur le premier point et le troisième, la situation politique et financière, je ne saurais me prononcer : il faudrait une étude approfondie de la question et un séjour très long dans le pays ; je me suis borné à dire très franchement ce que j'ai entendu. Mais je voudrais faire une remarque sur le deuxième point, la liberté de la presse. Je dois avouer que je fus surpris de trouver cette liberté aussi restreinte en Croatie ; c'était pour moi chose nouvelle sur une terre hongroise. Dans les pays où la question de nationalité se pose avec le plus d'âpreté, j'avais vu tous les journaux de l'opposition jouir d'une liberté absolue. La presse saxonne de Nagy-Szében et de Brasso, les feuilles pangermaniques du Banat de Témesvar, sont autrement violentes dans leurs attaques que les journaux croates d'Agram. Pourquoi ne pas accorder à tous la même tolérance ? Sans compter que la censure, telle qu'on l'applique, sert à si peu : on saisit les journaux à la poste et dans les cafés, mais tous

les abonnés de la ville les reçoivent de la main à la main, et, comme ils sont hommes, ils lisent tout numéro confisqué avec beaucoup plus de plaisir. Restent les abonnés de la campagne, qui eux trouvent des blancs dans leur journal ; mais leur curiosité piquée, leur passion politique, leur font deviner aisément ce que l'autorité a voulu cacher. De toute manière cette censure est inutile et maladroite.

« Voyez-vous, me disait M. Frank, quand je me séparai de lui, nous habitons un pays trop beau, trop bien placé, possédant un bien inestimable : la mer ; c'est là notre malheur. Tout le monde veut la Croatie parce que *la Croatie a la mer*. La mer ! c'est vers elle que tendent tous les peuples de l'Europe continentale : Autrichiens, Hongrois, Serbes, tous se ruent vers la mer, et nous nous trouvons sur leur chemin !

« Ah ! l'Illyrie, l'Illyrie ! se trouvera-t-il pour la ressusciter un autre Napoléon ! » et tout de suite il me parle de Napoléon, dont le culte est demeuré ici si vivace, Napoléon conçu comme un héros d'épopée, comme un demi-dieu puissant qui d'un signe lève tous les obstacles et réalise tous les désirs.

CHAPITRE XXII

Les mœurs politiques.
Un jour d'élections à Szatmàr.

De grand matin je pars à cheval pour Szatmàr; c'est le jour des élections pour la chambre des députés.

Sur la grande place, devant l'hôtel de ville, je remarque une affluence inaccoutumée, des paysans, quelques dames gantées, des prêtres, des agents de police très affairés, tenant tous à la main une grosse canne. A tout instant des voitures découvertes passent, décorées de drapeaux flottants, avec le nom et les couleurs du candidat. Car chaque candidat a sa couleur ; il fait dans sa circonscription une ample distribution de plumes de cette couleur, que ses électeurs accrochent à leurs chapeaux. Voitures, drapeaux, plumes et

couleurs, c'est un des modes les plus voyants, sinon les plus efficaces de la réclame électorale, qui ressemble étrangement à la réclame industrielle ; et cette réclame pourrait sembler un peu grotesque, n'étaient les souvenirs historiques qui l'expliquent et qui l'excusent : c'est un reste du passé, une survivance de cette vie politique si intense qui animait autrefois les comitats. Tous les nobles du comitat se réunissaient périodiquement au chef-lieu pour élire leurs fonctionnaires, leurs délégués à la Diète nationale ; parmi ces centaines de nobles, pour la plupart de pauvres gens, des paysans venus de tous les coins de leur comitat, à cheval, sur de méchantes charrettes, dans cette foule ardente et batailleuse, toujours prête à faire intervenir le sabre dans la discussion, quoi d'étonnant que la lutte électorale ressemblât à une lutte guerrière? Les partis politiques étaient comme des troupes ennemies, arborant l'une contre l'autre des cocardes et des drapeaux.

Je vois passer des hommes agités ayant au bras un brassard tricolore. Et je remarque que tout cela, voitures électorales et agents électoraux, débouche d'une petite rue au coin de la

grande place. C'est là le réservoir vers lequel je me dirige, la demeure de M. X..., le candidat gouvernemental qui sera certainement élu.

Au même instant, de la grande porte cochère ouverte à deux battants, sort un étrange et grotesque cortège : en tête une douzaine de gamins, pieds nus, morveux et sales, portant, fixés à de longues perches, des drapeaux du candidat, puis à quelque intervalle, tout un orchestre tzigane. J'avais souvent vu des musiciens tziganes au repos ; pour la première fois je les voyais en mouvement, et je dus bien constater que le mouvement ne leur valait rien. Le chef, important et cérémonieux, marque la mesure à ses hommes, qui tous ont accroché à leurs chapeaux la plume du candidat. Un pauvre diable sans souliers porte devant son ventre l'énorme contre-basse, et tout près le musicien tzigane jetant le bras et l'archet par côté, s'en va chercher, d'un geste irrésistiblement comique, les cordes de son instrument. Les tziganes jouent une sorte de marche qui n'est ni entraînante, ni triomphante, ni électorale. Pauvre tzigane, à quoi ne le fait-on pas servir ? Il berce la mélancolie rêveuse du fils d'Arpad, il

excite ses emportements passionnés ; dans ses orgies il mêle à la griserie du vin la griserie énervante de sa musique enfiévrée. Voilà qu'on l'associe encore aux factions électorales et qu'on le charge de ranimer le zèle des citoyens. Et toujours sur les traits de ce tzigane, de cet étrange et mystérieux tzigane, fils d'une race inconnue et méprisée, ce même air de soumission craintive, de flatterie obséquieuse et empressée.

Derrière les tziganes venait le gros des manifestants : c'étaient pour la plupart de pauvres hères marmiteux, tristement endimanchés ; deux ou trois messieurs à gros ventre, à l'air important, ayant au bras l'éternel brassard, fumant de gros cigares, s'étaient fait les condottieri de cette armée sans panache. Tout cela, encadré de beaucoup d'agents de police et d'une nuée de gamins, défilait par les rues et la grande place ensoleillée. En avant des tziganes, un personnage petit et chafouin,portant une redingote et un gros parapluie de serge, donnait par moment un signal ; gamins et manifestants de crier « éljen ! éljen ! » (vive ! vive !). Les gens se mettaient aux fenêtres, sortaient devant leurs portes pour voir passer

cette procession lamentable, qui tenait plus de la mascarade que des Panathénées. J'étais intéressé et je suivis par la ville cette faction ambulante de libres citoyens. Le cortège arriva devant une grille, les gamins aux bannières se rangèrent sur le trottoir, et les tziganes et les manifestants entrèrent dans la cour. C'était le lieu du vote. Là, tandis que les tziganes accéléraient le rythme, sous l'œil directeur du monsieur au parapluie, on accoupla les votants deux par deux, et on les conduisit en musique exprimer librement leur volonté.

Dans les rues beaucoup d'hommes ivres titubant chantant à tue-tête ; autour des débits d' « italok és pàlinka » (boissons et eau-de-vie), l'air est empuanti d'alcool. Pourtant les élections de cette année sont, à cet égard, un immense progrès sur les élections dernières. Le docteur X... nous racontait qu'autrefois, quinze jours avant et après, tous les votants étaient ivres-morts. Aujourd'hui il n'y en a plus que quelques-uns, et leur ivresse ne dure qu'un jour ou deux. Comment nier le progrès ?

CHAPITRE XXIII

La vie politique.

Séance orageuse au nouveau Parlement. — Le comte Apponyi, président de la Chambre des Députés. — François Kossuth, chef du parti de l'Indépendance.

La chambre des députés, pour la reprise de ses séances, inaugurait le nouveau Palais du Parlement ; ce somptueux palais de style gothique étale sur le quai du Danube tout un luxe moyenageux de clochetons, de flèches et d'ogives qui n'est pas sans détonner quelque peu dans ce quartier si moderne, au milieu des lourdes bâtisses carrées avoisinantes. Mais les Hongrois ont voulu faire grand, dépenser un nombre respectable de millions pour leur Parlement, qui

est, sans contredit, le plus magnifique de l'Europe. Une Hongroise fort spirituelle, mais apparemment trop économe, me disait l'autre jour : « C'est une folie de gaspiller ainsi l'argent quand il en manque pour tant d'autres choses plus utiles ; à la vue de ce beau palais, je songe aux défilés de l'armée turque où les officiers qui sont en tête sont couverts de brocard et de soie, scintillants de pierreries, tandis que les soldats qui viennent ensuite n'ont pas de souliers ! »

Quoi qu'il en soit, le jour de son inauguration le nouveau Palais a reçu le baptême du feu. Le député Barrabas, du parti kossuthiste, y a prononcé de violentes paroles à l'adresse des ministres et, par delà les ministres, du roi lui-même : « Où est le roi, s'est-il écrié ? Pourquoi n'est-il point à cette séance d'ouverture ? Il ne vient en Hongrie que pour passer des revues ou distribuer des titres. Hélas ! tout se met contre la Hongrie et en premier lieu la volonté du roi. » Et M. Barrabas a continué, critiquant durement le premier ministre de Szell, lui reprochant d'avoir froissé le sentiment national en refusant toute participation aux fêtes de Kossuth ; il a

terminé par cette énergique déclaration : « Quant au compromis douanier, nous n'en voulons à aucun prix, et pour empêcher qu'on le vote, nous emploierons tous les moyens. » Grand et fort, le teint jaune, le visage légèrement criblé de marques de petite vérole, l'air rude et décidé, le député Barrabás laissait tomber dans cet auditoire de premières, parmi les belles dames des galeries venues comme pour un gala, ses paroles agressives et ses menaces éclatantes comme un coup de clairon. Personne ne s'attendait à cette charge furieuse ; les gens modérés et graves criaient au scandale ; M. de Szell, pris à l'improviste sur cette épineuse question Kossuth, qui a déjà causé la chute de plusieurs ministères, n'avait certes pas la partie belle. De l'avis unanime, il s'en est très habilement tiré. Il a distingué en Kossuth deux hommes : le défenseur des libertés constitutionnelles, devant qui tout Hongrois doit s'incliner ; le révolutionnaire, qui a proclamé l'incompatibilité entre la dynastie des Habsbourg et le trône de Hongrie et à qui il ne pouvait rendre hommage, lui, le premier ministre, conseiller intime du roi. Par cette distinction ingénieuse,

plus ingénieuse que vraie, mais qui avait le grand mérite de ménager habilement le chou et la chèvre, les exigences du sentiment national et l'ombrageuse susceptibilité du roi, M. de Szell a esquivé le grain.....

J'ai rendu visite à M. le comte Albert Apponyi, président de la Chambre des députés et le meilleur orateur du Parlement. Extraordinairement grand et sec, avec une belle tête grave encadrée d'une longue barbe, la voix claire et bien timbrée, le comte Apponyi parle le français admirablement, comme je n'ai jamais entendu un étranger le parler. Je mets l'entretien sur le sujet qui m'a surtout intéressé dans mon voyage : la question des nationalités ; le comte Apponyi se montre optimiste : « J'ai bon espoir, me dit-il : les nationalités, en Hongrie, n'ont pas de base historique ; nous n'avons pas affaire à un peuple comme les Tchèques, ayant un grand passé et des traditions d'autonomie. La question des nationalités est tout autre chez nous qu'en Autriche. Un de vos écrivains politiques, publiciste à la *Revue des Deux Mondes*, s'obstine, dans ses études sur la monarchie austro-hongroise, à

compter ensemble les Slaves d'Autriche et ceux de Hongrie. C'est purement absurde, aussi absurde que si l'on additionnait des pendules et des moutons !

« ... Et puis les Magyars ont sur les autres races de leur royaume une supériorité intellectuelle écrasante. Nous sommes, comparativement à elles, environ 50 p. 100 ; mais si l'on tenait compte non point du nombre, mais des capacités, nous serions de 80 à 90 p. 100. »

A propos des menées pangermaniques du Banat : « Je connais bien les Souabes du Banat, me dit-il : je les ai beaucoup *travaillés*, du temps où j'étais de l'opposition. Ce sont des amis fidèles des Hongrois. La campagne malsaine poursuivie par quelques journalistes n'aura pas de prise sur eux. »

Sur les Saxons de Transylvanie : « Il faut distinguer, me dit-il, entre les sujets loyaux et les traîtres. Ceux-ci, qui sont une minorité infime, compromettent malheureusement ceux-là, font tort aux revendications souvent justes de la majorité du peuple. Les Saxons sensés et prudents devraient répudier énergiquement ces frères

égarés. C'est comme parmi les populations allemandes d'Autriche : la plus grande partie restée fidèle à son empereur ne veut pas entendre parler du pangermanisme et de l'union avec l'Allemagne. Malheureusement, elle ne désavoue pas assez catégoriquement les énergumènes qui prêchent des doctrines insensées. »

Passant aux questions parlementaires, nous parlons du dernier incident de la Chambre, du discours de M. Barrabas. « L'opposition a voulu lancer un pétard, me dit-il, mais ce pétard a fait long feu, M. de Szell a tout déjoué. » Le comte Apponyi me fait alors un grand éloge du premier ministre : il vante sa bravoure et son énergique franchise. « C'est un homme qui veut fermement ce qu'il veut : rien au monde ne l'en ferait démordre. Il m'a tenu au courant des négociations pour le compromis, et je sais quelles qualités de sang-froid, de persévérance il y a déployées. On peut avoir confiance en lui : il ne trahira pas les intérêts du pays. »

Mais ce fameux compromis dont on parle tant, aboutira-t-il enfin ? Ici le comte Apponyi n'est plus optimiste : « Tout fait prévoir que non, me dit-

il. La question du compromis douanier est devenue une question politique par la faute du Parlement autrichien. Dans ces conditions, l'insuccès est presque certain ; le *statu quo* sera prolongé. »

« Et quel serait, à votre avis, l'effet d'une rupture douanière entre les deux pays ? » Ma question à brûle-pourpoint n'est pas sans gêner un peu le comte. Il donne un léger coup de barre et esquive ce sujet délicat. « Les lois économiques sont si complexes, me dit-il ; comment pourrait-on d'avance en déterminer le jeu ? Agriculture, industrie, commerce, tout est mêlé là-dedans. Non, vraiment, je ne sais pas. »

Je prends congé du comte Apponyi, après avoir admiré au cours de l'entretien la finesse de ses idées, l'expression précise et élégante qu'il leur trouve immédiatement, surtout sa tournure d'esprit philosophique. M. Apponyi a une tendance naturelle à passer des faits aux idées générales, au milieu desquelles il se sent à l'aise et qu'il manie en virtuose. Pour un homme politique, absorbé, retenu par mille préoccupations pratiques, ce n'est pas là un mince mérite.

Le même jour j'ai vu M. François Kossuth, chef du parti de l'indépendance. De forte corpulence, à l'encolure puissante, tempérament sanguin, M. Kossuth me reçoit dans son luxueux cabinet de travail, dont les murs sont tapissés de quantité de portraits représentant tous la même personne : sa femme défunte, une Anglaise épousée pendant l'exil. Tout de suite nous parlons du compromis ; c'est le sujet du jour : « Le compromis, me dit-il catégoriquement, ne se fera pas et ne peut pas se faire : ou il lésera la Hongrie, dans ce cas mon parti, par tous les moyens, empêchera qu'il soit voté ; ou il ne la lésera pas, et alors jamais le Parlement autrichien ne le votera. C'est un dilemme dont on ne peut pas sortir. Du terrain économique la question est passée sur le terrain politique. Les Tchèques se servent du compromis, du grand désir qu'a l'empereur de le voir conclure, pour obtenir des concessions ; si on les leur fait, les Allemands crieront. Alors, on va maintenir arbitrairement le *statu quo* pendant six ans et, à ce moment, ce sera la rupture douanière que nous désirons. Nous voulons l'indépendance économique, cer-

tains que l'indépendance économique amènera, à bref délai, l'indépendance politique. Notre parti est puissant, capable de renverser le ministère quand il le voudra. Mais à quoi bon, tant que nous n'avons pas la majorité ? » A son tour, M. Kossuth loue le premier ministre, M. de Szell, son adversaire. « C'est un homme remarquable, dit-il, et qui, dans tous les pays, y compris la France, aurait été au premier rang. » A propos de l'incident récent de la Chambre : « L'attaque, me dit-il, n'était nullement préméditée. M. Barrabas a simplement traduit l'indignation nationale contre le Gouvernement qui a refusé de s'associer aux fêtes de mon père. La thèse qu'a soutenue M. de Szell peut vous sembler ingénieuse, mais elle est fausse historiquement : pas un seul moment mon père n'est sorti de la légalité : ses actes ont toujours été conformes à la Constitution hongroise. » Et alors M. Kossuth reprend toute l'histoire de la Révolution ; avec beaucoup de chaleur et une véritable éloquence, il m'expose le rôle de son père, me montre que le révolutionnaire, le violateur des lois et de la Constitution, ce ne fut pas lui, mais la cour de Vienne !

Je lui demande son avis sur le mouvement pangermanique en Autriche. Il ne me cache pas qu'il croit à la main-mise de l'Allemagne sur les provinces allemandes de l'Autriche. « Il se produit à Vienne, me dit-il, des manifestations significatives : Un beau jour, sans qu'on s'y attende, des milliers d'hommes défilent par les rues, sans un chant, sans un cri ; ils portent tous le même emblème : ce sont les soldats dévoués du pangermanisme.

— Mais, lui dis-je, n'est-ce pas pour la Hongrie une éventualité menaçante ? Devant cette Allemagne formidablement agrandie, la Hongrie pourrait-elle rester vraiment indépendante ?

— Nous n'avons rien à craindre des Allemands, me répondit-il, ils savent bien que nous serions un morceau trop dur à digérer. »

A ces mots, je prends congé de lui.

Sur ces deux entretiens avec ces deux hommes d'État, il y aurait bien des remarques à faire ; j'en voudrais formuler une très brièvement à propos du pangermanisme. On a pu voir que là-dessus les déclarations de M. Apponyi et Kossuth étaient différentes et même contradictoires.

Le comte Apponyi ne croit pas à la victoire du pangermanisme en Autriche et ne désire pas cette victoire. M. Kossuth non seulement y croit, mais n'en attend rien de mauvais, tout au contraire. Quand on y réfléchit, c'est dans la logique de son parti, le parti de l'indépendance : tout ce qui affaiblit l'Autriche, par contre-coup libère la Hongrie. Cette divergence des deux hommes sur une des questions les plus graves est essentielle, et l'on ne saurait trop en souligner l'importance.

CHAPITRE XXIV

Le Compromis douanier.

LES PÉRIPÉTIES DU COMPROMIS ; SA CONCLUSION EST UN COUP DE THÉATRE. — LES INTÉRÊTS MIS EN JEU. — CE QUE DISENT LES PARTISANS DE LA SÉPARATION.

Aux termes du compromis de 1867 « *la communauté des affaires commerciales ne résulte pas de la pragmatique sanction*, d'après laquelle les pays de la couronne de Saint-Etienne, étant indépendants des autres pays gouvernés par le souverain, ont le droit de prendre, par l'organe de leur Gouvernement responsable et de leur législature, telles mesures que bon leur semble et, *par conséquent, de s'entourer de lignes douanières* ». Ainsi la Hongrie pourrait

quand elle voudrait cesser la communauté de douanes avec l'Autriche. L'arrangement, le compromis douanier qui lie ensemble les deux états est renouvelable tous les dix ans. Il expirait cette fois le 31 décembre 1897. Depuis lors, malgré tous les efforts tentés, tous les pourparlers entrepris, les deux partis contractants n'avaient pas pu se mettre d'accord.

Les négociations ont commencé le 3 janvier 1895 et le 31 décembre 1902 elles n'avaient pas encore pris fin. Elles ont duré sept ans moins trois jours. Les réunions des ministres ont été au nombre de 213, dont 143 tenues en Autriche et 70 en Hongrie (1). Enfin ce tournoi fantastique a été dignement clôturé par une conférence de dix heures ! Vingt fois les journaux ont annoncé la rupture des négociations, pour annoncer leur reprise quelques jours plus tard. Les deux premiers ministres attelés à cette ingrate besogne se découragaient, offraient leur démission à l'empereur, qui la refusait.

La conclusion fut un vrai coup de théâtre, qui

(1) C'est le correspondant viennois du *Temps* qui envoie au journal cette amusante statistique.

surprit tout le monde. La veille encore, le 30 décembre 1902, la rupture entre le ministre autrichien, M. de Koerber, et le ministre hongrois, M. de Szell, paraissait définitive et de nouveau leur démission était annoncée. Le lendemain, sur l'invitation de l'empereur, les pourparlers recommençaient et n'aboutissaient pas. M. de Szell, qui devait irrévocablement rentrer le soir même à Budapest allait à son hôtel pour boucler sa valise. On le rappelait ; il s'abouchait avec son collègue et n'arrivait à rien. M. de Szell retournait à sa valise. De nouveau il était rappelé, et cette fois enfin l'accord pouvait se faire. Dans l'intervalle l'archiduc héritier François - Ferdinand avait rendu visite à M. de Koerber.

Ç'a été, dans toute la force du terme, un dénouement par le *deus ex machina*. Nul doute que l'empereur, par l'intermédiaire de l'archiduc héritier, n'ait exercé sur le ministre autrichien une pression énergique, pour l'amener à céder. Aussi les journaux de Vienne ont-ils, à la nouvelle de cet arrangement, laissé paraître peu de joie! Dans le discours qu'il a tenu le lendemain à Budapest, M. de Szell a dit qu'il n'y avait dans

cette bataille, ni vainqueur, ni vaincu ; tout au moins y a-t-il des gens plus ou moins contents ; l'impression générale parut être qu'on est moins content à Vienne qu'à Budapest (1).

Pour saisir la gravité exceptionnelle des intérêts mis en jeu, il suffira de savoir qu'en 1891, la Hongrie importait de l'Autriche pour 420 millions de florins (2) sur 503 millions d'importation totale, soit les 84 p. 100 ; elle exportait en Autriche 412 millions sur 545 millions d'exportation totale, soit le 75 p. 100. En 1901, elle importait 905 millions de couronnes soit le 79 p. 100 de son importation totale et exportait 879 millions, soit les 71 p. 100. Comme on le voit, c'est de la totalité presque de sa vie économique qu'il s'agit.

Les adversaires de l'union douanière avec

(1) Excepté, naturellement, ceux qui, partisans de la séparation douanière, répudient tout arrangement, si favorable serait-il. A l'heure où j'écris ces lignes, on ignore encore la teneur du compromis. M. de Szell interpellé par M. François Kossuth est resté impénétrable. D'après un bruit qui court, M. le comte Apponyi aurait déclaré à un journaliste viennois que la Hongrie serait *forcément* contente.

(2) Le florin vaut 2 couronnes (environ 2 fr. 10) ; les anciennes statistiques comptent en florins.

l'Autriche se préoccupent surtout de l'industrie : « Tous les efforts des Hongrois intelligents, disent-ils, doivent tendre à doter d'une industrie la Hongrie, pays agricole. La Hongrie a tout ce qu'il faut pour une industrie nationale florissante : les matières premières en grand nombre, la main-d'œuvre à bas prix ; elle trouvera des capitaux quand elle voudra. Mais tant qu'elle sera liée économiquement à l'Autriche, elle n'aura jamais d'industrie. Le Gouvernement aura beau faire, encourager par tous les moyens, exemptions d'impôts, commandes de l'État, l'industrie naissante, jamais cette industrie naissante ne pourra lutter contre la forte industrie autrichienne. Seule la rupture avec l'Autriche, et un système protecteur adroitement combiné, pourraient protéger efficacement ses débuts. L'Autriche et la Hongrie forment en ce moment, au point de vue économique, un État un ; or, cet État produit, pour ce qui est des articles industriels, autant et plus qu'il ne peut consommer. Comment veut-on que de nouvelles sources de production puissent s'ouvrir ?

Mais, dira-t-on, la Hongrie vend ses produits

agricoles à l'Autriche, il est juste qu'elle lui achète en retour ses produits industriels.

Point du tout, répondent les autres. Même après la rupture douanière, l'Autriche nous prendrait nos produits, car elle n'en trouverait nulle part à meilleur compte, et si elle ne les prenait pas, nous n'aurions pas de peine à les écouler ailleurs. Au demeurant, quand nous aurons une industrie, notre pays plus riche, plus peuplé, consommera davantage, et nous serons moins obligés de vendre à autrui. Tout réside pour nous dans ce point : avoir une industrie. Dans la lutte économique d'aujourd'hui une nation sans industrie est une nation perdue.

Avec sa magnifique position géographique, voit-on le développement de la Hongrie si elle possédait une industrie nationale ? A la porte du monde Balkanique, sur la route directe de l'Orient, elle trouverait du premier coup et aux meilleures conditions des débouchés faciles et une clientèle assurée.

Il semble bien, à se tenir au point de vue strictement économique, que les adversaires de l'Union ont raison. Les chiffres sont là : en

1891 (1), la Hongrie achète à l'Autriche 150 millions de florins de tissus seuls, près du tiers de son importation totale, 25 millions de modes et confections, 15 millions de produits métallurgiques, 32 millions de quincaillerie.

En 1901, si l'on consulte la statistique commerciale, on voit que les 8/10 de l'importation totale en Hongrie représentent des objets fabriqués entièrement ou à moitié, c'est le signe d'une industrie presque nulle. Sur ces 8/10, 7/10 au moins sont fournis par l'Autriche. Voici quelques chiffres détaillés : la Hongrie en 1901 importe pour 185 millions de couronnes de cotonnades ; sur ces 185 millions, environs 170 viennent de l'Autriche, de même pour les lainages ; sur les 70 millions de vêtements, lingerie, articles de mode, je trouve que l'Autriche entre pour 69 millions. C'est surtout pour les produits de l'industrie textile que la Hongrie est absolument tribu-

(1) J'ai pris ces chiffres dans le livre de M. Vautier : *La Hongrie économique*, Paris, 1893 ; et, pour l'année 1901, dans le *Commerce extérieur des pays de la couronne hongroise en* 1901, Rapport du ministère du Commerce hongrois, Budapest, Imprimerie de la Société anonyme Athenæum.

taire ; pour l'industrie métallurgique, elle est en train de s'affranchir.

D'autre part, la Hongrie achète plus à l'Autriche qu'elle ne lui vend, proportionnellement au chiffre total de ses achats et de ses ventes ; en 1891, la différence au profit de l'Autriche était d'environ 70 millions de florins ; en 1901, les choses n'ont pas beaucoup changé, la proportion reste à peu près la même.

Enfin, en laissant de côté les chiffres, il n'est pas d'étranger voyageant en Hongrie qui ne soit frappé de la cherté excessive d'un grand nombre d'objets qui viennent tous d'au delà des frontières et sont par cela même hors de prix. Aussi le parti de la rupture recrute-t-il de plus en plus des adhérents, et ceux qui refusent de se rendre à ses idées refusent, le plus souvent, non pour des raisons économiques, mais pour des raisons politiques.

Car la question du compromis douanier est plus qu'une question économique, elle est une question politique : La Hongrie et l'Autriche, disent beaucoup de gens, n'ont que déjà trop de tendance à diverger, à poursuivre chacune pour

son compte sa destinée. La séparation douanière ne ferait qu'accentuer, qu'aggraver cette divergence. Pour être entièrement convaincu de cette vérité, il ne faut que regarder quel est le parti en Hongrie qui réclame à cors et à cris la séparation : c'est le parti de l'indépendance, de l'indépendance à tous les égards, aussi bien politique qu'économique. Voilà pourquoi le vieil empereur tenait tant à ce compromis, voilà pourquoi il n'a rien épargné pour le faire conclure. « Le seul triomphe, a dit M. de Szell dans son discours, a été pour cette idée que deux pays comme l'Autriche et la Hongrie, qui sont unis par la personne d'un souverain commun et par des liens indissolubles, font sagement de s'efforcer de maintenir entre eux un régime économique commun. »

C'est parler raisonnablement, mais il n'est pas certain que cette idée triomphera toujours !

CHAPITRE XXV

Les rapports de la Hongrie et de l'Autriche.

CE QU'ON PEUT ATTENDRE DE L'AVENIR. — LA SÉPARATION SERVIRAIT-ELLE A LA HONGRIE ?

Il faut maintenant essayer de répondre à cette question qui est la conclusion naturelle du livre : Dans quel sens iront les rapports de la Hongrie et de l'Autriche ? Question obscure et troublante s'il en fut, dans laquelle tout ce qu'on peut faire, c'est de déterminer quelques tendances probables en s'appuyant sur des faits certains.

D'abord les rapports économiques ; ce que j'ai dit dans mon précédent chapitre, laisse entrevoir assez clairement que sur ce point les deux États tendent à se séparer. En Hongrie, le nombre de ceux qui veulent cette séparation s'accroît tous les jours, même parmi les députés libéraux,

même parmi les sujets les plus loyaux de l'empereur ; ils estiment que l'intérêt n'a rien à voir avec le sentiment. On a pu, au prix d'efforts invraisemblables, éviter cette fois la rupture (encore l'arrangement n'est-il pas ratifié par les Parlements des deux pays, ce qui à Vienne n'ira pas sans obstacle) ; il me paraît difficile qu'elle le soit la fois prochaine.

Mais, à mon avis, la séparation économique ne sera nullement le prélude d'une séparation politique, comme beaucoup le pensent. Les sentiments des Hongrois envers l'Autriche, c'est-à-dire envers les Habsbourg, sont chose très complexe : il y a de la haine chez quelques-uns, chez beaucoup de la rancune, de la mauvaise humeur, mais chez la plupart, malgré tout, de l'attachement. La Hongrie a été pendant des siècles mariée de force à un époux autoritaire et brutal, elle vient à peine de recouvrer sa liberté, elle est encore dans la période où l'on se souvient des mauvais traitements passés. Mais ce souvenir ira décroissant et, comme à l'heure qu'il est, elle a dans le ménage souvent voix prépondérante, et qu'elle le sent bien, elle s'accoutumera peu à peu à considérer ce ménage non plus à tra-

vers les brumes sanglantes du passé, mais dans la clarté sereine du présent. Elle n'en avait jusqu'ici vu que les inconvénients, elle en verra, elle en voit déjà les avantages.

Jusqu'en 1867, la force seule présidait aux rapports de la Hongrie et de l'Autriche. La volonté de l'empereur appuyée sur le glaive maintenait dans l'obéissance tous les États disparates de son empire. Quand cette force faiblit, l'empereur dut absolument faire droit aux justes réclamations du plus puissant de ces États, la Hongrie.

Il ne le fit que contraint par une nécessité impérieuse, la défaite. Les Hongrois le savent bien, c'est pourquoi ils sont si ombrageux et défiants, si prompts à s'alarmer. Ils ont mis des siècles à obtenir ce qu'ils demandaient ; le grand effort où ils se sont tendus se poursuit encore, même quand le résultat est en majeure partie atteint. Ils cherchent de toutes manières à rendre ce résultat définitif.

Aussi à ne voir que l'apparence, cet effort de libération toujours plus grande qui continue, on pourrait croire que, par une tendance fatale, la Hongrie marche à la séparation complète ; mais

il n'en est rien : cet effort est beaucoup plus une habitude léguée par le passé, comme un effet de la vitesse acquise, qu'un résultat naturel des conditions présentes. Il n'est plus capable de pousser la Hongrie aux résolutions violentes, à un divorce qui serait contraire à ses intérêts.

Car ses intérêts véritables (1), à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, lui commandent de ne pas rompre avec l'Autriche. Les Hongrois ne sont que la moitié de la population totale en Hongrie ; pour reprendre la distinction des pangermanistes, *Magyars* et *Ungar* sont en nombre à peu près équivalent. Que du côté des Magyars unis contre des adversaires divisés, sans aucune communauté de langue, de race, d'aspirations, la puissance soit considérablement plus grande, c'est évident, mais toujours est-il qu'il y a là un facteur important dont il faut soigneusement tenir compte. Le rôle que ce facteur a joué en 1848 doit être pour les Hongrois un avertissement. Or, les *Ungar* ne veulent pas d'une Hon-

(1) Je ne parle pas du côté économique envisagé plus haut. Une rupture économique ne rendra pas plus difficiles les relations entre les deux États ; elle les facilitera peut-être en supprimant des motifs de plaintes incessantes et de débats troublants.

grie séparée de l'Autriche. Perdant l'Autriche, il leur semble qu'ils perdraient leur soutien, leur défenseur contre les Magyars, qu'ils seraient livrés pieds et poings liés à ces derniers. Que cet état d'esprit soit légitime ou non, peu importe, il existe, et des faits innombrables le prouvent. En 1895, les Valaques, quand ils se croient tyrannisés par les Hongrois, portent à l'Empereur leur fameux Memorandum. Les Saxons ont le culte de l'empereur conçu comme un dieu lointain et puissant qui protège contre les maîtres présents. Les Croates ne tiennent guère plus aux Autrichiens qu'aux Hongrois, mais ils tiennent essentiellement à avoir affaire aux deux et non à un seul. Et ainsi, le jour où les Hongrois voudraient rompre, ils auraient à lutter contre des ennemis du dedans autant que contre ceux du dehors. La paix, la tranquillité extérieures, gages d'une prospérité croissante, leur commandent de rester amis de l'Autriche.

Mais c'est encore à l'extérieur, que les raisons sont les plus fortes. La Hongrie, réduite à elle seule, affaiblie par des divisions intestines, ne serait, au centre de l'Europe, qu'un petit État.

Placée entre deux grandes puissances, la Russie et l'Allemagne, dans une admirable situation géographique, au point central où convergent les principales routes de l'Europe, sur le chemin direct de l'Orient, cette situation privilégiée serait précisément sa perte : elle resterait difficilement neutre, entièrement indépendante, il lui faudrait bon gré mal gré subir une de ces deux influences, l'influence allemande ou l'influence russe. L'heure n'est pas aux faibles unités, mais aux forts groupements. La Hongrie ne gagnerait rien à s'être séparée de l'Autriche, si elle devait s'unir à l'Allemagne ou à la Russie.

Elle y perdrait au contraire considérablement. Car avec l'Allemagne, la Russie, elle serait dans la situation du faible vis-à-vis du fort ; avec l'Autriche, elle est dans la situation du fort vis-à-vis du faible ; parmi les peuples opposés qui constituent l'Autriche, Allemands, Tchèques, Polonais, etc., aucun n'a une supériorité indiscutable, une prépondérance marquée. Nul ne peut prétendre à l'hégémonie ; les Hongrois, eux, dans leur pays, détiennent cette hégémonie, ils conduisent le royaume transleithan et par là

leur influence est naturellement prépondérante dans l'ensemble de la monarchie.

Pour beaucoup, la solution de la question autrichienne est dans une fédération des peuples de l'Autriche. Le malheur est que ces peuples ne se fédéreront pas d'eux-mêmes : ils n'ont fait jusqu'ici que se combattre et se haïr, ils n'apprendront pas ainsi d'un seul coup à s'entendre et à s'aimer. Le souverain seul serait capable d'imposer cette fédération et de la maintenir. Une fois rompu le lien dynastique, le groupement serait bien vite disloqué. Il faut à cet empire un souverain puissant et un souverain intelligent. Et c'est bien là ce qui rend si obscur, si incertain ce problème austro-hongrois. La puissance, on peut compter que l'empereur ne la perdra pas de sitôt : la Hongrie elle-même la lui fournira, et ce ne sera pas la première fois qu'elle aura sauvé les Habsbourg, mais l'intelligence, la vision claire dans ce chaos, la résolution sage et prudente dans ce perpétuel ébranlement de passions déchaînées, qui donc peut être sûr qu'elles seront l'apanage du souverain, que même le monarque de demain les possédera ?

TABLE DES MATIÈRES

9-2-03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-12 à 3 fr. 50. — Volumes in-8 à 5, 7, 10 et 12 fr.

HISTOIRE GÉNÉRALE

Histoire diplomatique de l'Europe (1814-1878), par *A. Debidour*. 2 vol. in-8. 18 fr. »

La question d'Orient, par *Ed. Driault*, préf. de *G. Monod*. 1 v. in-8. 2ᵉ éd. 7 fr. »

Les Problèmes politiques et sociaux à la fin du xixᵉ siècle, par *Ed. Driault*. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. »

Les relations de la Chine avec les puissances occid., par *H. Cordier*. T. I (1861-1875), 1 v. in-8, 10 fr.; t. II (1876-1887), 1 v. in-8, 10 fr.; t. III (1888-1901), 1 vol. in-8. . . . . 10 fr.

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par *H. de Sybel*. Trad. par Mlle Dosquet. 6 v. in-8. Chac. 7 fr. »

FRANCE

La Révolution française, résumé historique, par *H. Carnot*. In-12. . 3 fr. 50

Études et leçons sur la Révolution, par *A. Aulard*. 3 vol. in-12. Ch. 3 fr. 50

Les campagnes des Armées françaises (1792-1815), par *C. Vallaux*. 1 vol. in-12, avec cartes dans le texte. . . . 3 fr. 50

Napoléon et la Société de son temps, par *P. Bondois*. 1 vol. in-8. . 7 fr. »

Histoire de dix ans (1830-1840), par *Louis Blanc*. 5 vol. in-8 . . . . . . 25 fr. »

Histoire du parti républicain en France (1814-1870), par *G. Weill*. 1 vol. in-8. 10 fr.

Histoire du second Empire (1848-1870), par *Taxile Delord*. 6 v. in-8. Chac. 7 fr. »

Histoire de la troisième République, par *Edg. Zevort* : I. La présidence de M. Thiers. 2ᵉ éd. 1 vol. in-8. . . 7 fr. »

II. La présidence du Maréchal. 2ᵉ éd. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. »

III. La présidence de Jules Grévy. 1 vol. in-8 . . . . 7 fr. »

IV. La présidence de Carnot. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. »

Les colonies françaises, par *Paul Gaffarel*. 1 vol. in-8. 6ᵉ édition. . . 5 fr. »

La France hors de France, par *J.-B. Piolet*. 1 vol. in-8. . . . . 10 fr. »

L'Algérie, par *M. Wahl*. 3ᵉ édition. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr. »

Les civilisations tunisiennes, par *P. Lapie*. 1 vol. in-12. . . . 3 fr. 50

L'Indo-Chine française, par *J.-L. de Lanessan*. In-8 avec 5 cartes. . 15 fr. »

Les rapports de l'Eglise et de l'État en France, par *A. Debidour*. 1 v. in-8. 12 fr.

Histoire de la Liberté de conscience en France, depuis l'Edit de Nantes jusqu'à Juillet 1870, par *Bonet-Maury*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr. »

ANGLETERRE

Histoire de l'Angleterre, depuis la reine Anne, par *H. Reynald*. In-12. 3 fr. 50

Le Socialisme en Angleterre, par *A. Métin*. 1 vol. in-12 . . . . 3 fr. 50

ALLEMAGNE

Histoire de la Prusse, depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa, par *Eug. Véron* et *P. Bondois*. In-12. 6ᵉ ed. . . . . 3 fr. 50

Histoire de l'Allemagne, depuis la bataille de Sadowa, par *Eug. Véron* et *P. Bondois*. In-12. 3ᵉ edit. . . . . 3 fr. 50

Origines du socialisme d'État en Allemagne, par *Ch. Andler*. 1 vol. in-8. 7 fr.

La démocratie socialiste allemande, par *Edg. Milhaud*. 1 vol. in-8. 10 fr. »

La Prusse et la Révolution de 1848, par *P. Matter*. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

AUTRICHE-HONGRIE

Histoire de l'Autriche, depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours, par *L. Asseline*. 1 vol. in-12. 3ᵉ édition. . 3 fr. 50

Les races et les nationalités en Autriche-Hongrie, par *B. Auerbach*. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr. »

Les Tchèques et la Bohême contemporaine, par *J. Bourlier*. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

Le pays magyar, par *R. Recouly*. 1 vol. in-12. . 3 fr. 50

ESPAGNE

Histoire de l'Espagne, depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours, par *H. Reynald*. 1 vol. in 12. . . . . 3 fr. 50

RUSSIE

Histoire contemporaine de la Russie, jusqu'à la mort d'Alexandre II, par *G. Créhange*. 1 vol. in-12. 2ᵉ éd. 3 fr. 50

SUISSE

Histoire du peuple suisse, par *Daendliker*. 1 vol. in-8 . . . . 5 fr. »

ITALIE

Histoire de l'Italie, depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel, par *E. Sorin* 1 vol. in-12 . . . . 3 fr. 50

Histoire de l'unité italienne (1814-1871), par *Bolton King*. 2 vol. in-8. . 15 fr.

TURQUIE

La Turquie et l'Hellénisme contemporain, par *V. Bérard*. In-12 4ᵉ éd. 3 fr. 50

ÉGYPTE

La transformation de l'Égypte, par *Alb. Métin*. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

ROUMANIE

Histoire contemporaine de la Roumanie (1822-1900), par *Fr. Damé*. 1 v. in-8. 7 fr.

AMÉRIQUE

Histoire de l'Amérique du Sud, depuis sa conquête jusqu'à nos jours, par *Deberle*. In-12. 3ᵉ édit., revue par *A. Milhaud*. 3 fr. 50

528-03. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 5-03.

